Contes De Monsieur De Voltaire Ou De Guillaume Vade (1764)

Voltaire

Kessinger Legacy Reprints

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/contesdemonsieur0000volt

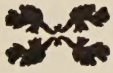
CONTES

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

OU DE

GUILLAUME VADE.



M. DCC. LXIV.

In the interest of creating a more extensive selection of rare historical book reprints, we have chosen to reproduce this title even though it may possibly have occasional imperfections such as missing and blurred pages, missing text, poor pictures, markings, dark backgrounds and other reproduction issues beyond our control. Because this work is culturally important, we have made it available as a part of our commitment to protecting, preserving and promoting the world's literature. Thank you for your understanding.

TABLE

Des piéces contenuës dans ce volume.

Préface de Cathérine Vadé. page V
Ce qui plait aux Dames. 1
L'Education d'un Prince. 13
L'Education d'une Fille. 19
Les trois manières. 23
Théléme & Macare. 35
Azolan. 39
L'origine des métiers. 41
Le blanc & le noir. 43
Jeannot & Colin. 59
Chant détaché d'un poëme épique. 70
Discours aux Welches, par Antoine Vadé, *frere de* Guillaume. 82
Du théâtre Anglais, par Jérôme Carré. 104
*Plan de la tragédie d'*Hamlet. 105
L'Orphéline tragédie. 122
Courtes réflexions. 127
Des divers changemens arrivés à l'art tragique. 131
*Parallèle d'*Horace, *de* Boileau & *de* Pope. 145
De l'hiſtoire. 153

Conversation de Mr. l'Intendant des Menus, avec Mr. l'abbé Brizel. 159
Epitre sur l'Agriculture. page 174
Epitre à Daphné *célébre actrice, traduite de l'Anglais.* 178
Les chevaux & les ânes, ou étrennes aux sots. 182
Des Fêtes. 186
Lettres de Mr. Cubstorf, *pasteur de Helmstad, à Mr.* Kirkerf *pasteur de Lavtorp.* 188
Lettre de Mr. Clocpitre *à Mr.* Eratou, *sur la question, si les juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient.* 192
Lettre d'un Quakre à Jean George. 196
Vie de Molière, *avec des petits sommaires de ses piéces.* 208

PRÉFACE
DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encor la mort de mon couſin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le ſait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole : je le gardais, & je lui diſais en pleurant, Ah ! mon couſin, voilà ce que c'eſt que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a couté la vie à votre frere Antoine, qui était comme vous une des lumiéres du ſiécle. Que voulez-vous que je vous diſe ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permiſſion de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop ſcrupuleux.

L'état va faire une furieuſe perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre & frere Bertier ſont mort ; *Sémiramis* & *la Fillon*, *Sophocle* & *Danchet* ſont en pouſſiére. — Oui, mon cher couſin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accorderez-vous pas la permiſſion de donner au public pour le conſoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalates l'année paſſée ? ils faiſoient les délices de notre famille ; & Jérôme Carré votre couſin iſſu de germain, faiſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute *à tout l'univers*, c'eſt-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare, Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes

opuſcules puiſſent trouver place, & que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ſerait toujours beaucoup ; il y a très-peu de perſonnes qui jouiſſent de cet avantage. Le deſtin de la plûpart des hommes eſt de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ſerez diſtingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules* ? Ma couſine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable ; la plûpart des choſes qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré, & voici la réponſe de Guillaume, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

„ Je ſens bien que n'ayant été élevé dans ce „ monde à aucune des dignités qui nourriſſent „ les grands ſentiments, & qui élèvent l'homme „ au-deſſus de lui-même ; n'ayant été ni conſeil- „ ler du roi, ni échevin, ni marguillier, on me „ traitera après ma mort avec très-peu de cére- „ monie. On me jettera dans les charniers ſa- „ crés, & on me mettra ſur ma foſſe qu'une „ croix de bois qui aura déjà ſervi à d'autres ; „ mais j'ai toujours aimé ſi tendrement ma pa- „ trie, que j'ai beaucoup de répugnance à être „ enterré dans un cimetière. Il eſt certain qu'en

„ tant mort de la maladie qui m'attaque, je „ puerai horriblement. Cette corruption de tant „ de corps qu'on enſevelit à Paris dans les égli- „ ſes, ou auprès des égliſes, infecte néceſſaire- „ ment l'air; & comme dit très à propos le jeu- „ ne Ptolomée, en délibérant s'il recevra Pom- „ pée chez lui,

..... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

„ Cette ridicule & odieuſe coutume de paver „ les égliſes de morts, cauſe dans Paris tous les „ ans des maladies épidémiques, & il n'y a point „ de défunt qui ne contribue plus ou moins à „ empeſter ſa patrie. Les Grecs & les Romains „ étaient bien plus ſages que nous: leur ſépul- „ ture était hors des villes; & il y a même, „ aujourd'hui pluſieurs pays en Europe où cette „ ſalutaire coutume eſt établie. Quel plaiſir ne „ ſerait-ce pas pour un bon citoyen d'aller en- „ graiſſer, par exemple, la ſtérile plaine des Sa- „ blons, & de contribuer à faire naître des „ moiſſons abondantes! Les générations devien- „ draient utiles les unes aux autres par ce pru- „ dent établiſſement; les villes ſeraient plus „ ſaines, les terres plus fécondes. En vérité, je „ ne puis m'empêcher de dire qu'on manque de „ police pour les vivans & pour les morts.

Guillaume parla long-tems ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mou- rut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obſèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur propoſai d'acheter les œuvres poſtumes de mon couſin Guillaume; j'y joignis même quelques

belles diſſertations de ſon frere Antoine, & quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain Jérome Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais Guillaume n'avait poſſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume ; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, & Guillaume fut inhumé ſans que perſonne en ſut rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu ; car encor qu'il eut enrichi la foire de pluſieurs opéras comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, & on négligeait l'auteur ; c'eſt ainſi, (comme dit le divin Platon) qu'on ſuce l'orange, & qu'on jette l'écorce, qu'on cueille les fruits de l'arbre & qu'on l'abbat enſuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque-tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdimes notre bon parent & ami Jérome Carré, ſi connu en ſon tems par la comédie de l'Ecoſſaiſe qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait Jérome dans les derniers jours de ſa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frere Giroflée ſon confeſſeur.

Vous ſavez, dit-il, qu'à mon Baptême on me donna pour patrons St. Jérome, St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous Jéſuites, de ſorte que je m'appelle Jérome-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai eu long-tems

qu'avec tant de patrons je ne pouvais manquer de rien ſur la terre. Ah frere Giroflée, que je me ſuis trompé ! Il faut qu'il en ſoit des patrons comme des valets, plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous plaît, quelle eſt ma *déconvenue*, (car ce mot eſt très-bon, quoiqu'en diſe un poliſſon ; Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très-facétieux en font ſouvent uſage, il eſt même dans le dictionnaire de l'académie.) Voici donc mon avanture.

On chaſſe les révérends peres Jéſuiſtes, ou Jéſuites, pour ce que leur inſtruit eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine &c.&c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé Régime, après s'être fait feſſer au collége de Ste. Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort. J'ai lû leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vû dans Thomas & dans Raimond à peu-près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſi-tôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

Je me ſuis vû ainſi réduit au ſeul nom de Jérome ; mais ce Jérôme, le ſeul patron qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile que les autres; eſt-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en Paradis ? J'ai conſulté ſur cette affaire un très-ſavant homme ; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes injures au St. Evêque de Jéruſalem Jean, & au St. Prêtre Rufin, que même il appella celui-ci, *hidre & ſcorpion*, & qu'il l'in-

ſulta après ſa mort : il m'a montré les paſſages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérome, & de m'appeller Carré tout court, ce qui eſt bien déſagréable.

C'eſt ainſi que Carré dépoſait ſa douleur dans le ſein du frere Giroflée, lequel lui répondit ; Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez St. François d'Aſſiſe. Non, fit Carré, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci eſt une affaire ſérieuſe. Eh bien, prenez St. Dominique. Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de St. Bernard ? — Il a trop perſécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

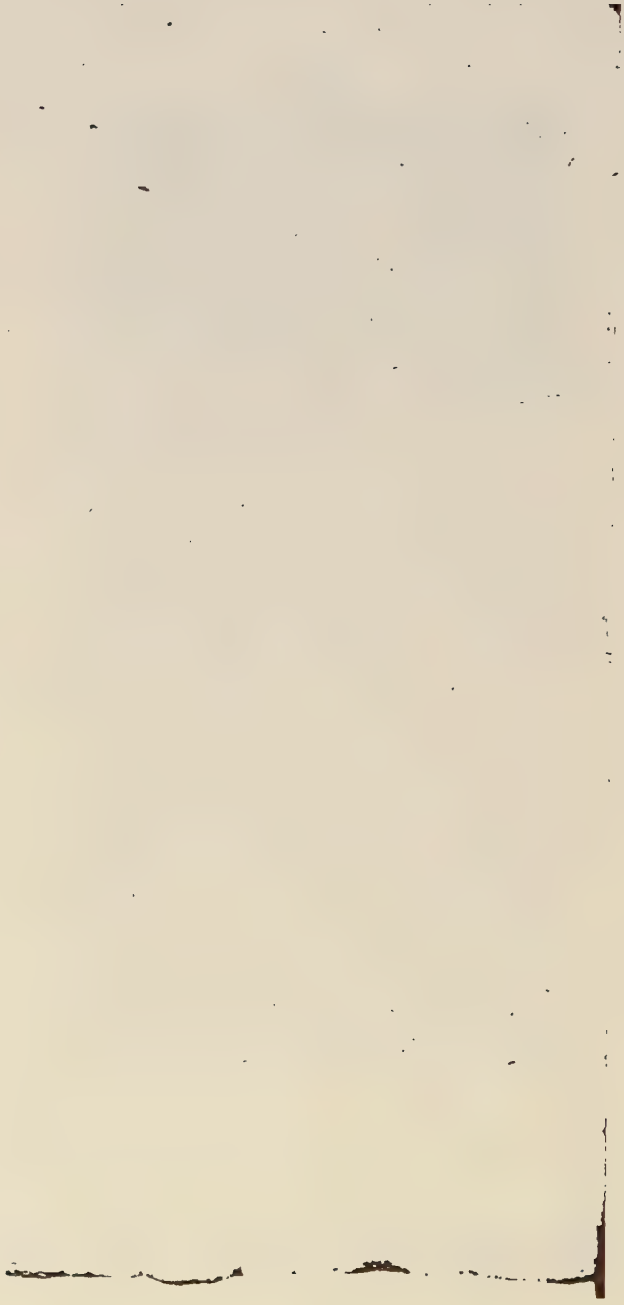
Frere Giroflée lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré ; il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas ; ce qui revenait au même ; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent ; car il ſavait que Carré avait de l'argent. Jérome Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui avait promis de diſtribuer des aumônes conſidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les huiſſiers ne voulurent les laiſſer entrer qu'à condition qu'ils partageroient avec eux. Le bon homme Cardéro ſe préſenta le premier au monarque, ſe jetta à ſes pieds, & lui dit, Grand roi ; je ſupplie votre alteſſe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaiſante demande, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette priere ? C'eſt, dit Cardéro, que vos gens

veulent abſolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un préſent conſidérable à Cardero. Delà vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à ſes ſaints.*

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre, mon cher Jérome Carré, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de Guillaume; & je me flatte que Meſſieurs les Pariſiens, pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.



CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuier,
Mes chers amis écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'avanture eſt digne de mémoire.
Son nom était Meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea de vers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars;
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
Comme il était aſſez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,

Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
Robert avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les ſaints du paradis ;
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idôlâtre ;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
À ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accolle avec franchiſe ;
J'ai vingt écus dit-il dans ma valiſe ;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur
Lui dit Marton. Robert preſſe la belle,
La fait tomber & tombe auſſi-tôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De ſaint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à Robert, Où ſont mes vingt-écus ?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert :
Un chevalier dit-elle m'a pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit ;

Ceſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans épérons, ſans botes,
La tête nue & le régard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
Robert etait ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil
Lorgnaient Robert & répandaient des larmes.
Marton de loin dans un coin ſoupira.
Dans tous les cœurs la pitié trouva place :
Berthe au conſeil alors rememora,
Qu'au chevalier on pouvoit faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit ;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems déſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement & ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſi-tôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jour pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine,

Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout penſif.
Comment nommer, diſait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eut pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante,
De lui conter ce que plus elle aimait;
Toutes faiſaient réponſe différente,
Toutes mentaient; nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déja ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur ſa maudite affaire.
En un moment tout diſparait, tout fuit.
Le jour baiſſait à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée,
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon,
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée;

Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
Le chevalier lui dit, Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain,
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans ſes fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoye,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie :
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plait & qui fait mon envie ;
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je déſire.
Le bon ROBERT le jura non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte-à-côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames,
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,

N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou
belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt là ſon goût : ſi jai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conſeil conclut.
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant :
On lui fait place, & voici ſa harangue.
O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connait toute équité,
Vous dont le cœur s'oüvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpéré ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt-écus : mon cheval, mon bagage,
Et mon armure étaient tout mon partage ;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton ;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaictrice.
La reine dit, tout vous ſera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtemens compoſés ;
Les vingt écus à Marton la lézée

Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux regner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front ; & d'un ton lamentable ;
Il s'écriait, Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançat à la mere du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit,
Vous le voyez, ô reine ! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
de ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On ſait penſer, & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?

Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que
moi ?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la moleſſe,
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats ;
Et croyez moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mere,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits ;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée,
A ſa chaumiere, où ce noble himenée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jetter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas ;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacré était alors chérie.
Sa tendre épouſe en trottant avec lui,

Lui rappellait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vû le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi,
L'ampoule ſainte & le céleſte crême,
Dont ce grand roi fut oint dans ſon batême.
Elle mêlait à ſes narrations :
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'avanture,
Faiſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le Cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait.
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que poſſédait l'affreuſe avanturière ;
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin,
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſerent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaiſans & délicats,
Par ces bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,
Qu'il en ſourrit, & qu'il crut un moment,
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vint avec elle au lit.

le déſeſpoir, la fureur le poſſéde
A cette criſe : il ſouhaite la mort ;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort ;
Il la promis ; le mal eſt ſans remede.
Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous, & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible ;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?
A Rome on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire ;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme à de quoi plaire,
Son cœur eſt bon ; mais dans le grand conflit,
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit ?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette
Froid comme glace au bord de ſa couchette ;
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, ah ! ROBERT, dormez-vous ?
Charmant ingrat, chér & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu !
Je me conſous, je brûle, je me pâme ;
Ah ! le plaiſir m'enyvre malgré moi ;
Je n'en peux plus ; faut-il mourir ſans toi ?
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;

De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge :
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante,
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit ; & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vû de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider ;
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
Robert regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſus vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles réhauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidele
Du bon Pigal, le moine, ou Phidias

N'auraient jamais imité les appas.
C'était Venus, mais Venus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt quand les cheveux épars,
Les yeux noyez dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt avous, ce palais & moi-même,
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dedaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eu les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſécourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer :
Le pere & l'oncle, & la mere & la fille,
Et les voiſins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumonier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées ;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité ;
Le raiſonner triſtement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'EDUCATION
D'UN PRINCE.

Puiſque le dieu du jour en ſes douze voyages
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encor aſſiégés des orages,
Et que nos prés riants ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avouë, & je n'ai point de honte.
De gouter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénevent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, yvre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet état aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur;
Tous trois ſe rélayaient. On lui faiſait acroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénevent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrein pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & ſottement tranquille,
Entouré de bouffons, & d'inſipides jeux,

Quand il avait dîné croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon pere,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appéſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſére accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tirans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimat pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur Madré découvrit le miſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélerats qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vint à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon
Vainement attendri, s'arrachait à ſes charmes,

Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend, Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jeſus-Chriſt:
On voit un peuple entier fuyant de place en place;
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi des Muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénevent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent;
La mort le devançait, & dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec Saint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étaient Monſeigneur & ſes référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toujours ſe ſignant, & diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, & ſe mourait de peur.
Quand tout fut garoté, les vainqueurs partagérent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangérent,
Les hommes, les chevaux, & les châſſes des ſaints.

D'abord on dépouilla les bons Béneventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature,
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs, ainſi que la figure,
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des Muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon age;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier;
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il domta la pareſſe,
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déja paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & brigüent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouïr, il s'écria, Perfide!
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre;
Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,

Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit,
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; vôtre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritaient ſes déſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes:
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes,
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe
differe;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour accordés deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corſaire,
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la premiére
Eſt de faire donner deux cent coups d'étriviére
A trois Béneventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, ſeigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litiére,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala repliqua: vos déſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait; le très-indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur
maitre,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
de tous les priſonniers, & de tout Bénevent.
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre &
régner.

La couronne ou la mort à préſent vous appelle,
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidelle,
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puis que vous avez tort, demandez lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie,
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours;
Hâtez-vous; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſiéme journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux;
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurerent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur
Tout eſclaves qu'ils ſont des ſentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros, ſitôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdi.
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraichement ſortis de leurs ſales priſons;
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels: le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.

Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître ;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe ;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace,
D'avoir dévelopé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe :
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

L'EDUCATION
D'UNE FILLE.

MEs amis, l'hyver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude :
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,

D'un viſage arrondi relévant l'incarnat,
Embelliſſant ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La ſimple proprété compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet.
Qui depuis ſon batême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mere, elle était auſſi belle.
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſants de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon par les ſaints abhorrés,
Etaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.
Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous ſavez qu'en été les ardeurs du Soleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables ;
Les filles en ce tems goûtent peu de ſommeil.
Iſabelle inquiéte, en ſecret agitée,

Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée ;
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès ;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'avanture,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer,
Ne penſant point encor & cherchant à penſer ;
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mere.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de miſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mere a du chagrin, dit-elle, entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci,
Ma mere eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente & ſoupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ;
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Iſabelle étoit ſimple & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, madame,

Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'un femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'aperçu bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa : puis répondit, Ma fille,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille,
Et depuis quelque tems, j'ai choiſi S. André ;
Je lui ſuis très-dévote : il m'en ſait fort bon gré :
Je l'invoque en ſecret, j'implore ſes lumiéres ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prieres ;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.
A quelque tems de-là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous conſirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait, quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enyvré.
Gertrude les ſurprit, & ſe mit en colère.
La fille répondit, Pardonnez-moi, ma mere,
J'ai choiſi S. Denis, comme vous S. André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre ;
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle au monde préſentée
Se forma, s'embellit, fut en tout lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappella pour toujours

Les doux amuſemens, compagnons des amours;
Les plus honnêtes gens y paſſerent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS
MANIERES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable?
Que leur eſprit m'enchante, & que leur fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable!
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théâtre, où l'on faiſait revivre
Les héros des vieux temps, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple & chercher à le ſuivre.
Le théâtre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaiſirs du théâtre d'Athène,
Etait de couronner, dans ces jeux ſolemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels:
En préſence du peuple on leur rendait juſtice.
Ainſi j'ai vu Villars, ainſi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtiſan quelquefois cenſura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.

Ainſi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout ſur ſon paſſage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Echille, avant que Melpomène
Sur ſon cothurne altier vint parcourir la ſcène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avoit pour ſa maîtreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyait couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentit l'orateur,
De n'exagerer rien choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de ſa Gréce tranquille.
C'était, s'il m'en ſouvient, ſous l'arconte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Gréce au ſpectacle accoururent ;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent ;
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils,
Prêtait à la diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

ECLE'.

Hermotime mon pere a conſacré ſa vie,
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille,
Qu'un mortel comme lui favoriſé des dieux,
Elevé dans ſon art, & qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile & chanter ſur la lire
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; ſon eſprit ſans culture,
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'amour forma ſon cœur, les graces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître,
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit!
Quand mon pere eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulerent de mes yeux!
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique;
Puiſqu'il nous ont fait naître, ils ſont pour nous des Dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je moûrais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſperé,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.

Six mois furent le terme où ma main fut promiſe.
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes allarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt; & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent:
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon pere ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ſes bras.
Un eſclave empreſſé frape, arrive à grands pas,
Aportant un tableau d'une main inconnuë:
Sur la toile auſſi tôt chacun porta la vuë:
C'était moi. Je ſemblais reſpirer & parler;
Mon cœur en longs ſoupirs paroiſſait s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonçait que j'aime.
L'art ne ſe montrait pas, c'eſt la nature même,
La nature embellie; & par de doux accords,
L'ame était ſur la toile auſſi-bien que le corps;
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure,
Comme on voit au matin le ſoleil de ſes traits,
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut ſurpris; il voulut cenſurer;
Tout le reſte ſe tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art ſi ſublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi?
Ligdamon ſe montrant, lui dit, eſt-elle à moi?
L'amour ſeul eſt ſon peintre, & voilà ſon ouvrage.

C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brulait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court ; il va frapper ; je vis l'affeux moment,
Où le traitre à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth raiſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abbat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait.
Elle en aimait encor ſon amant davantage.

Téone ſe leva : Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon avanture,
En vers moins allongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TRIOLET.

Vous connaiſſez tous Agaton,
Il eſt plus charmant que Nirée.
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde jouë étoit parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Citerée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris,
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a les bras d'Achile.

Un ſoir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une iſle Ciclade,
Ma tante & moi goutions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade ;
Quand de Lidie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe
Il me trouve un air aſſez beau ;
Il laiſſe ma tante, il me hape,
Il m'enléve comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.

Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant

Que ſa Téone eſt égarée,
Que de Lidie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agaton
S'amuſat à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes:
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'avanture
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour un ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déja fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.
Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ſerrail de Lidie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté

D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux ſeuls daignérent paraître
A cet hymen précipité ;
Car il n'était point là de prêtre ;
Et, comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer
Quand on eſt ſous les yeux du maître.
Le ſoir le ſatrape amoureux,
Dans mon lit ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut pour appaiſer ſes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous eſt fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon,
Qu'il accompagnait de careſſes,
Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ſes promeſſes,
Et je tremblais pour Agaton ;
Mais mon Grec d'une main guerriére,
Le ſaiſiſſant par la criniére,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous ſur mon eſquif.
J'aurai ſur vous l'œil attentif ;
Point de geſte, point de langage ;

Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupiére,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviére.
Le ſatrape était un Seigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance.
Lors qu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquames avec nous.
Si-tôt que nous fumes en Gréce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpéce :
Elle était forte, il m'en fit don ;
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon recit,
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit ; les Grecs aimoient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.

Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop
courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, & ſemblaient négligées ;
Le rithme en eſt facile, il eſt mélodieux ;
L'hexamètre eſt plus beau, mais par fois en-
nuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amatonte,
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mere d'amour,
Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure,
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tans que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons : les prêtres ſont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendroit infidelle,
Irait finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer conſtam-
ment ?
Et ſi jamais à la faibleſſe en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal, mais faut-il qu'on la
noye ?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joye,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin

J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, & ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faiſait un cœur de nos cœurs amoureux,
Batile & moi nous reſpirions ces feux
Dont autrefois a brulé la déeſſe.
L'aſtre des cieux en commençant ſon cours,
En l'achevant contemplait nos amours;
La nuit ſavait quelle était ma tendreſſe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traitre,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diſtila les poiſons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monſtres de ma patrie
Nez de l'enfer, hélas! rentrez y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de la trame ſecrette;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déeſſe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus étoit née.
On me menait aux lieux de mon trépas,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,

Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en était fait ; mon amant dans les flots
S'était jetté pour me ſauver la vie.
On l'admirait en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort ! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort & c'eſt pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes ſoupirs, que mes funébres ſoins
Touchent vos cœurs, que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor le ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe,
Athène & moi couronnons mon amant.
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.

Chacun juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils panchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri,

Avec Apamis ils pleurerent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommerent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage;
C'eſt à vous de donner le prix;
Vous êtes mon aréopage.

THÉLÉME
ET
MACARE.

THéléme eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjouï
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanouï
Eſt la ſérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait;
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata;

Macare en fuant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidéle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous, Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizare.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſçu plaire.
On lui dit, ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, Madame,
Nous avons longtems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vû.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu

Dit à la dame vagabonde ;
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échapé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoiqu'on en diſe ;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſotiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, Sur nos avis
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau

Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flateur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, * c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd ; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,

* Feu Mr. *Vadé* a fait à ſes lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavaient que *Macare* eſt le bonheur, &c. *Thélème* le déſir ou la volonté.

On en eſt privé par l'envie ;
Pour te garder il faut ſavoir
Se cacher, & cacher ſa vie.

AZOLAN.

A ſon aiſe dans ſon vilage
Vivait un jeune Muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan ;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
Jai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune ;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Méque & Médine,
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner,
Quand tu ſeras en exercice.
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chaſtement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'égliſe,
Conclut ce accord imprudent.

Sans penſer faire une ſotiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneurs & tant d'opulence,
N'étaient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme :
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans au teint fleuri ;
Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Méque, Adieu médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage ;
La ſeule Amine aura mon cœur,
Soyons heureux dans mon vilage.
L'Arcange auſſi-tot deſcendit,
Pour lui reprocher ſa faibleſſe :
Le tendre amant lui repondit ;
Voyez ſeulement ma maîtreſſe ;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fit mon ſupliee ;
Je ne veux qu'Amine & ſa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophête Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour recompenſe.
Allez mon trés-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zéle ;

Vous pouvez retourner au ciel,
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE
DES METIERS

QUand Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on fait ſon ouvrage :
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, ſon air mâle & guérrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers en ſon humide cour,
Ayant apris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour :
Qui céde à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance,
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très-mal traité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aiſée.

Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avait eu pour eux des complaiſances ;
Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
Un gros ſatire, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine premiere ;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout différe.
L'un eut Vulcain, l'autre mars pour ſon pere,
L'autre un ſatire & bien peu d'entre nous,
Sont deſcendu du dieu de la lumiere.
De nos parens nous tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu râre, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LE BLANC ET LE NOIR.

Tout le monde, dans la province de Candahar, connait l'avanture du jeune Ruſtan. Il était fils unique d'un Mirza du pays, c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le Mirza ſon pere avait un bien honnête. On devait marier le jeune Ruſtan à une demoiſelle, ou Mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnement. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Kaboul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, & incomparablement plus frequentée que celles de Baſſora & d'aſtracan; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares piéces de ſon tréſor, l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſedaient alors, & qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous; mais qui l'était à Cachemire.

Un Faquir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneuſement ces deux piéces, lui dit-il, votre deſtinée en dépend. Il parti alors, & on ne le revit

plus. Le duc de Cachemire au déſeſpoir réſolut d'aller voir à la foire de Kaboul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eut ſon diamant & ſon arme. Il menait ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait ſi bien cacher, elle l'avait enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la chine.

Ruſtan & elle ſe virent à Kaboul ; ils s'aimérent avec toute la bonne foi de leur âge, & toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe pour gage de ſon amour lui donna ſon diamant, & Ruſtan lui promit à ſon départ de l'aller voir ſecrettement à Cachemire.

Le jeune Mirza avait deux favoris qui lui ſervaient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres d'hôtel, & de valets de chambre. L'un s'appellait Topaze ; il était beau, bien fait, blanc comme une Circaſſienne, doux & ſerviable comme un Arménien, ſage comme un Guébre. L'autre ſe nommait Ebéne ; c'était un Négre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que Topaze, & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. Topaze tacha de l'en détourner avec le zéle circonſpect d'un ſerviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui repréſenta tout ce qu'il hazardait. Comment laiſſer deux familles au déſeſpoir, comment mettre le couteau dans le cœur de ſes parens ? Il ébranla Ruſtan, mais Ebéne le raffermit & leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un ſi long voyage. Le ſage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter ; Ebéne y pourvut. Il prit adroitement le diamant de ſon maître en fit faire

un faux tout ſemblable qu'il remit à ſa place ; & donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ſes roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de ſon bagage, on monta à cheval. Topaze dit à ſon maître, j'ai pris la liberté de vous faire des remontrances ſur votre entrepriſe ; mais après avoir remontré, il faut obéir ; je ſuis à vous, je vous aime, je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais conſultons en chemin l'oracle qui eſt à deux paraſanges d'ici. Ruſtan y conſentit. L'oracle repondit. *Si tu vas à l'Orient, tu ſeras à l'Occident.* Ruſtan ne comprit rien à cette réponce. Topaze ſoutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ebéne toujours complaiſant lui perſuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encor un autre oracle dans Kaboul ; ils y allérent. L'oracle de Kaboul repondit en ces mots *Si tu poſſede, tu ne poſſéderas pas ; ſi tu es vainqueur, tu ne vaincra pas : ſi tu es Ruſtan tu ne le ſeras pas.* Cet oracle parut encor plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, diſait Topaze : Ne redoutez rien, diſait Ebéne & ce miniſtre, comme on peut le croire, avait toujours raiſon auprès de ſon maître, dont il encourageait la paſſion & l'eſperance.

Au ſortir de Kaboul, on marcha par une grande forêt, on s'aſſit ſur l'herbe pour manger, on laiſſa les chevaux paître. On ſe préparait à décharger l'éléphant qui portait le diner & le ſervice, lorſqu'on s'apperçut que Topaze & Ebéne n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'Ebéne & de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, & rempliſſent la forêt de leurs cris, ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait ré-

pondu, Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Ruſtan, qu'un vautour qui ſe battait avec un aigle, & qui lui ôtait toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de Ruſtan; il alla à pied ſur le lieu; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon éléphant encor tout chargé de ſon bagage qui était aſſailli par un gros rinocerot. L'un frapait de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rinocerot lâcha priſe à la vue de Ruſtan: on ramena ſon éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage, s'écriait Ruſtan. Les valets étoient conſternés, & le maître au déſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher négre, & le ſage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fut jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi léger à la courſe que les ânes de cette eſpéce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune Mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, & careſſa. Ruſtan monte deſſus après avoir dîné, & prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques qui ſuivent, les uns à pied, les autres montés ſur l'éléphant.

A peine était-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Kaboul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſacades, ſerrer les genoux, ap-

ployer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouëtter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Kaboul.

Ruſtan ſuait, ſe démenait, ſe deſeſpérait, quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit, Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous méne où vous ne voulez pas aller; ſi vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choiſir. Ruſtan remercia la providence de lui avoir procuré un ſi bon marché. Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage ſerait malheureux. Il monte ſur le plus beau chameau, les trois autres ſuivent; il rejoint ſa caravane, & ſe voit dans le chemin de ſon bonheur.

A peine a-t-il marché quatre paraſanges qu'il eſt arrêté par un torrent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouiſſaient la vue, & glaçaient le courage; nul moyen de paſſer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Ruſtan, que Topaze n'ait eu raiſon de blâmer mon voyage, & moi grand tort de l'entreprendre: encor s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais Ébène, il me conſolerait, & il trouverait des expédiens: mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la conſternation de ſa troupe: la nuit était noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Eſt-il poſſible? eſt-ce un ſonge? quel prodige! quel enchantement! oſerons-nous

paſſer ? Toute la troupe ſe mettait à genoux, ſe relevait, allait au pont, baiſait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, poſait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extaſe, & Ruſtan diſait, pour le coup le ciel me favoriſe : Topaze ne ſavait ce qu'il diſait ; les oracles étaient en ma faveur ; Ebène avait raiſon ; mais pourquoi n'eſt-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria Ruſtan, Dieu ſoit loué, le ciel ſoit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un ſimple gentilhomme ; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ſerai prince de Cachemire ; c'eſt ainſi qu'en *poſſédant* ma maîtreſſe je ne *poſſéderai* pas mon petit marquiſat à Candahar. *Je ſerai Ruſtan & je ne le ſerai pas*, puiſque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même : je ſuis trop heureux ; mais pourquoi Ebène n'eſt-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encor quelques paraſanges avec la plus grande allégreſſe ; mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contreſcarpe, & plus haute que n'aurait été la tour de Babel, ſi elle avait été achevée, barra entiérement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria, Dieu veut que nous périſſions ici ; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Ruſtan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La

La plus cuiſante douleur, l'abbattement le plus accablant ſuccédaient dans l'ame de Ruſtan à la joye immodérée qu'il avait reſſentie, aux eſpérances dont il s'était enyvré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aye perdu mon ami Topaze ?

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, & en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans deſeſpérés ; voilà la baze de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voute éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouïs ; & Ruſtan de s'écrier, & ſes gens de ſe jetter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverſe, & de crier miracle ! & de dire, Ruſtan eſt le favori de Vitſnou, le bien-aimé de Brama, il ſera le maître du monde. Ruſtan le croyait, il était hors de lui, élevé au deſſus de lui-même. Ah ! Ebène, mon cher Ebène ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ; belle princeſſe de Cachemire ? quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voute de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruiſſeaux ; & au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vuë ; & au bout de ces allées, une riviére, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix & d'inſtrumens ; il voit des danſes ; il ſe hâte de paſſer ſur un des ponts de la riviére ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays ?

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit, Vous êtes dans la province de Cachemire; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaiſirs; nous célébrons les nôces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur Barbabou, à qui ſon pere l'a promiſe; que Dieu perpétue leur félicité! A ces paroles Ruſtan tomba évanouï, & le ſeigneur Cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie; il le fit porter dans ſa maiſon, où il fut long-tems ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton. Ils tâterent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ſes eſprits, pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, & s'écriait de tems en tems, Topaze, Topaze vous aviez bien raiſon!

L'un des deux médecins dit au ſeigneur Cachemirien, Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien; il faut le renvoyer chez lui; je vois à ſes yeux qu'il eſt devenu fou; confiez le moi, je le raménerai dans ſa patrie, & je le guérirai. L'autre médecin aſſura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux nôces de la princeſſe, & le faire danſer. Pendant qu'ils conſultaient, le malade reprit ſes forces; les deux médecins furent congédiés, & Ruſtan demeura tête-à-tête avec ſon hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanouï devant vous: je ſais que cela n'eſt pas poli; je vous ſupplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaiſſance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta enſuite toutes ſes avantures, en ſe gardant bien de lui parler de l'objet de ſon voyage. Mais au nom de Viſnou & de Brama, lui dit-il,

apprenez-moi quel eſt ce heureux Barbabou qui épouſe la princeſſe de Cachemire, pourquoi ſon pere l'a choiſi pour gendre, & pourquoi la princeſſe l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princeſſe n'a point du tout accepté Barbabou : au contraire, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célébre avec joie ſon mariage ; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais, elle ne veut voir aucune des réjouiſſances qu'on fait pour elle. Ruſtan en entendant ces paroles ſe ſentit renaître, l'éclat de ſes couleurs que la douleur avait flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant & un javelot, qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le ſais très-bien, dit Ruſtan. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre princeſſe au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait longtems chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur Barbabou qui était muni du diamant, & il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, béguaia un compliment, prit congé de ſon hôte, & courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince ; il dit qu'il a des choſes importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince eſt occupé des préparatifs de la noce. C'eſt pour cela même, dit-il, que je veux lui parler ; il preſſe tant qu'il eſt introduit

Monſeigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire & de magnificence ! vôtre gendre eſt un fripon.

Comment ? un fripon ! qu'oſez-vous-dire ? eſt-ce ainſi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qui a choiſi ? Oui, un fripon, reprit Ruſtan ; & pour le prouver à votre alteſſe, c'eſt que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans ; & comme il ne s'y connaiſſait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir Barbabou, & lui demanda s'il ne l'avait point trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté ſon diamant d'un Arménien ; l'autre ne diſait pas de qui il tenait le ſien ; mais il propoſa un expédient ; ce fut qu'il plut à ſon alteſſe de le faire combattre ſur le champ contre ſon rival. Ce n'eſt pas aſſez que votre gendre donne un diamant, diſait-il, il faut auſſi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre, épouſe la princeſſe ? Très-bon, répondit le prince, ce ſera un fort beau ſpectacle pour la cour ; battez-vous vite tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, ſelon l'uſage de Cachemire, & il épouſera ma fille.

Les deux prétendans deſcendent auſſi-tôt dans la cour. Il y avait ſur l'eſcalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous ; la pie, Ne vous battez-pas. Cela fit rire le prince, les deux rivaux y prirent garde à peine ; ils commencent le combat ; tous les courtiſans faiſaient un cercle autour d'eux. La princeſſe ſe tenant toujours renfermée dans ſa tour, ne voulut point aſſiſter à ce ſpectacle ;

elle était bien loin de ſe douter que ſon amant fût à Cachemire ; & elle avait tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne voulait rien voir. Le combat ſe paſſa le mieux du monde ; Barbabou fut tué roide, & le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, & que Ruſtan était fort joli : c'eſt preſque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe & le caſque du vaincu, & vint ſuivi de toute la cour, au ſon des fanfares, ſe préſenter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Tout le monde criait, Belle princeſſe, venez voir votre beau mari qui a tué ſon vilain rival ; ſes femmes répétaient ces paroles. La princeſſe mit par malheur la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en déſeſpérée à ſon coffre de la Chine, & tira le javelot fatal, qui alla percer ſon cher Ruſtan au défaut de la cuiraſſe ; il jetta un grand cri, & à ce cri la princeſſe crut reconnaître la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. Ruſtan était déja tombé tout ſanglant dans les bras de ſon pere. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur ni la tendreſſe, ni l'horreur ; elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe ; Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baiſers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, & meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le pere épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rapeller à la vie ; elle n'était plus ; il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ces deux diamants funeſtes ; & tandis qu'on pré-

pare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais Ruſtan enſanglanté qui avoit encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La premiére choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt Topaze & Ebène. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? peut-être la princeſſe vivrait encore ſi vous aviez été près du malheureux Ruſtan. Je ne vous ai pas abandonné un moment, dit Topaze: J'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah! que dites vous? pourquoi inſulter à mes derniers momens? répondit Ruſtan d'une voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze; vous ſavez que je n'aprouvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles ſuites. C'eſt moi qui étoit l'aigle qui a combattu contre le vautour & qu'il a déplumée; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre pere; c'eſt moi qui ai égaré vos chevaux; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de paſſer; c'eſt moi qui ai élévé la montagne qui vous fermait un chemin ſi funeſte: j'étais le médecin qui vous conſeillait l'air natal: j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui l'a déplumée, le rinocerot qui lui donnait cent coups de corne, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée; je ſuis le médecin qui vous

encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! ſouvien-toi des oracles, dit Topaze ; *ſi tu vas à l'orient, tu ſera à l'occident.* Oui, dit Ebène, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as poſſédé, & tu ne poſſédais pas* ; car tu avais le diamant, mais il était faux, & tu n'en ſavais rien. Tu ès vainqueur, & tu meurs ; tu ès Ruſtan, & tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, & quatre ailes noires celui d'Ebène. Que vois-je ? s'écria Ruſtan. Topaze & Ebène répondirent enſemble, Tu vois tes deux génies. Eh ! Meſſieurs, leur dit le malheureux Ruſtan, de quoi vous mêliez-vous ? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'eſt la loi, dit Topaze, chaque homme a ſes deux génies, c'eſt Platon qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété enſuite ; tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidélement acquité.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne ; & puis comment oſes-tu dire que tu ès mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laiſſes mourir moi & ma malheureſſe miſérablement ? Hélas ! c'était ta deſtinée, dit Topaze. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon ? Et toi, Ebène, avec tes quatre ailes noires, tu ès apparemment mon mauvais génie. Vous l'avez dit, répondit Ebène. Mais tu étais donc inſenſé

mauvais génie de ma princeſſe ? Non, elle avait le ſien ; & je l'ai parfaitement ſecondé. Ah ! maudit Ebène, ſi tu ès ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que Topaze ? Vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un eſt bon & l'autre méchant de ſa nature ? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit Ebène, mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible, ou non poſſible, repartit Ebène, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas ! dit Topaze, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin là a encore la malice de te faire diſputer pour allumer ton ſang, & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne ſuis guère plus content de toi que de lui, dit le triſte Ruſtan. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi qui prétendais me défendre, tu ne m'a ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant ; il y a quelque choſe là deſſous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit Ruſtan. C'eſt ce que nous verrons, dit Topaze. Alors tout diſparut. Ruſtan ſe retrouva dans la maiſon de ſon pere dont il n'était pas ſorti, & dans ſon lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur : tout égaré ; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre Topaze accourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie ? s'écria Ruſtan : la belle princeſſe de Cachemire en réchapera-t'elle ? Monſeigneur, rêve-t-il ? répondit froidement Topaze. Ah ! s'écriait Ruſtan, qu'eſt donc devenu ce barbare Ebène avec ſes quatre ailes noires ? c'eſt

lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle? Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre? Le ſcélerat? il y a ſix mois entiers qu'il me perſécute; c'eſt lui qui me mena à cette fatale foire de Kaboul; c'eſt lui qui m'eſcamota le diamant que m'avait donné la princeſſe, il eſt ſeul la cauſe de mon voyage, de la mort de ma princeſſe, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Raſſurez-vous, dit Topaze, vous n'avez jamais été à Kaboul; il n'y a point de princeſſe de Cachemire; ſon pere n'a jamais eu que deux garçons qui ſont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant, la princeſſe ne peut-être morte, puiſqu'elle n'eſt pas née; & vous vous portez à merveille.

Comment? il n'eſt pas vrai que tu m'aſſiſtais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin & pie? Monſeigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le ſommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous eût paſſé par la tête pour vous donner apparemment quelque inſtruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit Ruſtan; combien de tems ai-je dormi? Monſeigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. Eh bien, maudit raiſonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aye été à la foire de Kaboul il y a ſix mois, que j'en ſois revenu, que j'aye fait le voyage de Cachemire, & que nous ſoyons morts, Barbabou, la princeſſe & moi? Monſeigneur, il n'y a rien de plus aiſé & de plus ordinaire, & vous auriez pu, mieux

faire le tour du monde, & avoir beaucoup plus d'avantures en bien moins de tems.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des perſes écrite par Zoroaſtre ? cependant, cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un apres l'autre en une heure. Or vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à Brama de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure que de les étendre dans l'eſpace de huit cent mille années. C'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le tems tourne ſur une roue dont le diamêtre eſt infini. Sous cette roue immenſe ſont une multitude innombrable des roues les unes dans les autres : celle du centre eſt imperceptible, & fait un nombre infini de tours préciſément dans le même tems que la grande roue n'en achéve qu'un. Il eſt clair que tous les éyénemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, pouvant arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de tems que la cent-milliéme partie d'une ſeconde, & on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit Ruſtan. Si vous voulez, dit Topaze, j'ai un perroquet qui vous le fera aiſément comprendre. Il eſt né quelque tems avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ; cependant il n'a encore qu'un an & demi : il vous contera ſon hiſtoire qui eſt fort intéreſſante.

Allez vite chercher votre perroquet, dit Ruſtan, il m'ennuiera, juſqu'à ce que je puiſſe me rendormir. Il eſt chez ma ſœur la créoliene, dit Topaze, je vais le chercher, vous me ſerez témoins ſi je mens ; ſa mémoire eſt fidéle, il raconte ſimplement, ſans chercher à montrer de l'eſprit à tout propos, & ſans faire des phraſes. Il eſt

mieux, dit Roſſan, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainſi.

NB. *Mademoiſelle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'hiſtoire des perroquets dans le portefeuille de ſon couſin Antoine Vadé auteur de ce conte. C'eſt grand dommage, vu le tems auquel vivoit ce perroquet.*

JEANNOT ET COLIN.

PLuſieurs perſonnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Iſſoire en Auvergne, ville fameuſe dans tout l'univers par ſon collège, & par ſes chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé, & Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui après avoir payé la taille, le taillon, les aides, & gabelles, le ſou pour livre, la capitation & les vingtiemes, ne ſe trouvait pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot & colin étaient fort jolis pour des Auvergnacs; ils s'aimaient beaucoup, & ils avaient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le tems de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un

bit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à monſieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit, & ne fut point jaloux : Mais Jeannot prit un air de ſupériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, ſe regarda au miroir, & mépriſa tout le monde. Quelque tems après, un valet de chambre arrive en poſte, & apporte une ſeconde lettre à monſieur le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monſieur ſon pere, de faire venir monſieur ſon fils à Paris. Jeannot monta en chaiſe en tendant la main à Colin avec un ſourire de protection aſſez noble. Colin ſentit ſon néant & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire doivent ſavoir que monſieur Jeannot le pere avait acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment ont fait ces grandes fortunes ? C'eſt parce qu'on eſt heureux. Monſieur Jeannot était bien fait, ſa femme auſſi, & elle avoit encor de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorſque la fortune qui éléve & qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monſieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entrepriſe ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller ; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne

ſavent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard, & font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à Jeannot le pere, qui fut bientôt monſieur de la Jeannotière, & qui ayant acheté un marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école monſieur le marquis ſon fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à ſon ancien camarade, *& lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne lui fit point de réponſe. Colin en fut malade de douleur.

Le pere & la mere donnerent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air, & qui ne ſavait rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils apprit le Latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui étoit célébre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord ; monſieur, comme vous ſavez le Latin, & que vous êtes un homme de la cour. --- Moi, Monſieur, du Latin ? je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, & bien m'en a pris : il eſt clair, qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entre elle & des langues étrangéres. Voyez toutes nos dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes, leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grace ; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le Latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon ? dit madame. Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde ; & vous voyez bien que s'il ſavait le Latin, il ſerait perdu. Jon-

con, s'il vous plaît, la comédie & l'opéra en Latin ? Plaide-t-on en Latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en Latin ? Monsieur ébloui de ces raisons passa condamnation, & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son tems à connaître Ciceron, Horace, & Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encor faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, & on va très-commodement de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, repliqua le pere ; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. Quelle pitié, repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? & faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les princesses de l'Europe ?

Madame fut entiérement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joye ; le pere était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; & s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout ce qu'il apprendra chez madame sa mere, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

A ce discours embrassé le gracieux

ignorant, & lui dit. On voit bien, monſieur, que vous êtes l'homme du monde le plus ſavant; mon fils vous devra toute ſon éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne ſeroit pas mal qu'il ſût un peu d'hiſtoire. Hélas! madame, à quoi cela eſt-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux eſprits, ne ſont que des fables convenues; & pour les modernes c'eſt un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur votre fils que Charlemagne ait inſtitué les douze pairs de France, & que ſon ſucceſſeur ait été Bègue?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, & celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes & des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie en vérité n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur & madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de ſon avis.

Un ſeigneur comme monſieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour de l'argent. Il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux temps les plus reculés; il prendra

chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune ſeigneur heureuſement né, n'eſt ni peintre, ni muſicien, ni architecte, ni ſculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer; il ſuffit que monſieur le marquis ait du goût; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui; & c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire que les gens de qualité, (*j'entends ceux qui ſont très-riches*) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent, & qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit; Vous avez très-bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès? S'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe leve aujourd'hui avec le ſoleil? s'informe-t-on à ſouper, ſi Clodion le chevelu paſſa le Rhin? Non ſans doute s'écria la marquiſe de la Jeannotière, que ſes charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde, & monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il eſt bon qu'un jeune ſeigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des ſciences était une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, madame? ne ſerait-ce point la botanique? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, & finiſſait

par un *on*. Ah! j'entends, madame, c'eſt le blaſon; c'eſt à la vérité une ſcience fort profonde: mais elle n'eſt plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portiéres de ſon carroſſe; c'était la choſe du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs cette étude ſerait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ſes armoiries; & vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort & le faible des ſciences, il fut décidé que monſieur le marquis apprendrait à danſer.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui ſe dévelopa bientôt avec un ſuccès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeuneſſe jointes à ce don ſupérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande eſpérance. Il fut aimé des femmes; & ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un Vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre; *les charmes & les allarmes* dans un troiſiéme. Mais comme il y avait toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faiſait corriger moyennant vingt-louis d'or par chanſon, & il fut mis dans *l'année littéraire* au rang de la Fâre, des Chaulieux, des Hamiltons, des Sarrazins & des Voitures.

Madame la marquiſe crut alors être la mere d'un bel eſprit, & donna à ſouper aux beaux eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, & ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon pere le vit ſi éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir

Le jeune homme plus déſeſpéré que jamais, courut chez le confeſſeur de ſa mere, c'était un téatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la prémiere conſidération ; dès qu'il le vit, il ſe précipita vers lui. Eh mon Dieu, monſieur le marquis, où eſt votre caroſſe ? comment ſe porte la reſpectable madame la marquiſe votre mere ? Le pauvre malheureux lui conta le déſaſtre de ſa famille. A meſure qu'il s'expliquait, le téatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus impoſante ; mon fils, voilà où Dieu vous voulait, les richeſſes ne ſervent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grace à votre mere de la réduire à la mendicité ? Oui, monſieur. Tant mieux, elle eſt ſure de ſon ſalut. Mais, mon pere, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque ſecours dans ce monde ? Adieu, mon fils ; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut près à s'évanouir ; il fut traité à peu-près de même par tous ſes amis, & apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du déſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpéce de tombereau couvert, accompagné de rideau de cuir, ſuivi de quatre charretes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſiérement vêtu ; c'était un viſage rond & frais qui reſpirait la douceur & la gayeté. Sa petite femme brune & aſſez groſſiérement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le marquis immobile, abîmé dans ſa douleur. Eh mon Dieu ! s'écria-t-il, je crois que c'eſt-là Jeannot. A ce nom le mar-

quis lève les yeux, la voiture s'arrête. C'eſt, Jeannot lui-même, c'eſt Jeannot. Le petit homme rebondi, ne fait qu'un ſaut & court embraſſer ſon ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte & les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toujours; Jeannot confus & attendri lui conta en ſanglotant une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hotellerie où je loge me conter le reſte, lui dit Colin, embraſſe ma petite femme, & allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? Oui, tout eſt à moi & à ma femme. Nous arrivons du païs; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en ustenciles néceſſaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne ſoit plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendra avec moi au païs, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile, je te mettrai de part, nous vivrons gaïement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur & la joye, la tendreſſe & la honte; & il ſe diſait tout bas; tous mes amis du bel air m'ont trahi, & Colin que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Qu'elle inſtruction! la bonté d'ame de Colin dévelope dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encor étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon pere & ſa mere. Nous aurons

ſoin de ta mere, dit Colin, & quant à ton bon homme de pere qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires, ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de choſe ; je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le pere de priſon. Jeannot retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur premiére profeſſion. Il épouſa une ſœur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frere le rendit très-heureux. Et Jeannot le pere, & Jeannote la mere, & Jeannot le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

CHANT

DETACHE' D'UN POEME EPIQUE,

De la compoſition de Jérôme Carré, trouvé dans ſes papiers, après le décès dudit Jérôme.

LA Providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreſſe.
Dès ſon berceau fort mal on l'éléva ;
a) Le Bourguignon pourſuivit ſa jeuneſſe,
De tous ſes droits ſon pere le priva.
Un avocat de Paris près Goneſſe, *b*)
Conclut ſa perte, un crieur l'ajourna. *c*)

a) Le duc de Bourgogne qui aſſaſſina le duc d'Orléans ; mais le bon Charle le lui rendit bien au pont de Montereau.

b) Goneſſe, village auprès de Paris, célébre dans tout l'univers par ſes boulangers & par pluſieurs combats, mais ſurtout par la meilleure manufacture de draps qu'il y eut alors en France.

c) Charles VII. ajourné à la table de marbre.

De ſes beaux lys un chef Anglais s'orna,
Il fut errant, manqua ſouvent de meſſe,
Et de dîner; rarement ſéjourna
En même lieu. (d) Mere, oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page Anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; & l'enfer déchaîna
Un Conculix qui par magique adreſſe
Pour quelque tems la tête lui tourna;
Son mauvais ſort contre lui s'obſtina;
Il eſſuya des traits de toute eſpéce,
Il les ſouffrit, & Dieu lui pardonna.
De nos amans la troupe fière & leſte,
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Conculix dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte & ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre,
On apperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corcelet paraſſait mi-partie
De fleurs de lys, & de trois léopards: (e)
Le roi fit halte en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie,
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle, allons, fuyons, mon maître;
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts conſternés;

d] Sa propre mere Iſabelle de Baviere fut celle qui le perſécuta le plus, elle preſſa le traité de Troye, par lequel ſon gendre le roi d'Angleterre Henri V. eut la couronne de France.

e) Ce ſont les armes d'Angleterre.

Hélas! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs, & c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidéle;
Marchons bâtard, avançons, faiſons voir
Ce qu'eſt Dunois, & ce qu'eſt la pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des levriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée
Complimenta la troupe garotée;
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre,
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,
Et vengeons nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers à cette offre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux. Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages
Dont la pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris connus pour leur mérite
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charle ſoupire;
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de ma douleur.
Quoi! les Anglais régnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières!
C'eſt de leur part, hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères!
Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne approcher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.

Nul

Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torſe ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche
Portent en bas un regard double & louche,
Ses ſourcils roux mêlangés & retords
Semblent loger la fraude & l'impoſture ;
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.
Le Sicophante à l'aſpect de ſon prince
Affecte un air humble, devot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, affamé de carnage,
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flatte en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queuë & ſa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe ou ſœur Diſcrète.
Le Roi des Francs trompé par le felon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable ;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable ?
Et ton métier ? & pour quelle action
Le Chatelet avec tant d'indulgence
T'envoyait-il ſur les mèrs de provence ?
Le condamné d'un ton de doléance
Lui répondit, O monarque trop bon !
Je ſuis de Nante, & mon nom eſt Fréron. (f)

(f) Selon les chroniques de ce tems-là, il y avait un poiſſon de ce nom qui écrivait des feuilles, ſous

Saint Jesu d'un feu pur & sincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
Jeun ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre soin des plus jolis enfans :
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers, qu'on dit des innocens,
Paris m'a vû travailler de génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à L.....
Je fus prisé dans la place Maubert ;
C'est-là, sur-tout, qu'on m'a rendu justice.
Des indévots, quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'escroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.
Ce beau propos toucha le Roi de France ;
Console-toi, dit-il, & ne crain rien ;
Dis-moi, l'ami, si chaque camarade
Qui vers Marseille allait en ambassade,
Ainsi que toi, fut un homme de bien ?
Ah ! dit Frélon, sur ma foi de chrétien
Je réponds d'eux, ainsi que de moi-même ;
Nous sommes tous en un moule jettés ;
L'abbé Guignon (g) qui marche à mes côtés,
Quoiqu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime,

les charniers St. Innocent. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bicêtre & au fort l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'était fait chasser du couvent ; plusieurs célèbres épitaphes lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantz, & exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. *Voyez* la chronique de Froissart.

(g) Auteur du tems de Charles VI. il composa une histoire romaine détestable à la vérité, mais qui devint passable pour le tems ; il fit aussi l'Oracle des philosophes ; c'est un tissu ridicule de calomnies, auxquelles il s'en ajouta sur la fin de sa vie, comme le dit Montreiel.

Point ignorant, point brouillon, point méchant,
Jamais méchant, ni calomniateur.
Maître Maucheix (*h*) deſſous ſa mine baſſe
Porte un cœur haut, plein d'une fainte audace,
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Chaugat (*i*) pourrait embarraſſer
Tous les rabbins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet avocat ſans cauſe,
Il a quitté le bareau pour le ciel.
Ce Vacerac (*k*) eſt tout pétri de miel ;
Ah l'honnête homme ! indulgent pacifique !
Doux, charitable, & ſur-tout véridique !
Tous ces ſavans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicerons des charniers,
Sont comme moi victimes de l'envie.
On nous accuſe, & bien mal à propos,
D'avoir commis quelques crimes de faux : (*l*)
Mais la vertu fut toujours pourſuivie ;
O mon bon roi ! qui le ſait mieux que vous ?
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle apperçut deux graves perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?
Vous voyez-là, reprit l'homme aux ſemaines,
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin (*m*) prédicateur des grands,

(*h*) Autre calomniateur du tems.
(*i*) Autre calomniateur.
(*k*) il s'aſſocia avec le docteur Jean petit pour juſtifier l'aſſaſſinat.
(*l*) Nous entendons ici par crime de faux, toutes les fauſſes citations que ces délateurs alléguaient inceſſamment. Peut être auſſi furent-ils condamnés comme faſſaires.
(*m*) il ſemble que ce chant de l'Abbé Tritême ſoit

Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa pieté ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Brizet (n) directeur des nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépôts.
Le tout pour Dieu ; ſon ame pure & ſainte
Fuiait l'argent ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin Sicophante
A tête longue, & de côté pendante,
Du nombre trois par fois il ſe tourmente.
Du bon Tartuffe on le craitait le fils, (o)
Sur tous ſes tours ſon petit pays gloſe,
Du doigt index on le montre aux paſſans,
On fait de lui des contes ſi plaiſans !
Je crois pour moi qu'il en eſt quelque choſe.
Mais ô mon roi ! vôtre bénignité

---

une prophétie ; en effet, nous avons vû un Fantin docteur & curé à Verſailles, qui fut apperçu volant un rouleau de cinquante louïs à un malade qu'il confeſſait ; il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

(n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes & qu'on lui remettait en dépot, pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs, a inſeré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de Jérome Carré ; il aurait bien dû dire un mot de l'Abbé la Coſte, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux.

(o) Il faut que ce ſoit quelque maître Gonin de ce tems-là, qui ait été très-irrévérend envers le tri-

ſag'on

Eſt au-deſſus de ſa malignité.
Pour le dernier de la noble ſequelle
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher Meaulabelle (p) :
De dix gredins qui m'ont vendu leurs voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidelle;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes;
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits!
Il ſait combien pour les faibles eſprits,
La vérité ſouvent eſt dangereuſe;
Qu'aux yeux des ſots, ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe; & ce diſcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi je la dis à votre Majeſté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté;
Sauvez les bons des filets de l'impie;
Delivrez-nous, vengez-nous, payez-nous;
Foi de Frélon, nous écrirons pour vous.
Alors il fit un diſcours patétique
Contre l'Anglais, & pour la loi ſalique,
Et démontra que bientôt ſans combat
Avec ſa plume il défendrait l'état.
Charle admira ſa profonde doctrine,
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
La belle Agnès préſente à l'entrevue,

(p) Maulabelle, autre falſificateur de manuſcrits, connu dans ce tems-là.

S'attendrissait, se sentait toute émuë.
Son cœur est bon : femme qui fait l'amour
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude, ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés ;
Vôtre visage est visage de grace.
Les gens de loi sont des gens bien osés,
D'instrumenter au nom d'un autre maître ;
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître ;
L'arrêt est nul, & vous l'allez casser.
Jeanne dont l'ame est d'espéce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre,
Que les Frélons, & gens de ce Métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage ;
Souvent, dit-il, nous manquons de soldats.
Il faut des dos, des jambes & des bras,
Ces gens en ont, & dans nos avantures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les, mettons leur dés demain
Au lieu de rame un mousquet à la main :
Ils barbouillaient du papier dans les villes,
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis
Où Charle, Agnès & la troupe dorée
Après dîné passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fit bien manger la troupe délivrée,
On leur donna les restes du Cerdeau.

Charle & les ſiens aſſez gaiment ſoupérent,
Et puis Agnès & Charle ſe couchérent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits ;
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son gros collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le lourd Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince,
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte, & d'un zèle empreſſé,
pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon le luxe eſt peu d'uſage ;
Puis ſe ſauvant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proye ils partagérent ;
Là par écrit doctement ils couchérent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien ;
On y prouva que les hommes ſont freres,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſéres,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint mis depuis en lumiere
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger *& l'eſprit & le cœur*,
Avec préface & l'avis au lecteur.
Du clément roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée,

Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leurs nez les gloutonnes harpies (q)
Juſte à midi de leurs autres ſorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.
Agnès timide, & Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau fidéle tréſorier,
Les faiſait rire à force de crier :
Ah ! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte,
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître eſt trop bon, quand j'y
penſe ;
Voilà le prix de ſa douce indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits !
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours acorte, & toujours bien-diſante,
Lui repliqua, Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu gardez qu'une telle avanture.

(q) Les Harpies de Céleno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la terre, venaient manger tous les mets qu'on ſervait ſur la table du roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maiſon. Zetès & Coleës fils de Borée chaſſerent ces harpies juſques vers les iſles Strophades, près de la Grèce ; elles traitérent Enée comme Phinée ; mais Virgile en fait des prophéteſſes ; voilà de plaiſantes créatures pour être inſpirées de Dieu !

Virginei volucrum vultus fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida ſemper
Ora fame.

Elles ſe plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédiſent que pour ſa peine il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiettes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.

Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature :
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Faiſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe ou vers mélodieux
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaiſir déguiſant leurs leçons
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; & s'il eſt des Frélons
Dans notre ſiécle, on trouve des abeilles.
Bonneau reprit, & que m'importe hélas !
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras !
Il faut dîner, & ma bourſe eſt perduë.
On le conſole & chacun s'évertuë,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages ſoufferts :
On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſûr azile
Du grand roi Charle & de ſes paladins,
Garni de tout & fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipérent,
Fort ſimplement les dames s'ajuſtérent ;
On arriva mal en point, harraſſé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chauſſé.

DISCOURS
AUX
WELCHES.

Par Antoine Vadé, frere de Guillaume.

O Welches mes compatriotes ! ſi vous êtes ſupérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le ſein de vos nourrices, n'inſultez jamais à vos maîtres, ſoyez modeſtes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eſt vrai, d'être ſubjugés par Jules-Céſar, qui fit pendre tout votre Parlement de Vannes, vendit le reſte des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, & vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtates plus de cinq cens ans ſous les loix de l'empire Romain ; vos druides qui vous traitaient en eſclaves & en bêtes, qui vous brûlaient pieuſement dans des paniers d'oziers, n'eurent plus le même crédit, quand vous devintes province de l'Empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquiéme ſiécle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appellés du nom ſonore de Bourgonſions ou de Bourguignons, gens d'eſprit d'ailleurs, & fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort, comme le dit Sidonius Apollinaris, *infundens acido comam butiro* : ces gens-là, dis-je, vous firent eſclaves, depuis le territoire de votre ville;

de Vienne, juſques aux ſources de votre riviére de Seine; & c'eſt un teſte glorieux de ces tems illuſtres, que des moines & chanoines ayent encor des ſerfs dans ce païs. * Cette belle prérogative de l'eſpéce humaine ſubſiſte parmi vous comme un témoignage de vôtre ſageſſe.

Une partie de vos autres provinces que vous appellâtes ſi long-tems les provinces d'*Oc*, & que vous diſtinguates ſi noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Viſigoths: & quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent priſes par un Sicambre nommé Hildovic, † dont les grands peres avaient été condamnés aux bêtes à Tréves par l'Empereur Conſtantin. Ce Sicambre honoré du titre de patrice Romain, vous réduiſit en ſervitude avec une poignée de Francs, ſortis des marais du Rhin, du Mein, & de la Meuſe. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'aſſaſſiner trois toitelets ſes parens & ſes amis, l'un vers le bourg de Bologne ſur mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troiſiéme vers le village du Mans, que vos chroniques appellent villes; ce fut alors que la contrée des Welches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ſes vainqueurs; & vous futes la premiére nation de l'univers, car vous aviez l'oriflame à St. Denis.

Des Pirates du Nord vinrent quelque tems après vous mettre à rançon, & vous prirent la province qu'on nomma depuis Normandie. Vous futes enſuite diviſés en pluſieurs petites nations ſous différens maîtres; & chaque nation avoit

* A St. Claude, & dans d'autres ſeigneuries de Bourgogne, les citoyens ſont encor ſerfs de main morte.

† Clovis.

ſes loix particuliéres comme ſon jargon.

La moitié de votre païs appartint bientôt aux peuples de l'Iſle appellée Britain ou England dans leur idiome, qui était alors auſſi harmonieux que le votre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gaſcogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent long-tems entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marſeille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état miſérable, vos compilateurs que vous prenez pour des hiſtoriens, vous appellent ſouvent le premier peuple de l'univers, & votre royaume le premier royaume. Cela n'eſt pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable, & ſi vous joignez la modeſtie à vos graces, le reſte de l'Europe ſera fort content de vous.

Remerciez bien Dieu de ce que les diviſions de la roſe rouge & de la roſe blanche vous délivrérent des *Angles*, & remerciez ſur-tout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêcherent Charles-Quint d'engloutir votre païs, & d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant ſous Louis XIV, mais n'allez pas pour cela vous croire ſupérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant ſix cent ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne ſçut ni lire, ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ſes conſorts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contracts de mariage, quand vous

faiſiez des contracts, ce qui étoit rare, étaient écrits en mauvais Latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé ; & quand vous aviez eu des enfans, il venait un touſuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre couſine au ſeptiéme degré, que votre mariage était un ſacrilége, que vos enfans étaient bâtards, & que vous étiez damnés, ſi vous ne faiſiez pas toucher à la chambre nommée apoſtolique, la moitié de votre bien ſans délai ni remiſe.

Vos Baziloi n'étaient pas mieux traités que vous ; vous en avez eu neuf d'excommuniés (ſi je ne me trompe) par le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu ſous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait néceſſairement la confiſcation de biens, de ſorte que vos Baziloi perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur Romain faiſait préſent ſelon ſon bon plaiſir & ſon équité, au premier de ſes amis.

Vous me direz, mes chers Welches, que les peuples de l'Iſle Britain ou England, & même les empereurs Teutoniques, ont été encor plus maltraités que vous, & qu'ils étaient auſſi ignorans : cela eſt vrai ; mais cela ne vous juſtifie pas ; & ſi la nation Britannique a été aſſez abrutie pour être pendant quelque tems province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eſt bien vengée ; tâchez de l'imiter ſi vous pouvez.

Vous eutes autrefois un roi, qui, quoique malheureux dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire ; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignérent le Grec, & d'autres qui vous appri-

tent à deſſiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre & un bon ſculpteur, & pour ceux qui apprirent le Grec, & même l'Hébreu, on les brula preſque tous parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Welches, que votre pays eſt la première contrée de l'univers; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne & la Suede ſont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le Pays des Welches ne ferait pas la quatrieme partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrein. Mais de grace, ſongez à vos quarante lieuës de Landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommé ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entiéres où le peuple ne ſe nourrit que de châtaigne, à d'autres où il n'a guéres que du pain d'avoine. Remarquez bien la défenſe qui vous eſt faite de ſortir les bleds de votre pays, défenſe fondée néceſſairement ſur votre diſette; & peut-être encor ſur votre cannibale, qui vous porterait à vendre au plus vite tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher, trois mois après; ſemblable en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront ſe coucher le ſoir.

D'ailleurs la dépenſe que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ſes cheveux, ſoit que vous ſoyez coëffés à

poiſeau royal, ſoit que vous portiez vos cheveux étalés comme Clodion & les conſeillers de la cour ; cette dépenſe eſt ſi univerſelle, qu'on fait très bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un ſi bel uſage.

Premier peuple de l'univers, ſongez que vous avez dans votre royaume de Frankreich, environ deux millions de perſonnes qui marchent en ſabots ſix mois de l'année, & qui ſont nuds piés les autres ſix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers, pour le commerce & pour la marine ?... hélas !

J'entends dire, (mais je ne puis le croire) que vous êtes la ſeule nation du monde chez qui on achéte le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On m'aſſure que vous faites paſſer par cinquante mains l'argent du tréſor public, & quand il eſt arrivé à travers toutes ces filiéres, il ſe trouve réduit tout au plus au cinquiéme.

Vous me répondrez que vous réuſſiſſez beaucoup à l'opera comique ; j'en conviens : mais de bonne foi, votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie.

Vous avez inventé quelques modes, je l'avouë, quoique vous prenez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eſt-ce pas un Génois qui a découvert la quatriéme partie du monde où vous poſſedez enfin deux ou trois petites îles ? n'eſt-ce pas un Portugais qui vous a ouvert le chemin des indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs.

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ? cependant, n'eſt-ce pas Jean Gaya de Melphi à qui l'on doit la bouſſole ? n'eſt-ce pas l'Allemand Schwartz qui donna le droit de la poudre inflammable ?

l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encor le fruit du travail ingénieux d'un Allemand?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes; remerciez-en François Spina, ſans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractéres. Vous avez des téleſcopes, remerciez-en Jaques Metius le Hollandais, & Galilei Galileo le Florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des baromêtres & des termomêtres, à qui en avez-vous l'obligation? à Torricelli qui inventa les premiers, à Drebellius qui inventa les ſeconds.

Pluſieurs d'entre vous étudient le vrai ſiſtême du monde planétaire; c'eſt un homme de la Pruſſe Polonaiſe qui devina ce ſecret du créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes; c'eſt au prodigieux travail de Mylord Neper & de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation: c'eſt Guerix de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même Galilée dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les tâches du ſoleil, & ſa rotation ſur ſon axe. Le Hollandais Hugens vit l'anneau de Saturne, un Italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand Neuton qui vous a montré ce que c'eſt que la lumiere, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, & qui dirige les corps peſants vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez des jolies eſtampes; mais ſongez que le Florentin Finiguera eſt le pere de cét art, qui éterniſe ce que

le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encor une invention du Hollandais Hugens.

Vous portez quelques brillans au doigt, ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelque fois au miroir, c'eſt encor à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui apporte une vérité, de quelque genre que ce puiſſe être, & qui fait jeuner Galilée au pain & à l'eau, pour lui avoir apris que les planetes tournent autour du ſoleil. Mais que faites-vous? Dès qu'une découverte utile, illuſtre une autre nation, vous la combattez, & même tres long-tems. Neuton fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs & inaltérables de la lumiere; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, & vous lui oppoſez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de Deſcartes. Vous ne vous rendez enfin, que quand l'Europe entiére rit de votre obſtination.

La méthode de l'inoculation ſauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tacher de décrier cet uſage ſalutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite verole naturelle, vous ſentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) ſi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique de nations plus ſages que vous & plus hardies, ſi

vous vous promettez d'oſer faire ce qui eſt ſi ſimple chez elles, ce mouvement paſſe bien vite; le préjugé & la legéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relévé des hopitaux de Londres, deſtinés à la petite vérole naturelle & artificielle, la quatriéme partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, & qu'à peine meurt-il une perſonne ſur quatre cent qui ont été inoculées.

Vous laiſſez donc périr la quatriéme partie de vos concitoyens, & quand vous êtes éffrayés de ce calcul qui vous déclare ſi imprudens & ſi coupables, que faites vous? Vous conſultez des licentiés fondés ou non fondés par Robert Sorbon. Vous préſentez des requiſitoires! C'eſt ainſi que vous ſoutintes des théſes contre Harvey quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galéres ceux qui diſputaient contre les cathégories d'Ariſtote.

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnable? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſotiſes n'empêchent pas que mademoiſelle Duchap ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, & qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockolm & à Moſcou. Je n'entretai point dans l'importance du premier de ces avantages; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le Grec & le Latin. A qui en êtes vous redevable, je vous prie? A une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négli-

gés, ou persécutés, ou harcelés pendant toute vie. Vous devez surtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les Bayle, les Le Clerc, les Basnage, les Bernard, les Rapin-Toiras, les Beausobre, les Lenfant, & tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande, & l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des provinces-unies, & une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les Racine, les Corneille, les Molière, les Boileau, les Quinault, les La Fontaine, & vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire: c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs & sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences & de ces arts l'attestent assez, la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphisique, la poésie, la géographie, la théologie même, si c'est une science, tout vous annonce la source où vous avez puisé.

Il n'y a point de femme qui ne parle Grec sans s'en douter; car si elle dit, qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode, qu'un de ses parens est tombé en apoplexie, ou en paralisie, qu'il a une esquinancie, un antrax; qu'un chirurgien l'a saigné à la veine céphalique, qu'elle a été à l'église, qu'un diacre a chanté les litanies; si elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie,

d'antienne, d'euchariſtie, de batême, de myſtéres, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie, &c. il eſt bien certain qu'elle n'a pas prononcé un ſeul mot qui ne ſoit Grec.

Il eſt vrai qu'on peut tirer preſque toutes ces expreſſions d'une langue étrangére, & en faire un ſi heureux uſage, que les diſciples ſurpaſſent enfin les maîtres. Mais lorſqu'avec le tems vous avez compoſé votre langue des débris du Grec & du Latin, mêlés avec vos anciens mots Welches & Tudeſques, parvintes-vous alors à faire un langage aſſez abondant, aſſez expreſſif, aſſez harmonieux ! votre ſtérilité n'eſt-elle pas atteſtée par ces mots ſecs & barbares, que vous employez à tout ? *Bout du pied, bout du doigt, bout d'oreille, bout de nez, bout de fil, bout du pont, &c.* tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choſes par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déja reproché de dire *un bras de riviére, un bras de mer, un cu d'artichaud, un cu de lampe, un cu de ſac.* A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones reſpectables ; & cependant vous n'employez point d'autre expreſſion pour ſignifier des choſes auxquelles un cu n'a nul rapport. Jérôme Carré vous a propoſé le mot d'*impaſſe* pour vos rues ſans iſſue, ce mot eſt noble & ſignificatif ; cependant, à votre honte, votre almanac royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de ſac de Menard, & l'autre dans le cu des blancs manteaux. Fi ! n'avez-vous pas de honte ? Les Romains appellaient ces chemins ſans iſſue *Angiportus* ; ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous apliquez encor à tant & de ſi nobles uſages !

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique ? on aime à voir Hector courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille eſt auſſi flattée que l'imagination amuſée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye ſur les rives de Simoïs & du Scamandre ; mais en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'égliſe de St. Pierre aux bœufs, ou de St. Jaques du haut pas, avançant fiérement par la rue du pet au diable, & par la rue trouſſe-vache, s'embarquant ſur la galiote de St. Cloud, & allant combattre dans la place de long-jumeau ?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II.* juſqu'à celle de *Henri IV.* Ce ſont des monumens de groſſiéreté enfantés par la rage d'écrire ; c'eſt un amas de ſatires ſur des événemens affreux tranſmis à la poſtérité dans le langage des halles : vous n'eutes alors qu'un bon hiſtorien, & il fut obligé d'écrire en Latin.

Enfin, vous avez nétoyé votre langue de cette rouille barbare ; & de cette craſſe bourgeoiſe ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors ſurpaſſé Cicéron & Démoſthène ? Avez-vous mieux écrit que Tite-Live, Tacite, Thucidide & Xénophon ? quel auteur au-deſſus du médiocre à écrit juſqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à Daniel de dire dès la première page de ſon hiſtoire, " Ce ne fut que ſous le " *grand* Clovis, que les Français ſe rendirent " maîtres pour toujours de ces *grandes* provin- " ces, " Certainement le grand Clovis ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puiſque ſes ſucceſſeurs perdirent tout les pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Conté. Ce Daniel vous

dit d'après le romancier Grégoire de Tours, que les ſoldats de Clovis après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert* : « Nous renonçons » aux dieux mortels : nous ne voulons plus ado- » rer que l'immortel ; nous ne reconnaiſſons » plus d'autre Dieu que celui que le ſaint évêque » Rémi nous prêche.

En vérité, il n'eſt pas poſſible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phraſe, & ces antithèſes de mortel & d'immortel. Votre Daniel reſſemble à votre la Motte, qui dans une abréviation d'Homère fait dire une pointe à toute l'armée Greçque, & lui fait prononcer ce vers, quand Achille ſe reconcilie avec Agamemnon, *Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le Theut, l'Irminſul, l'Odin, la Fridda, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? Daniel ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un Dieu ſuprême qui préſidait à toutes ces divinités ſecondaires, il n'avait qu'à conſulter l'ancien livre de l'Edda cité par le ſavant Huet évêque d'Avranche ; il n'avait qu'à lire ce que Huet dit expreſſément dans ſon traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus* : ce Dieu s'appellait *God* ou *Goth*, *Goth le bon*, & on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. Daniel ne devait donc pas mettre une pareille ſotiſe dans la bouche de toute une armée, ſotiſe convenable tout au plus au pédagogue chrétien. Mais en quelle langue, s'il vous plait, prêchait Rémi à ces Bructères & à ces Sicambres ? il parlait ou Latin ou Welche ; & les Si-

cambres parlaient l'ancien Tudesque. Rémi a également renouvellé le miracle de la Pentecôte: *Et unusquisque intendebat linguam suam.* Si vous examinez de près Mezerai, que de fables, que de confusion, & quel stile ! Méritez des Tite-Lives & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire à été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge Marie qui précéde ces divisions, un long discours Welche sur un texte Latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, & enfin des lieux communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvres sans doute; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la derniére postérité; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence Grecque & Romaine.

Je suis bien loin de nier que Pascal, Bossuet, Fénelon ayent été très-éloquens. C'est lorsque ces génies sçurent que vous cessates d'être Welches, & que vous futes Français. Mais ne comparez pas les lettres provinciales aux philippiques. Considerez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de Philippe & de Marc-Antoine sont un peu au-dessus des noms du pere Annat, d'Escobar & de Tambourini. Les intérêts de la Gréce & les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grace suffisante qui ne suffit pas, la grace coopérante qui n'opére point, & la grace efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des lettres provinciales périt avec les Jésuites; mais les oraisons de Démosthéne & de Ciceron instruisent encor l'Europe, quand les objets de ces harangues ne

ſubſiſtent plus, quand les Grecs ne ſont que des eſclaves, & que les Romains ne ſont plus que tonſurés.

Je ſais encor une fois que les oraiſons funébres de Boſſuet ſont belles, qu'il y a même du ſublime. Mais entre nous qu'eſt-ce qu'une oraiſon funébre ? un diſcours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, & ſouvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des diſcours ſolides de Cicéron & de Démoſthéne.

Votre Bénelon, admirateur des anciens & nourri de leurs ouvrages, alluma ſa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oſerez pas prétendre que ſa Calipſo abandonnée par Télémaque approche de la Didon de Virgile : la froide & inutile paſſion de ce Télémaque que Mentor jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de ſon amour, ne ſemble pas une invention des plus ſublimes. Et oſerez-vous dire que la proſe de cet ouvrage ſoit comparable à la poëſie d'Homere & de Virgile ? O mes Welches ! qu'eſt-ce qu'un poëme en proſe, ſinon un aveu de ſon impuiſſance ? Ignorez-vous qu'il eſt plus aiſé de faire dix tomes de proſe paſſable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarraſſée d'articles, dépourvuë d'inverſions, pauvre en termes poëtiques, ſtérile en tours hardis, aſſervie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorſque *Louis XIV.* qu'on s'obſtinait à reconnaître dans Idomenée, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de Protéſilas, lorſqu'on n'envia plus la marquiſe Scaron de Maintenon qu'on avait comparée

prée à la vieille Aſtarbé, alors le Télémaque perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéïde ſera toujours dans la mémoire des hommes ; on citera toujours avec attendriſſement ces vers & tous ceux qui les précédent :

Ter ſeſe attollens cubito que innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt, oculis que errantibus alto
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.

On a cité dans une traduction en proſe de Virgile, (car il vous eſt impoſſible de le traduire en vers, & vous n'avez pas même encor réuſſi à rendre en proſe le ſens de l'auteur Latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable diſcours de Didon.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor
Qui face Dardanios ferro que ſequare colonos...
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor arma armis que pugnent ipſi nepotes.

Voici la prétendue imitation de Virgile, qu'on donne pour une copie fidéle de ce grand tableau.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre:
Excités par mes vœux puiſſent mes ſucceſſurs
Jurer dès le berceau qu'ils ſeront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs diſſentions,
Que tout ſerve à nourrir cette haine invincible;
Qu'elle croiſſe toujours juſqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ſes derniers efforts ſignalent ſa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie pré-

cenduë eſt faible, vitieuſe, forcée, languiſſante;

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre!

Que veut dire ce feu qui ira ſe répandre au loin ſur la terre ? retrouve-t-on dans ces vers hériſſés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin s'épandre.* Que ces rimes en épitétes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de Virgile ! Que toute épitéte qui n'ajoûte rien au ſens eſt puérile !

Je ne ſais pas de qui ſont ces vers; mais je ſais que quand on oppoſe ainſi les rimailleries d'un poëte Welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français, je me fais un plaiſir d'admirer avec vous vos grands poëtes; ce ſont eux principalement qui ont porté votre langue juſques ſous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Eſpagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf & aimable la Fontaine; la plûpart de ſes fables ſont priſes chez Eſope le Phrigien, & chez Phèdre le Romain. Il y en a environ cinquante qui ſont des chef-d'œuvres pour le naturel, pour les graces & pour la diction. Ce genre même eſt inconnu aux autres nations modernes. J'aurais ſouhaité, je l'avoue, que dans le reſte de ſes fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a renduë ſi fami-

bère aux peuples voiſins, que ſon ſtile eût été plus châtié, plus précis; qu'en ſurpaſſant de bien loin Phèdre en délicateſſe, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je ſuis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et ſi de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrépris.

Voilà un plaiſant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; & qu'eſt-ce que le *prix d'agréer*? Phèdre ne parle point ainſi. Phèdre ne fait point dire à la fourmi, *ni mon grenier, ni mon armoire, ne ſe remplit à babiller*... Le Renard chez Phèdre dit, *ils ſont trop verds*, & il n'ajoûte point, *ils ſont bons pour des gougeats.*

Je ſuis affligé quand je vois *la cigale ayant chanté tout l'été*, à qui la fourmi dit, *vous chantiez! j'en ſuis bien aiſe, hé bien danſez maintenant.*

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ſes bons repas au prix de ſa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoûte; *je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor*; *cela dit, maître loup s'enfuit & court encor.* Un loup n'a jamais déſiré l'or & l'argent.

L'homme qui ſouffle dans ſes doigts parce qu'il a froid, & ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très-grande raiſon : il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui :

Arriére ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe, mais ces petites tâches n'empêcheront pas que les fables de la Fontaine ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses contes ſont ſans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité Grecque & Romaine. La Fontaine en ce genre a ſurpaſſé Rabelais, & ſouvent égalé la naïveté & la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de Marot ; vous trouvez dans ſes meilleurs contes cette aménité, ce naturel de Paſſerat, qui vivait ſous *Henri III.* & qui nous a laiſſé la métamorphoſe du coucou, ouvrage trop peu connu qui ne ſent en rien la groſſiereté du tems, & qu'on croirait fait par la Fontaine même. Voici comme Paſſerat finit le conte de ce malheureux jaloux, qui étant changé en coucou,

S'envole au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché ;
Et néanmoins quand le printems renflame
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme ;
Parle aux paſſans, & ne peut dire qu'*ou*,
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allége,
Heureux ceux-là qui ont ce privilége.

Voilà le ſtile ſur lequel la Fontaine ſe forma ; car tous vos poëtes du ſiécle de Louis XIV. ont commencé par imiter leurs prédéceſſeurs ; Corneille imita d'abord le ſtile de Mairet & de Rotrou ; Boileau celui de Reignier.

Le grand défaut peut-être des contes de la Fontaine eſt qu'ils roulent preſque tous ſur le même ſujet. C'eſt toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ſtile n'en eſt pas tou-

jours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales, & communes le défigurent. Il paraît au deſſous de l'Arioſte dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non ſeulement l'Arioſte a le mérite de l'invention; mais il a jetté ces petites avantures dans un long poëme, où elles ſont racontées à propos. Le ſtile en eſt toujours pur; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin, il eſt peintre, & très-grand peintre; c'eſt là le premier mérite de la poëſie, & c'eſt ce que la Fontaine a négligé. Voyez dans le Joconde de l'Arioſte ce jeune Grec qui vient trouver la Fiametta dans ſon lit, tandis qu'elle eſt couchée entre le Roi Aſtolphe & Joconde.

Viene all'uſcio, e lo ſpinge, e quel li cede;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paſſi, e ſempre in quel di dietro
Tutto ſi ferma, e l'altro par che mova,
A guiſa, che di dar tema nel vetro;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma luova;
E tien la mano innanzi ſimil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova;
Et di la dove gli altri avean le piante;
Tacito ſi caccio col capo inante.

Il eſt étrange que votre Boileau dans ſon jugement ſur le Joconde de l'Arioſte & ſur celui de la Fontaine, reproche à l'auteur Italien certaines familiarités; il ne ſonge pas que c'eſt un hôtelier qui parle; chacun doit garder ſon caractère. L'Arioſte en obſervant ce coſtume, ne laiſſe échapper aucun mot qui ne ſoit du Toſcan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de ſi longue haleine, écrit tout entier en ſtances dont les rimes ſont redoublées.

C'eſt trop vous parler peut-être de ce petit genre, qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor et tenuis non gloria.*

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'Euripide ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la Phèdre & l'Iphigénie de Racine. Les tragédies de Racine, & pluſieurs ſcènes de Corneille, ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de Quinaut eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de la Fontaine. Votre Moliére l'emporte ſur Térence & ſur Plaute. Je vous accorderai encor que l'art poëtique de Boileau, eſt plus poëtique que celui d'Horace; qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire; ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs. Vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phiſique & ſur la métaphiſique reſpirent malheureuſement la poëſie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faiſait dans le ſiécle de Louis XIV. vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'éléve parmi vous une ſecte de gens durs, qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement parce qu'ils ſont dépourvûs d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité

& la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! Vous redeviendriez Welches.

L'imagination fille du ciel bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre tranſparent ; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple, la nature entiére en tableaux allégoriques. On y vit Jupiter le maître des dieux & des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille ; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mere de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois graces : & quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt *Aglaé*, par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joye dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe ; voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les muſes enſeignent tous les beaux arts ; elles ſont filles de *Mémoire*, & leur naiſſance vous apprend, que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; & que ſubſtitueront-ils à ces emblêmes divins ? les plaidoyers de le Maître de Saci, les enluminures & les chamillardes ? la harangue de maître Etienne le Dain, prononcée du côté du greffe ?

O Welches, ſi Janus au double front, repréſentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encor le nom groſſier & intelligible de *Janvier* ; ſi votre *Avril* qui ne ſignifie rien, eſt chez les anciens le mois conſacré à cette Aphrodiſe, à cette Vénus, au principe qui rajeunit la nature ; ſi les noms Iroquois de *Vendredi* & de

Mercredi rappellent encor l'idée de Vénus & de Mercure ; ſi tout le ciel dans ſes conſtellations, eſt encor plein des fables de la Grèce ; reſpectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez reſſembler à ce ſavant Welche qui prétendait que les douze patriarches fils de Jacob avaient inventé les douze ſignes du Zodiaque ; que le bélier était celui d'Iſaac ; les gémeaux Jacob & Eſaü ; la Vierge, Rebecca ; le Verſeau, la cruche de Rebecca ; & qu'on avait falſifié les autres ſignes.

Croyez, mes freres, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédéceſſeurs.

DU
THÉATRE ANGLAIS,
PAR
JE'ROME CARRE'.

DEux petits livres Anglais nous apprennent que cette nation célébre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entrepriſes, poſſéde de plus deux excellens poëtes tragiques : L'un eſt Shakeſpear, qu'on aſſure laiſſer *Corneille* fort loin derrière lui ; & l'autre le tendre *Otwai*, très-ſupérieur au tendre *Racine*.

Coste diſpute étant une affaire de goût, il ſemble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entiére d'aimer mieux un poëte de ſon pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple

qu'il a du plaiſir mal-à-propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adreſſons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg juſqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, ſoit Ruſſe, ſoit Italien, ſoit Allemand, ou Eſpagnol, point de Suiſſe ou de Hollandais, qui ne connaiſſe, par exemple, *Cinna* ou *Phèdre* ; & très-peu connaiſſent les œuvres de *Shakeſpear* & d'*Otway*. C'eſt déjà un aſſez grand préjugé ; mais ce n'eſt qu'un préjugé. Il faut mettre les piéces du procès ſur le Bureau. *Hamlet* eſt une des piéces les plus eſtimées de *Shakeſpear*, & des plus courues. Nous allons fidélement l'expoſer aux yeux des juges.

PLAN
DE LA TRAGÉDIE
D'HAMLET.

LE ſujet d'*Hamlet*, prince de Dannemarck, eſt à-peu-près celui d'*Electre*.

Hamlet, roi de Dannemarck, a été empoiſonné par ſon frère *Claudius*, & par ſa propre femme *Gertrude*, qui lui ont verſé du poiſon dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a ſuccedé au mort ; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a épouſé ſon beau-frere.

Perſonne n'a eu le moindre ſoupçon de l'empoiſonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* régne tranquillement. Deux ſoldats

étant en ſentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'eſt paſſée ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une ſouris trotter. Après quelques propos pareils, un ſpectre paraît vêtu à-peu-près comme le feu roi *Hamlet* ; l'un des deux ſoldats dit à ſon camarade, parle à ce revenant, toi, car tu as étudié ; volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantome, je te l'ordonne, parle. Le fantome diſparaît ſans répondre. Les deux ſoldats étonnés raiſonnent ſur cette apparition. Le ſoldat docteur ſe reſſouvient d'avoir ouï dire *que la même choſe était arrivée à Rome du tems de la mort de Céſar : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls criérent & ſautérent dans les rues de Rome. C'eſt ſûrement un préſage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une ſentinelle lui crie, Fantome, que veux-tu ? puis-je faire quelque choſe pour toi ? viens-tu pour quelque tréſor caché ? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents ; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le tems de l'avant, la veille de Noël, l'oiſeau du point du jour chante toute la nuit, & alors les eſprits n'oſent plus courir. Les nuits ſont ſaines, les planetes n'ont point de mauvaiſe influence, les fées & les ſorcieres ſont ſans pouvoir dans un tems ſi ſaint & ſi béni.*

Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans ſon édition de Shakeſpear pour en faire ſentir la force.

Après cette apparition le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, & les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonnné, *Hamlet* le héros de la piéce, reçoit avec une triſteſſe morne & ſévére, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude*: ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon pere eût été empoiſonné par eux; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de ſon cœur que ſa mere ſe fût remariée ſi vite avec le frere de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas* dit-il *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable: ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Dannemarck & aller à l'école à Virtemberg. *Cher Hamlet ne va point à l'école à Vittemberg, reſte avec nous.* *Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir Le roi *Claudius* en eſt charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fut point encore inventée.

Hamlet demeuré ſeul reſte en proie à ſes réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mere que mon pere aimait tant; ma mere pour qui mon pere ſentait toujours renaître ſon appétit en mangeant, ma mere en épouſe un autre au bout d'un mois! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un ſatyre n'approche du ſoleil! à peine le mois écoulé! un petit mois! que dis-je, avant qu'elle eût uſé les ſouliers avec leſquels elle ſuivit le corps de mon pauvre pere! Ah! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que je retienne ma langue.* Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

TAYLOR INST. OXFORD

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable au roi ſon pere ; cela donne une grande inquiétude au prince, il brûle de voir ce fantome ; il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire, & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui paraît dans la maiſon de ſon pere avec ſon frere *Laerte* Ce *Laerte* va voyager ; cette *Ophélie* ſent un peut de goût pour le prince *Hamlet*. *Laerte* lui donne de très-bons conſeils.

Voyez-vous ma ſœur ! un prince un héritier d'un Royaume ne doit pas couper ſa viande lui-même ; il faut qu'on lui choiſiſſe ſes morceaux, prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laiſſer votre chaſte tréſor ouvert à ſes violentes importunités. Il eſt dangéreux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printems, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE *repond.*

Ah ! mon cher frere, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui ſuivent le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frere & la ſœur, ayant ainſi raiſonné ; laiſſent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantome ſe préſente encore devant eux. Le prince lui parle avec reſpect & avec courage. Le fantome ne lui re-

pond qu'en lui faiſant ſigne de le ſuivre. Ah ! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami ; quand on a ſuivi un eſprit ; on court riſque de devenir fou ; N'importe, repond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout.

Mon deſtin me crie d'y aller, dit il, *& rend les plus petits de mes arteres auſſi fort que le lion Nemée. Oui, je ſuivrai & je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantome, & ils reviennent enſuite familiérement tous deux enſemble. Le revenant lui apprend, qu'*il eſt en purgatoire, & qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piquure d'un ſerpent dans mon verger, mais le ſerpent, c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frere ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je puſſe recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luiſans annoncent l'aurore ; adieu, ſouvien-toi de moi.*

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'eſprit. *C'eſt un très-honnete eſprit*, repond le prince ; mais jurez moi de ne rien réléver de ce qu'il m'a confié. On entend auſſi-tôt la voix du fantome qui crie aux amis, *jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantome crie ſous terre, *jurez par ſon épée*. Ils font le ſerment. *Hamlet* s'en va avec eux ſans prendre aucune réſolution.

Le lecteur qui lit cet hiſtoire merveilleuſe, peut ſe ſouvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiſelle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, & ſœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour ſe former l'eſprit & le cœur. Le bon homme *Polonius*

recommande *Laerte* ſon fils à ſon gouverneur ; & lui dit en propre termes, que ce jeune homme va quelquefois au bordel, & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille *Ophélie* arrive toute effarée ! *Ah ! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet eſt arrivé le pourpoint débouttonné, ſans chapeau, ſans jarretiéres, les bas ſur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre pâle comme ſa chemiſe. Il m'a long-tems manié le viſage comme s'il voulait me peindre, m'a ſecoué le bras, a branlé la tête, a pouſſé de profonds ſoupirs, & s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne ſait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit & qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de ſon amour pour *Ophélie* ; & les choſes en reſtent là. Le roi & la reine raiſonnent beaucoup ſur la folie du prince. Des ambaſſadeurs de * Norvége arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius* qui eſt un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, aſſure le roi qu'il aura grand ſoin du malade ; *c'eſt mon devoir*, dit-il, *car qu'eſt-ce que le devoir ? C'eſt le devoir, comme le jour eſt le jour, la nuit eſt la nuit, & le tems eſt le tems ; ainſi, puiſque la briéveté eſt l'ame de l'eſprit, & que la loquacité en eſt le corps, je ſerai court. Votre noble fils eſt fou : je l'appelle fou, car qu'eſt-ce que la folie, ſinon d'être fou ? Il eſt donc fou, madame. Cela eſt ; c'eſt grand pitié : mais*

* En France on s'aviſe d'imprimer *Norvége*, *voir-ſemberg*, *weſtphalie* ; c'eſt que les imprimeurs françois ne ſavent pas que le W. Tudeſque vous nous en étonne.

c'eſt grand pitié que cela ſoit vrai ; il ne s'agit plus que de trouver la cauſe de l'effet. Or, la cauſe, c'eſt que j'ai une fille. Pour prouver que c'eſt l'amour qui a ôté le ſens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites a *Ophélie*.

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainſi du triſte état du prince, il arrive tout en déſordre, & confirme par ſes diſcours l'opinion qu'on a de ſa cervelle, cependant il fait quelquefois des reponſes qui décélent une ame profondement bleſſée, lesqu'elles ont beaucoup de ſens. Les chambellans qui ont ordre de le divertir, lui propoſent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence ; les comédiens jouent une ſcène devant lui, il en dit fort bien ſon avis. Et enſuite quand il eſt ſeul, il déclare qu'il n'eſt pas ſi fou qu'il le paraît *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube ! Et qu'eſt-ce que lui eſt Hécube ? Que ſerait-il donc ſi ſon oncle & ſa mere avait empoiſonné ſon pere, comme Claudius & Gertrude ont empoiſonné le mien ? Ah ! maudit empoiſonneur, aſſaſſin, paillard, traître, débauché, indigne vilain ! Et moi, quel âne je ſuis ! N'eſt-il pas vraiement brave à moi, moi le fils d'un roi empoiſonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance : de me borner à exaler ma douleur en paroles comme une putain, Que je m'en tienne à des maledictions comme une vraie ſalope, comme une gueuſe, un torchon de cuiſine.*

Il prend alors la réſolution de ſe ſervir de ces comédiens pour découvrir ſi en effet ſon oncle & ſa mere ont empoiſonné ſon pere ; car après tout, dit-il, le fantome a pu me trom-

per, c'eſt peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propoſe donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui verſera du poiſon dans l'oreille. Il eſt bien ſur que ſi le roi *Claudius* eſt coupable, il ſera fort étonné en voyant la pantomime ; il palira ; ſon crime ſera ſur ſon viſage. *Hamlet* ſera certain du crime & aura le droit de ſe venger.

Ainſi dit, ainſi fait. La troupe vient jouer cette ſcène muette devant le roi, la reine & toute la cour ; & après la ſcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux ſcènes fort impertinentes. Ils ſoupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la piéce & de n'être pas tout-à-fait auſſi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité, ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* ſe réſout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guerir de ſa folie, & écrit au roi d'Angleterre, ſon bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur ſi-tôt la préſente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine eſt bien aiſe de l'interoger, de le ſonder ; & de peur qu'il ne faſſe quelque folie dangereuſe, le vieux chambellan *Polonius* ſe cache derriére une tapiſſerie, prêt à venir au ſecours en cas de beſoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* ſa mere. Chemin faiſant il rencontre dans un coin le roi *Claudius* à qui il a pris un petit remors ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoiſonné ſon frere, épouſé la veuve & uſurpé la couronne. Il ſe met à genoux & fait une courte priere qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce

tems-là pour le tuer ; mais faiſant reflexion que le roi *Claudius* eſt en état de grace, puiſqu'il prie Dieu, il ſe donne bien de garde de l'aſſaſſiner dans cette circonſtance. *Que je ſerais ſot !* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon pere en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour paſſer au travers de ſon corps qu'il ſoit yvre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il ſoit couché avec quelque inceſtueuſe, ou qu'il faſſe quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer ſon ſalut ; alors tombe ſur lui, qu'il donne du talon au ciel, que ſon ame ſoit damnée, & noire comme l'enfer où il deſcendra.* C'eſt encor là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius* dans l'intention de le damner, vient parler à ſa mere, & lui fait au milieu de ſes propos inſenſés, des reproches accablans, qu'elle reſſent juſqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choſes n'aillent trop loin ; il crie au ſecours derriére la tapiſſerie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne ſoit le roi qui s'eſt caché là pour l'entendre : Ah ! ma mere, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derriére la tapiſſerie ; il tire ſon épée, court au rat, & tue le bon-homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais tu ! *Ma mere, eſt-ce le roi que j'ai tué ? C'eſt une vilaine action de tuer un roi ; & preſque auſſi vilaine, ma bonne mere, que de tuer un roi & de coucher avec ſon frere.* Cette converſation dure très-long-tems ; & *Hamlet* en s'en allant, marche ſans y penſer ſur le corps du vieux chambellan, & eſt prêt de tomber.

Le bon-homme milord chambellan était un vieux fou ; & donné pour tel, comme on l'a déja vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment

avait des diſpoſitions au même tour d'eſprit, devient folle à lier, quand elle aprend la mort de ſon pere : elle accourt avec des fleurs & de la paille ſur la tete, chante des vaudevilles, & va ſe noyer. Ainſi voila trois fous dans la piéce le chambelan, ſa fille & *Hamlet* ; ſans compter les autres bouffons qui jouent leurs rolles.

On repêche *Ophélie*, & on ſe diſpoſe à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déja *Hamlet* était dansle vaiſſeau, & il ſe doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ſes conducteurs, la lettre du roi *Claudius* à ſon ami le roi d'Angleterre, ſcellée du grand ſceau ; il y trouve une inſtante priere de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à ſon arrivée. Que fait-il, il avait heureuſement le grand ſceau de ſon pere dans ſa bourſe, il jette la lettre dans la mer & en écrit une autre, dans laquelle il ſigne *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre ſur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement & y aplique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La premiere choſe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer *Ophélie*, ces deux manœuvres ſont encor des bouffons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi *Ophélie* doit-être enterrée en terre ſainte après s'être noyée, & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentils hommes de la terre, parce qu'ils ſont du metier d'Adam ; mais Adam était-il gentilhomme ? dit

l'un des foſſoyeurs. Oui, repond l'autre; car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux! il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le chimitiére de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve en creuſant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'état, capable de tromper Dieu, puis celui d'un courtiſan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; & il n'épargne pas les railleries aux défunts poſſeſſeurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelles du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *Céſar*, & celle de ce fou, enfin en raiſonnant & en chantant, la foſſe eſt faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite. On apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine ſuivent la bierre; *Laerte* le frere d'*Ophélie*, accompagne ſa ſœur avec un long crêpe; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte* outré de douleur, ſe jette dans la foſſe. *Hamlet*, qui ſe ſouvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette auſſi. *Laerte* indigné de voir avec lui dans la même foſſe celui qui a tué le chambellan *Polonius*, ſon pere; en le prenant pour un rat, lui ſaute à la face; ils ſe battent à coups de poings dans la foſſe, & le Roi les ſépares pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Egliſe.

Cependant le roi *Claudius*, qui eſt grand politique, voit bien qu'il ſe faut défaire d'un auſſi

dangereux fou que le prince *Hamlet* ; & puiſque ce jeune prince n'eſt pas pendu à Londre, , il eſt bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoiſonner : Ecoute, dit-il au jeune *Laerte*, le prince *Hamlet* a tué ton pere, mon grand chambellan ; je vais te propoſer, pour te venger, un petit divertiſſement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze paſſes tu n'en feras pas trois à *Hamlet* ; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguiſé dont j'ai trempé la pointe dans un poiſon très-ſubtil. Si par malheur tu ne peu réuſſir à frapper le prince, j'aurai ſoin de mettre pour lui une bouteille de vin empoiſonné ſur la table. Il faut bien boire quand on s'eſcrime : *Hamlet* boira quelques coups ; & de façon ou d'autre il eſt mort ſans remiſſion... *Laerte* trouve le divertiſſement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi... On met des bouteilles & des vidrecomes ſur la table ; les deux champions paroiſſent le fleuret à la main en préſence de *Claudius*, de madame *Gertrude* & de la cour Danoiſe ; ils ferraillent ; *Laerte* bleſſe *Hamlet* avec ſon fleuret empoiſonné. *Hamlet* ſe ſentant bleſſé crie *trahiſon*, tous les aſſiſtans crient *trahiſon*. *Hamlet* furieux arrache à *Laerte* ſon fleuret pointu, l'en frappe lui-même, & en frappe le roi : la reine *Gertrude* épouvantée veut boire un coup pour reprendre ſes forces ; la voilà auſſi empoiſonnée ; & tous quatre, c'eſt-à-dire, le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laerte* & *Hamlet* tombent morts.

Il eſt à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet ſcellé du

grand ſcean du Dannemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainſi, Dieu merci, il ne reſte aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maiſon qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la piéce, & qui vient à la fin ſe propoſer pour candidat au trône de Dannemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'*Hamlet*, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres. Tel eſt l'ouvrage qu'on préfére à *Cinna*.

Il y a là deux grands problêmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accumulées dans une ſeule tête ? car il faut avouer que toutes les piéces du divin *Shakeſpear* ſont dans ce goût. Le ſecond, comment on a pu élever ſon ame juſqu'à voir ces piéces avec tranſport, & comment elles ſont encor ſuivies dans un ſiécle qui a produit le *Caton* d'*Adiſſon* ?

L'étonnement de la prémiere merveille doit ceſſer quand on ſaura que *Shakeſpear* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogue le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problême ; c'eſt-à-dire, le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficulté ; mais en voici la raiſon, ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment paſſionnément les ſpectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortilèges, des

Dormir, peu-être rêver! Ah! voilà le mal.
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves
aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle?
C'eſt-là ce qui fait penſer: c'eſt-là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue:
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les in-
jures du tems.
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueil-
leux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de
la juſtiſſe,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts
Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne?
Quand il peut faire ſon *Quietus* (1)
Avec une ſimple aiguille à tête; Qui voudrait
porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie?
Mais cette crainte de quelque choſe après la
mort.
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne
connaiſſons pas,
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action....

A travers les obſcurités de cette traduction ſcrupuleuſe, qui ne peut rendre le mot propre Anglais par le mot propre Français, on découvre

(1) Ce mot latin, qui ſignifie *tranquille*, eſt dans l'original.

vre pourtant très-aiſement le génie de la langue Anglaiſe, ſon naturel qui ne craint pas les idées les plus baſſes, ni les plus giganteſques; ſon énergie, que d'autres nations croiraient dureté; ſes hardieſſes, que des eſprits peu accoutumés aux tours étrangers, prendraient pour du galimathias. Mais ſous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, & je ne ſais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; auſſi il n'y a preſque perſonne en Angleterre qui ne ſache ce monologue par cœur. C'eſt un diamant brut, qui a des tâches; ſi on le poliſſait, il perdrait de ſon poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diverſité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des régles d'*Ariſtote*, & des trois unités, & des bienſéances, & de la néceſſité de ne laiſſer jamais la ſcène vuide, & de ne faire ni ſortir, ni entrer aucun perſonnage ſans une raiſon ſenſible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & ſimples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir; de ne jamais s'écarter des régles de la langue. Il eſt clair qu'on peut enchanter toute une nation, ſans ſe donner tant de peines.

Si *Shakeſpear* l'emporte par ces raiſons ſur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* eſt bien peu de choſe en comparaiſon du tendre & élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur ce petit précis de la tragédie intitulée, L'*Orpheline*.

L'ORPHELINE

TRAGÉDIE.

UN vieux gentilhomme Bohême, nommé *Acaſte*, eſt retiré dans ſon château avec ſes deux fils, *Caſtalio* & *Polidore*. Il eſt vrai que ces noms-là ne ſont pas plus Bohêmes que celui de *Claudius* n'eſt Danois. *Serine* ſa fille demeure auſſi dans la maiſon; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'eſt pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt pere de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur *Acaſte* un chapelain, un page, & deux valets de chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit ſur le théâtre. Joignez-y encore une ſervante de *Serine*; ajoûtez à tout cela un frere de *Monime*, homme un peu violent qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux ſentinelles, celle de l'orpheline commence par deux valets de chambre; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acaſte* qui a quitté le ſervice, & de ſes deux enfans *Polidore* & *Caſtalio*, qui paſſent leur tems à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que s'il ſe doute que les deux freres ſont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Caſtalio*, l'un des deux freres qui eſt aimé, permet à ſon cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime*; pourvû que lui *Caſtalio*

puiſſe auſſi avoir le même droit, il eſt content ; car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, & *qu'il ſe mariera quand il ſera vieux pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrettement *Monime*, & l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie Mr. *Chament*, frere de *Monime*, c'eſt un homme bien étrange & bien difficile que ce Mr. *Chament*. Il demande d'abord à ſa ſœur ſi elle a ſon pucelage ? *Monime* lui jura qu'elle eſt une perſonne d'honneur. « Eh ! pour-
„ quoi êtes-vous en doute de mon pucelage,
„ mon frere ? — Ecoutez, ma ſœur, il n'y a
„ pas long-tems que j'eus un rêve en Hongrie ;
„ tout mon lit remua, je te vis entre deux gens
„ qui te fêtoyoient tour-à-tour ; je pris ma
„ grande épée ; je courus à eux ; & en m'éveil-
„ lant, je vis que j'avais percé ma tapiſſerie à
„ perſonnages, juſte dans l'endroit qui repréſente
„ *Polinice* & *Etéocle*, les deux freres Thébains,
„ ſe tuant l'un l'autre.

„ Eh bien, mon frere, parce que vous avez
„ été tourmenté en ſonge, il faut que vous me
„ tourmentiez éveillée ? — Oh ! ce n'eſt pas
„ tout, ma ſœur, ne te juſtifie pas ſi vîte. Com-
„ me je paſſais mon chemin l'autre jour en pen-
„ ſant à mon rêve, je rencontrai une veille ſans
„ dent, toute racornie, toute en double, ſon
„ dos voûté était couvert d'un vieux morceau
„ de bergame, ſes cuiſſes à peine cachées par
„ des haillons de toutes couleurs, (variété de
„ gueuſerie.) Elle ramaſſait quelques coupeaux
„ de bois ; je lui donnai l'aumône ; elle me de-
„ manda où j'allais, & me dit d'aller vîte ſi je
„ voulais ſauver ma ſœur. Enfin elle me parla
„ de *Caſtalio* & de *Polidore*.

Cette avanture étonne beaucoup *Monime* ; elle lui avoue ſur le champ qu'elle s'eſt promiſe à *Caſtalio* ; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne ſatisfait point Mr. *Chamont* ; c'eſt un rude homme, comme nous l'avons déja inſinué ; il s'en va trouver le chapelain. *Or ſa*, lui dit-il, « *Mr. Gravité, n'êtes-vous pas l'au-* „ *monier de la maiſon ? — Et vous, Monſieur,* „ *n'êtes-vous pas officier ?* Oui l'ami — *Monſieur,* „ *j'ai été officier auſſi ; mais mes parens m'ont mis* „ *dans l'égliſe, & je ſuis pourtant honnête hom-* „ *me, quoique je ſois vêtu de noir. Je ſuis aſſez* „ *bien venu dans la famille ; je ne prétends pas* „ *en ſavoir plus que les autres, je ne me mêle* „ *que de mes affaires ; je me léve matin, j'étudie* „ *peu, je bois & mange gayement ; auſſi tout le* „ *monde a de la conſidération pour moi.*

„ As-tu connu mon pere, le vieux *Chamont* ?

„ *Oui, j'ai été très-affligé de ſa mort.*

„ Quoi ! tu l'aimais ! je t'embraſſerai volontiers... Dis-moi un peu, crois-tu que *Caſtalio* „ aime ma ſœur ?

„ *S'il aime votre ſœur ?*

„ Oui, oui, s'il aime ma ſœur ?

„ *Ma foi, je ne lui ai jamais demandé, & je m'étonne que vous me faſſiez une pareille* „ *queſtion.*

„ Ah ! hypocrite ! tu es comme tous tes pa- „ reils, tu ne vaux rien ; tu n'as pas le courage „ de dire la vérité ; & tu prétens l'enſeigner !... „ Es-tu mêlé dans cette affaire ! quelle part y „ as-tu ? la peſte ſoit de la face ſérieuſe du vi- „ lain ; tu roules les yeux tout juſte comme les „ maquerelles ; oui, les maquerelles ; elles par- „ lent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles „ mentent ; elles prêchent comme un prêtre, & „ tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que l'aumônier gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Caſtalio* & *Monime*.

Le frere trouve la choſe aſſez bien, & s'en va avec Mr. l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit de conſommer le mariage. Les gens peu inſtruits croiraient par tout ce qui s'eſt paſſé, que cette cérémonie va ſe faire ſur le théâtre; mais la décente *Monime* ſe contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de ſa chambre, quand toute la maiſon ſera bien endormie.

Le frere *Polidore* dans la couliſſe entend ces propos; & ne ſachant pas que ſon frere *Caſtalio* eſt le mari de *Monime*, il prend ſon parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adreſſe au petit fripon de page, lui promet des ſucreries & de l'argent, s'il veut amuſer ſon frere *Caſtalio* une partie de la nuit; le page fait bien ſa commiſſion, il parle à *Caſtalio* de l'amour de *Monime*, de ſes jarretiéres, de ſa gorge; il veut lui chanter une chanſon. Il lui fait perdre ſon tems.

Polidore n'a pas perdu le ſien; il eſt allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la ſervante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de ſon frere.

Enfin, *Caſtalio* arrive à cette porte & frappe les trois coups, la ſervante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître auſſi l'autre, ne s'aviſe ſeulement pas de craindre de ſe méprendre; elle croit que le faux mari qui ſe préſente eſt *Polidore*, & que c'eſt le vrai mari *Caſtalio* qui eſt au lit; elle le renvoye, lui dit qu'il eſt un extravagant; il a beau ſe nommer, on lui ferme la porte au nez, il eſt traité par la ſuivante comme *Amphitrion* par *Soſie*.

Polidore ayant joui à ſon aiſe du fruit de ſa ſupercherie, apparemment ſans dire mot, a laiſſé là ſa conquête, & s'eſt allé repoſer. *Caſtalio*, à qui on n'a point ouvert, ſe déſeſpere, entre en fureur, ſe roule ſur le plancher, dit des injures à tout le ſexe, & conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuſe du diable, & damna le genre humain, les femmes ont été la cauſe de tous les malheurs.

Menine qui s'eſt levée en hâte pour retrouver ſon cher *Caſtalio*, avec qui elle croit avoir paſſé quelques doux momens, le rencontre & veut l'embraſſer; il la traite de ſcélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

Monſieur *Chemont* ſe ſouvenant toujours de ſon rêve & de ſa vieille ſorciere, vient gravement demander à ſa ſœur des nouvelles de la conſommation de ſon mariage. La pauvre femme lui avoue que ſon mari, après l'avoir bien careſſée, l'a traînée par les cheveux ſur le plancher.

Ce *Chemont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le pere, (qui par parenteſe était tombé en faibleſſe dans le courant de la tragédie par excès de vieilleſſe,) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier: „Savez-vous, „lui dit-il, *que votre fils Caſtalio a épouſé ma* „*ſœur?* J'en ſuis fâché, répond le bon homme, „*comment, fâché? pardieu, il n'y a point de* „*grand ſeigneur qui ne s'énorgueillît d'avoir ma* „*ſœur, entendez-vous?* Mais, morbleu, il l'a „maltraitée; *je veux que* vous lui apprenicz à „vivre, *ou je mettrai le feu à la maiſon.* Eh „bien, eh bien, je vous rendrai juſtice. Adieu, „fier garçon.

Ce pauvre pere va donc parler à *Caſtalio* ſon fils, pour ſavoir quelle eſt cette avanture: pen-

dant qu'il lui parle ; *Polidore* veut ſavoir de *Monime* comment elle ſe trouve de la nuit paſſée ; il croit n'avoir joui que de la maîtreſſe de ſon frere, en vertu de la permiſſion que ſon frere lui avait donnée. *Monime* à ſes diſcours ſe doute de la mépriſe ; enfin *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouïe ; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur qui ne ſe doutait pas qu'il fût rien fait de monſtreux. Il dédie ſa piéce à la ducheſſe de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles ſecond*.

COURTES REFLEXIONS.

NOus ſentons combien la *Monime* de *Racine*, dans *Mithridate*, eſt au deſſous de la *Monime* de Ms. *Thomas Otwai* ; c'eſt le même qui fit *Veniſe préſervée*. Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidélement cette Veniſe ; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboye & qu'on chaſſe à coup de fouet ; nous aurions encor eu le plaiſir de voir un échaffaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre* & qu'on renvoye comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fauſſe délicateſſe.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que la

traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles ſcènes de l'*Othello* de *Shakeſpear*. Avec quel plaiſir nous aurions vû la premiére ſcène à Veniſe, & la derniére en Chipre ! Un Maure enléve d'abord la fille d'un ſénateur *Jago*, officier du Maure, court ſous la fenêtre du pere : le pere paraît en chemiſe à cette fenêtre. « Tête-bleu, dit *Jago*, mettez „ votre robe ; un belier noir monte ſur votre „ brébis blanche ; allons, allons, debout, deſ„ cendez, ou le diable va faire de vous un „ grand-pere.

LE SENATEUR.

„ Quoi donc ? que veux-tu ! es-tu devenu „ fou ?

JAGO.

„ Eh ! mordieu, Signor, êtes-vous de ceux „ qui n'oſeraient ſervir Dieu, ſi le Dable le leur „ défendait ? Nous venons vous rendre ſervice ; „ & vous nous prenez pour des ruffiens ; je „ vous dis que votre fille va être couverte par „ un cheval de Barbarie ; que vos petits-enfans „ hennironi après vous, & que vous aurez pour „ couſins des rouſſins d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainſi ?

JAGO.

„ Eh ! oui ; ſachez que votre fille *Deſdémona* „ & le Maure *Othello* ſont à préſent la bête à „ deux dos.

Ce même *Jago* accompagne à Chipre le Maure *Othello*, & la Signora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chipre, en dépit du pere.

A peine ſont-ils arrivés dans cette Iſle, que ce *Jago* entreprend de rendre le Maure jaloux de ſa

femme, & de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le Maure commence déjà à ſentir de l'inquiétude; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſenſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pû lui donner, & de ſa luxure? Je ne l'ai point vû, cela ne m'a point bleſſé, j'ai dormi tout auſſi bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé.... J'aurais été fort heureux, ſi toute l'armée, & juſqu'aux goujats avaient tâté d'elle, & que je n'en euſſe rien ſçu.... Oh! non.... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux henniſſans, & la trompette aiguë, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la banniére royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuſe; & vous, engins mortels, dont le rude goſier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a plus d'occupation.*

C'eſt encor là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

„ Eſt-il poſſible, Monſeigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

„ Vilain, prouve-moi que ma femme eſt une „ putain, prouve-le moi, donne-m'en une „ preuve oculaire, ou par-tout ce que vaut l'ame „ éternelle de l'homme, il vaudrait mieux pour „ toi que tu fuſſes né un chien.

JAGO.

„ Cette fonction ne me plaît guéres; mais „ puiſque je me ſuis ſi fort avancé, par pure „ honnêteté & par amitié pour vous, je pour„ ſuivrai. J'étais couché l'autre nuit avec votre „ lieutenant *Caſſio*, &, je ne pouvais dormir à

„ à cauſe d'une rage de dent. Il y a des gens, „ comme vous ſavez, qui ont l'ame ſi relâchée, „ qu'ils parlent en dormant de leurs affaires ; „ *Caſſio* eſt un de ceux-là. Il diſait dans ſon „ ſommeil, ma chere *Deſdémona*, ſoyons bien „ prudens, cachons bien nos amours ; en par- „ lant ainſi, il me prenait les mains, il me „ tâtonnait, il s'écriait, ah ! charmante créa- „ ture, & il me baiſait avec ardeur, comme „ s'il eût arraché par la racine des baiſers „ plantés ſur mes lévres, & il mettait ſes cuiſſes „ ſur mes jambes, & il ſoupirait, il haletait, „ il me baiſait, il s'écriait, Damné de deſtin „ qui t'a donnée à ce Maure !

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, & ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par hazard, le capitaine Maure ne manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit, mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. „ Allons, dit-il, meurs, putain... Ah ! „ Monſeigneur, renvoyez-moi, mais ne me tuez „ pas... Meurs, putain... Ah ! tuez-moi demain, „ laiſſez-moi vivre cette nuit... Gueuſe, ſi tu „ branles !... Une ſeule demi-heure... Non, „ quand cela ſera fait, il n'y aura plus de délai... „ Mais que je diſe au moins mes prieres... Non, „ il eſt trop tard... « Il l'étrangle ; & *Deſdémona* après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte, le ſénat rappelle *Othello* : on vient le prendre pour le me- ner à Veniſe où il doit être jugé. „ Arrêtez, „ dit-il, „ un mot ou deux... Vous direz au ſé- „ nat qu'un jour dans Alep je trouvai un Turc „ à turban qui battait un Vénitien & qui ſe mo- „ quait de la république ; je pris par la barbe ce „ chien de circoncis, & *je le frappai ainſi.* « Il ſe frappe alors lui-même.

Un traducteur Français qui nous a donné des eſquiſſes de pluſieurs pièces Anglaiſes, & entr'autres du Maure de Veniſe, moitié en vers, moitié en proſe, n'a traduit aucun des morceaux eſſentiels que nous avons mis ſous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainſi *Othello* :

L'art n'eſt pas fait pour moi ; c'eſt un fard que je hais,
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que ſage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux juſqu'à la rage,
Trompé par un eſclave, aveuglé par l'erreur
Immola ſon épouſe & ſe perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'eſt pas fait pour moi*, eſt pris dans *Zaïre*; mais le reſte n'en eſt pas.

Le lecteur eſt maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

DES
DIVERS CHANGEMENS
ARRIVÉS
A L'ART TRAGIQUE.

QUi croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos* ? Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* & d'autres yvrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au tems des vendan-

ges ; mais ſi nous en croyons *Platon* dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déjà des piéces de théâtre du tems de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette. Mais en Crête, & dans d'autres pays, long-tems avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de-là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'*Eſchille*, de *Sophocle*, d'*Euripide*. Il n'était pas permis à un poëte de donner une piéce avant quarante ans ; ils s'appellaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages ; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Ebolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnoye à des uſages profanes. C'eſt pourquoi *Démoſthène* dans ſa ſeconde Olinthienne, employe tant de circonſpection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe* ; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les repréſentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prient ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans & polis ; de-là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, & tant d'autres cérémonies grièrement Egyptiennes.

Il y a bien plus ; les véritablement grandes

tragédies, les représentations imposantes & terribles, étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés ; c'était-là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au sujet ; & le sujet était la vie présente & la vie future.

C'était d'abord un grand cœur, à la tête duquel était l'hiérophante : „ Préparez-vous, *s'écriait-il*, „ à voir par les yeux de l'ame, l'architecte de l'univers. Il est unique, il existe seul „ par lui-même, & tous les êtres doivent à lui „ seul leur existence ; il étend par-tout son pouvoir & ses œuvres, il voit tout, & ne peut „ être vû des mortels.

Le cœur répétait cette strophe ; ensuite on gardait quelque tems le silence ; c'était-là un vrai prologue. La piéce commençait par une nuit répandue sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes, & descendaient dans des abimes. Ils se heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs discours, leurs gestes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait, les enfers paraissaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes & attestaient la vengeance céleste. C'est ce que *Virgile* développe admirablement dans son sixiéme livre de l'Enéide, qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; & c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlegias*. (*Soyez justes, mortels, & ne craignez qu'un Dieu.*) Ce fou de *Scarron* se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne & belle,
Mais en enfer de quoi sert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs Eliſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de Dieu, d'un ſeul Dieu, architecte du monde; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Strabé* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on ne trouve encor quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la premiere guerre Punique pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour appaiſer les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre 7. Ce fut un acte très-ſolemnel de religion. Les piéces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des dieux & ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les juifs pour les cérémonies payennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers peres de l'égliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils; ils crierent contre les ſpectacles. Le théâtre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes leur parut l'empire du Diable. *Tertullien* l'Africain dit dans ſon livre des ſpectacles, que le Diable élève les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à J. C. qui aſſure que perſonne ne peut ajoûter une coudée à ſa taille.* *S. Grégoire* de Nazianze inſtitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène*; un ſaint *Apollinaire* en fit autant; c'eſt encore *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'hiſtoire eccléſiaſtique. L'ancien & nouveau teſtament furent les ſujets de ces piéces; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages du théâtre fut l'origine des myſtéres qu'on joua quelque tems après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa poétique, que la paſſion de Jeſus-Chriſt était jouée de tems immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens, de qui nous tenons tout ; & nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit & de la main.

Nous ne commençames ces exercices qu'au quatorziéme ſiécle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers eſſais à S. Maur. On joua les myſtères à l'entrée de *Charles VI.* à Paris l'an 1380.

On croit communément que ces piéces étaient des turpitudes, des plaiſanteries indécentes ſur les myſtères de notre ſainte religion, ſur la naiſſance d'un Dieu dans une étable, ſur le bœuf & ſur l'âne, ſur l'étoile des trois rois, ſur ces trois rois mêmes, ſur la jalouſie de *Joſeph*, &c. On en juge par nos Noëls, qui ſont en effet des plaiſanteries, auſſi comiques que blâmables, ſur tous ces événemens ineffables. Il n'y a preſque perſonne qui n'ait entendu répéter les vers par leſquels on prétend qu'une de ces tragédies de la paſſion commence :

Matthieu ? Plaît-il, Dieu ?
Prends ton épieu.
Prendrai-je auſſi mon épée ?
Oui, & ſuis-moi en Gallilée.

On croit que dans la tragédie de la réſurrection un ange parle ainſi à Dieu le Pere.

Pere Eternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne,
Votre fils bien-aimé eſt mort,
Et vous dormez comme un yvrogne.
Il eſt mort ? Oui, d'homme de bien ;
Diable emporte qui en ſavait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les piéces des myſtères qui ſont venues juſqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plûpart très-graves ; on n'y pouvait reprendre que la groſſiéreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la ſainte écriture en dialogues & en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de Dieu. Il y avait ſur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en avons jamais vû : la troupe bourgeoiſe était compoſée de plus de cent acteurs, indépendamment des aſſiſtans, des gagiſtes & des machiniſtes. Auſſi on y courait en foule, & une ſeule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établiſſement de l'hôtel de Bourgogne. C'eſt ce qui ſe voit par les régiſtres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs ſe plaignirent que perſonne ne venait plus à leurs ſermons, car le monologue fut en tout tems jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les ſermons fuſſent alors auſſi décens que ces piéces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ſermons de *Menot* & de tous ſes contemporains.

Cependant en 1541. le Procureur-général, par ſon réquiſitoire du 9 Novembre, prétend (article ſecond) *que prédications ſont plus décentes que myſtères, attendu qu'elles ſe font par théologiens, gens doctes & de ſavoir, que ne ſont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail ſur les myſtères & ſur les moralités qui leur ſuccédérent, il ſuffira de dire que les Italiens qui les premiers donnerent ces jeux, les quitterent auſſi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Leon X*, l'archevêque *Triſſino*, reſſuſcitérent, durant

qu'ils le purent, le théâtre des Grecs; & il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui, oſât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocles que les Papes faiſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence en 1514. fit des dépenſes immenſes pour la repréſentation de la premiére tragédie qu'on eût vue en Europe, depuis la décadence de l'Empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, & on y accourut des extrémités de l'Italie. La piéce eſt de l'Archevêque *Triſſino*; elle eſt noble, elle eſt régulière, & purement écrite. Il y a des cœurs; elle reſpire en tout le goût de l'antiquité; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur: c'étaient les défauts des Grecs; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X.* fit repréſenter, à Florence la Roſamonda du *Rucellaï*, avec une magnificence très-ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Rucellaï* & le *Triſſino*.

Long-tems auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Ariſtote*, la fameuſe Mandragore de *Machiavel*; en fin le goût de la paſtorale prévalut. L'aminte du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, & le paſtor fido un ſuccès encor plus grand. Toute l'Europe ſavait & ſait encor par cœur cent morceau du Paſtor fido; ils paſſeront à la derniere poſtérité: il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple (comme on l'a déja dit) qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poéſie!

Tandis que le Paſtor fido enchantait l'Europe qu'on en recitait par-tout des ſcènes entieres, qu'on le traduiſait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théatres ? ils étaient dans l'état où nous étions tous dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs autos-ſacramentales, c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *L'opez de vega* : qui était digne de corriger ſon ſiécle, fut ſubjugué par ſon ſiécle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſotiſes.

Dans l'une de ſes meilleures piéces intitulée *Don Raymon*. Ce *Don Raymon*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan ; l'infante de *Léon*, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bucheron ; un prince de *Léon* en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favoris ? le chapitre des torcheculs de *Gargantua*, l'oracle de la dive *Bouteille*, les piéces de *Chrétien*, & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulérent depuis Jodelle, qui ſous *Henri II.* avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produiſit rien de ſupportable. Enfin, *Mairet*, gentilhomme du duc de Montmorenci, après avoir luté long-tems contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne reſſemble point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théatre, & l'obſervation des régles ayent commencé en Italie & en France par une *Sophonisbe*. Cette piéce de *Mairet* eſt la premiere que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées ; elle ſervit de modéle à la

plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque tems avant que Corneille travaillat pour la ſcène tragique ; & elle fut ſi goutée, malgré ſes défauts, que lorſque Corneille lui-même voulut enſuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba ; & celle de *Mairet* ſe ſoutint encor long-tems. *Mairet* ouvrit donc la véritable carriere où *Rotrou* entra, & celui ci alla plus loin que ſon maître. On joue encore ſa tragédie de *Venceslas*, piéce très-defectueuſe à la vérité, mais dont la premiere ſcène & preſque tout le quatrieme acte ſont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut enſuite, la *Médée*, qui n'eſt qu'une déclamation, eut un peut de ſuccès. Mais le Cid imité de l'Epagnol, fut la premiere piéce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les ſuffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu*, & de *Scuderi*. On ſait aſſez juſqu'à quel point *Corneille* s'éléva dans les belles ſcènes des *Horaces* & de *Cina*, dans les perſonnages de *Cornelie*, de *Sévére*, dans le cinquieme acte de *Rodogune*. Si *Medée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Oedipe*, *Bérénice*, *Surena*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Ageſilas*, *Attila*, *Don Sanche*, la *Toiſon d'Or*, ont été indignes de lui & de tous les théatres, ſes belles piéces & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec juſtice comme le pere de la tragédie.

Il eſt inutile de parler ici de celui qui fut ſon émule & ſon vainqueur, quand ce grand homme commença à baiſſer. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies ; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha, avec rai-

ſon, que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie & d'une coqueterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Théſée* & *Dircé* au milieu de la peſte ; pour avoir mis des petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre* ; & enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille*, & dans les ſcènes attendriſſantes du *Cid* qu'il avait priſes dans Guilen de *Caſtro*, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide & les expreſſions bourgeoiſes ; mais on s'apperçut bientôt que preſque toutes ſes piéces, & celles des auteurs ſuivans, contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les piéces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poëſie, des graces de ſa direction, de la douceur de ſon éloquence ſage, & de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frapantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas apperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut rélévé que par Saint-Evremont ; il dit *que nos piéces ne font pas une impreſſion aſſez forte, que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe, que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur, qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que *Saint-Evremont* a mis le doigt dans la playe ſecrette du théâtre Français, on dira tant qu'on voudra que *Saint-Evremont* eſt l'auteur de la pitoyable comédie de *Sirpolitik*, & de celle des opéra ; que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit faiſeur de phraſes ; mais on peut-être totalement dépourvu de genie, & avoir beaucoup d'eſprit & de goût.

Certainement ſon goût était très-fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plupart de nos piéces.

Il nous a preſque toujours manqué un degré de chaleur ; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotone, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans & aux femmes, qui a transformé le théatre en converſations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raiſonnemens politiques, qui ont gâté *Sertorius*, qui ont rendu *Othon* ſi froid, & *Surréna* & *Attila* ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encor qu'on ne déployat un grand patétique ſur la ſcène, & que l'action ne fut vraiment tragique ; c'était la conſtruction du théatre, & la meſquinerie du ſpectacle. Nos théatres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs & des Romains ce que ſont nos halles, notre place de Grêve, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs, & des fontaines d'Agrippa du forum Trajani, du Coliſée, & du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs jouaient un jeu de paume pour repréſenter *Cinna* ſur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus

comme des charlatans, jouaient *Céſar* & *Auguſte* en perruque quarrée, & en chapeau bordé.

Tout fut bas & ſervile. Des comédiens avaient un privilége ; ils achetaient un jeu de paume, un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théatre de *Périclés*. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs ? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux ! quelle grande action théatrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ! Les piéces devaient être compoſées de longs récits ; c'était des converſations, plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une piéce qui n'en avait point ; il falut que *Corneille* dans *Cinna* débutat par l'inutile monologue d'Emilie qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théatrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il falait le déchirer. La déclamation qui fut juſqu'à Mademoiſelle Lecouvreur un récitatif meſuré, un chant preſque noté, mettait encore un obſtacle à ces emportemens de la nature, qui ſe peignent par un mot, par une attitude ; par un ſilence, par un cri qui échape à la douleur.

Nous ne commençames à connaître ces traits que par Mademoiſelle Dumeſnil, lorſque dans *Mérope*, les yeux égarés, la voix entrecoupée levant une main tremblante, elle allait immoler ſon propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta, quand laiſſant tomber ſon poignard on la vit s'évanouir entre les bras de ſes femmes, & qu'elle

ſortit de cet état : de mort avec les tranſports d'une mere ; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux de *Polifonte*, traverſant en un clin d'œil tout le théatre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria, *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu Baron ; il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoiſelle Lecouvreur avait les graces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la premiere fois dans Mademoiſelle Dumeſnil.

Quelque chose de ſupérieur encore, s'il eſt poſſible, a été l'action de Mademoiſelle Clairon, & de l'acteur qui joue Tancréde, au troiſieme acte de la piéce de ce nom & à la fin du cinquiéme. Jamais les ames n'ont été tranſportées par des ſecouſſes ſi vives, jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'eſt déployée en ces deux occaſions dans une ſorte dont juſques-là nous n'avions point d'idée ; & Mademoiſelle Clairon eſt devenue ſans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatrieme acte de *Mahomet* on avait des jeunes acteurs qui priſſent ces grands traits pour modéle, une Séide qui fût être à la fois enthouſiaſte & tendre, féroce par fanatiſme, humain par nature, qui fût frémir & pleurer ; une Palmire animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre ; ſentant déja l'horreur, le répentir, le déſeſpoir, à l'inſtant que le crime eſt commis ; un pere vraiment pere qui en eût les entrailles, la voix, le maintien ; un pere qui reconnaît ſes deux enfans dans ſes deux meurtriers, qui embraſſe en verſant ſes larmes avec ſon ſang ; qui mêle ſes pleurs avec ceux de ſes enfans, qui ſe ſoulève

pour les ſerrer entre ſes bras, retombe, ſe penche ſur eux ; enfin, ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette ſituation ſerait encore au-deſſus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'eſt que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hazardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, & le public le ſait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles ſont d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos. Une piéce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Semiramis*, oſez faire paraître l'ombre de *Ninus*, que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mere, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiecle & de ſon pays, mais ne répétez pas ces hardieſſes ; qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires, ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théatrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils ; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

PARALLELE

PARALLELE
D'HORACE
DE BOILEAU ET DE POPE.

LE journal encyclopédique, l'un des plus curieux & des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un paralléle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels Pope a la préférence ſur le Français & ſur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré:
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique & moral, dans lequel la poëſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence: & où l'auteur dévelope les principes de la loi univerſelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que *l'eſſai ſur l'homme* de l'illuſtre *Pope* eſt un très-bon ouvrage, & que ni *Horace*, ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe d'approchant, dans une piéce de vers intitulée, on ne ſait pourquoi, *Allégorie*: il fait ſes efforts pour expliquer le ſyſtême de *Platon*; mais que cet ouvrage eſt faible, languiſſant! ce

n'eſt ni de la poëſie, ni de la philoſophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton ſouffle animés,
Du même eſprit diverſement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs, ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans;
Par ces dégrés de lumière inégale,
Tu ſus remplir le vuide & l'intervalle
Qui ſe trouvoit, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux juſqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'univers invifible & viſible.

Il n'eſt pas étonnant que cette piéce ſoit demeurée dans l'oubli; c'eſt, comme on voit, un galimathias de termes impropres, un tiſſu d'épithétes oiſeuſes en proſe dure & ſéche que l'auteur a rimée.

Il n'en eſt pas ainſi de *l'eſſai* de *Pope*; jamais vers ne renfermerent tant de grandes idées en ſi peu de paroles. C'eſt le plan des lords *Shaftsbury* & *Bolingbroke* exécuté par le plus habile ouvrier; auſſi eſt-il traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas ſi cet ouvrage, ſi fort & ſi plein, eſt orthodoxe; ſi même ſa hardieſſe n'a pas contribué à ſon prodigieux débit; s'il ne ſape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choſes ſont dans l'état où elles devaient être originairement, & ſi ce ſyſtême ne renverſe pas le dogme de la chute de l'homme, & les di-

vines écritures. Nous ne ſommes pas théologiens ; nous leur laiſſons le ſoin de confondre *Pope*, *Shaftsburi*, *Bolingbroke*, *Leibnits* & d'autres grands hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philoſophie & à la poëſie. Nous oſons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eſt le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.
Tout mal particulier eſt le bien général.

Voila un étrange bien général que celui qui ſerait compoſé des ſouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il digérait ce ſyſtême ? Que veut dire : *Tout eſt bien* ? Eſt-ce pour nous ? Non ſans doute. Eſt-ce pour Dieu ? Il eſt clair que Dieu ne ſouffre pas de nos maux. Quelle eſt donc au fond cette idée Platonicienne ? Un cahos, comme tous les autres ſyſtêmes, mais on l'a orné de diamans.

Quand aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau*, je demanderai ſi ces deux auteurs, dans leurs ſatyres, ſe ſont jamais ſervis des armes dont *Pope* ſe ſert. Les gentilleſſes dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un peu ſingulieres ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette choſe de ſoye !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesſe !
Hélas ! il ne peut ſentir ni ſatyre ni raiſon.
Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue !
Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui ſe peint & qui put,

Dont le bourdonnement fâtigue les beaux eſprits & les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'eſprit, ni de la beauté:
Ainſi l'épagneul bien élevé ſe plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'oſe entamer.
Son ſourire éternel trahit ſon vuide....
Comme les petits ruiſſeaux ſe ridens dans leurs cours,
Soit qu'il parle avec ſon impuiſſance fleurie,
Soit que cette marionette barbouille les mots que le compere lui ſouffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il ſe crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en menſonges,
Son eſprit roule ſur des ouï-dires, entre ceci, & cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtreſſe;
Et lui-même n'eſt qu'une vile antithèſe;
Etre amphibie, qui en jouant les deux rôles,
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flateur chez le roi,
Tantôt trotte en lady, tantôt marche en milord.
Ainſi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin, & queue de ſerpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de ſon eſprit;
Son eſprit rampe & ſa vanité léche la pouſſiére.

Il eſt vrai que *Pope* a la diſcrétion de ne pas nommer le lord qu'il déſigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infâme proſtitué à *Néron*. Vous obſerverez encor que la plûpart de ces invectives tombent ſur la figure de miſlord *Harvey*, & que *Pope* lui reproche juſqu'à

ſes graces. Quand on ſonge que c'était un petit homme contrefait, boſſu par devant & par derriére, qui parlait ainſi, on voit à quel point l'amour-propre & la colére ſont aveugles.

Les lecteurs pourront demander ſi c'eſt *Pope*, ou un de ſes porteurs de chaiſe qui a fait ces vers. Ce n'eſt pas là abſolument le ſtyle de *Deſpréaux*. Ne ſera-t-on pas en droit de conclure que la politeſſe & la décence ne ſont pas les mêmes en tout pays ?

Pour mieux faire ſentir encore, s'il ſe peut, cette différence que la nature & l'art mettent ſouvent entre des nations voiſines, jettons les yeux ſur une traduction fidéle d'un paſſage de la *Dunciade* de *Pope*; c'eſt au chant ſecond. La *Bétiſe* a propoſé des prix pour celui de ſes favoris qui ſera vainqueur à la courſe. Deux libraires de Londres diſputent le prix ; l'un eſt *Lintot*, perſonnage un peu peſant ; l'autre eſt *Curl*, homme plus délié : ils courent, & voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin ;
C'était ſa coutume de ſe défaire au lever de l'aurore
Du marc de ſon ſoupes, devant la porte de ſa voiſine.
Le malheureux Curl gliſſe ; la troupe pouſſe un grand cri ;
Le nom de Lintot raiſonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl eſt couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, *&c.*

Le portrait de la molleſſe dans le *Lutrin* eſt d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Une autre concluſion que nous oſerons tirer

encor de la comparaiſon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'eſt qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne piéce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui eſt plus aiſé à faire, une ſatyre, ou ce qui eſt ſouvent aſſez inſipide, une ode, ſoit auſſi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaiſir à la voir, que non pas à tranſcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs; car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encor moins; elle peut tout au plus amuſer un quart d'heure les gens du métier; mais créer un ſujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque perſonnage ſon caractère, & le ſoutenir, faire enſorte qu'aucun d'eux ne paraiſſe & ne ſorte ſans une raiſon ſentie de tous les ſpectateurs, ne laiſſer jamais le théâtre vuide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec nobleſſe ſans enflure, avec ſimplicité ſans baſſeſſe; faire de beaux vers qui ne ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers; c'eſt là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous-peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encor rien fait. *Eſther* eſt une piéce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pû en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie; & quand vous auriez excité cette pitié &

cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres loix, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile! & qu'une épître, une ſatyre ſont aiſées! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* & un *Deſpréaux*! Quoi! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël*? Quoi! une tête de *Rimbran* ſera égalé au tableau de la transfiguration, ou à celui des nôces de Cana?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable; mais pour les épîtres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtyle! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation? Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans? que ce paradoxe eſt ridicule!

Sylla, *Catilina*, *Céſar*, *Tibère*, *Néron* même étaient-ils des ſots? Le fameux duc de *Borgia* était-il un ſot? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne? Peut-on, d'ailleurs, ſouffrir la maniére dure & contrainte, dont cette idée fauſſe eſt exprimée?

Et ſi par fois on vous dit qu'un vautrien
A de l'eſprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

Le caſque de l'eſprit. Bon Dieu, eſt-ce ainſi que *Deſpréaux* écrivait? Comment ſouffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptiſa, dans ces dernières éditions, d'*épître à M. le comte de C...*

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soient aliés à titre & puiſſance,
Que de ſplendeurs & d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés,
Si toutesfois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime ou vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mêlange impertinent du jargon du ſeiziéme ſiécle, & de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe trouve jamais dans ſes peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace*; point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes épîtres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés; on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Motte*, que de ſes roches de *Salisburi*: Qu'importe!...

Qu'entre ces roches nues
„ Qui par magie en ces lieux ſont venues,
„ S'en trouve ſept, trois de chacune part,
„ Une au-deſſus; le tout fait par tel art,
„ Qu'il repréſente une porte effective,
„ Porte vraiement bien faite & bien naïve;
„ Mais c'eſt le tout; car qui voudrait y voir
„ Tours ou châtel, doit ailleurs ſe pourvoir.

Ces déteſtables vers & ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tragédie que nous ayons? Nous ſommes raſſaſiés de vers: une denrée trop commune eſt avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où

la nation ſe raſſemble eſt preſque le ſeul genre de poëſie qui nous intéreſſe aujourd'hui ; encor ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours.

Nunquæ voluptates commendat rarior uſus

DE L'HISTOIRE.

COmme nous avons déja vingt mille ouvrages, la plupart en pluſieurs volumes, ſur la ſeule hiſtoire de France, & qu'un homme ſtudieux qui vivrait cent ans n'auroit pas le tems de les lire, je crois qu'il eſt bon de ſavoir ſe borner. Nous ſommes obligés de joindre à la connaiſſance de notre pays celle de l'hiſtoire de nos voiſins. Il nous eſt encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui ſont encor les nôtres. Mais ſi à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous reſſemblerions alors à un homme qui quitterait Tacite & Tite-Live pour étudier ſérieuſement les mille & une nuit. Toutes les origines des peuples ſont viſiblement des fables ; la raiſon en eſt que les hommes ont dû vivre long-tems en corps de peuple, & apprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'apprendre à tranſmettre toutes leurs penſées à la poſtérité, (ce qui était plus difficile encor.) L'art d'écrire n'a pas certainement plus de ſix mille ans chez les Chinois, & quoiqu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guére d'apparence qu'ils ayent ſû plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire ; & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premieres hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier.

Si l'on en croît Sanchoniaton, les choſes commencérent d'abord par un air épais que le vent raréfia ; le déſir & l'amour en naquirent, & de l'union du déſir & de l'amour furent formés les animaux. Les aſtres ne vinrent qu'enſuite, mais ſeulement pour orner le ciel, & pour réjouir la vûe des animaux qui étaient ſur la terre.

Le Kneph des Egyptiens, leur Oſhiret, & leur Iſhet, que nous nommons Oſiris & Iſis, ne ſont guére moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions. Ovide les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poëſie. Ce qu'il dit d'un Dieu qui débrouille le cahos, & de la formation de l'homme eſt ſublime :

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera poſſet
Natus homo eſt.....
Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit cœlumque tueri
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'Héſiode & les autres qui écrivirent ſi long-tems auparavant, ſe ſoient exprimés avec cette ſublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, juſqu'au tems des Olimpiades, tout eſt plongé dans une obſcurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux Olimpiques, & fait des contes aux Grecs aſſemblés, comme un

vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigérent de la mer rouge dans la Méditerranée, ce qui ſuppoſe que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de bonne Eſpérance, & fait le tour de l'Afrique.

Enſuite vient l'enlévement d'Io, puis la fable de Gigès & de Candaule, puis de belles hiſtoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte Chéops, qui ayant exigé une pierre de taille de chacun de ſes amans, en eut aſſez pour bâtir une des plus belles piramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, & vous avez l'hiſtoire du genre humain.

Les premiers tems de l'hiſtoire Romaine ſemblent écrits par des Hérodotes, nos vainqueurs & nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontife.

Le grand Romulus, roi d'un village, eſt fils du Dieu Mars, & d'une religieuſe qui allait chercher de l'eau dans ſa cruche. Il a un Dieu pour pere, une Catin pour mere, & une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour Numa. On trouve les beaux livres des Sibilles. Un augure coupe un gros caillou avec un raſoir par la permiſſion des Dieux. Une veſtale met à flot un gros vaiſſeau engravé, en le tirant avec ſa ceinture. Caſtor & Pollux viennent combattre pour les Romains, & la trace des pieds de leurs chevaux reſte imprimée ſur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent ſaccager Rome; les uns diſent qu'ils furent chaſſés par des oyes, les autres qu'ils remportérent beaucoup d'or & d'argent; mais il eſt probable que dans ce tems-là en Italie il y avait beaucoup moins d'argent que d'oyes. Nous avons imité

des premiers hiſtoriens Romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la ſainte ampoulle par un pigeon ; & quand nous joignons à cela le manteau de Saint Martin, nous ſommes bien forts.

Quelle ſerait l'hiſtoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs & nos droits, ſans paraître prétendre à nous les enſeigner.

On demande ſouvent ſi la fable du ſacrifice d'Iphigénie eſt priſe de l'hiſtoire de Jephté ? ſi le déluge de Deucalion eſt inventé en imitation de celui de Noé ? ſi l'avanture de Philémon & de Baucis eſt d'après celle de Loth & de ſa femme ? Les juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un Ptolomée ; mais les Juifs furent long-tems auparavant courtiers & uſuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allérent vendre de vieux habits à Jéruſalém. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choſes des Babiloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques ſont ſacrées pour nous, malgré notre haine & notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raiſon ; mais nous nous ſoumettons aux juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingt ſyſtêmes ſur leur chronologie, & beaucoup plus de maniéres d'expliquer les événemens de leur hiſtoire ; nous ne ſavons pas quelle eſt la véritable ; mais nous lui réſervons notre foi pour le tems où elle ſera découverte.

Nous avons tant de choſes à croire de ce ſavant & magnanime peuple, que toute notre

croyance en eſt épuiſée, & qu'il ne nous en reſte plus pour les prodiges dont l'hiſtoire des autres nations eſt pleine. Rollin a beau nous répéter les oracles d'Apollon, & les merveilles de Sémiramis, il a beau tranſcrire tout ce qu'on a dit de la juſtice de ces anciens Scythes, qui pillérent ſi ſouvent l'Aſie, & qui mangeaient des hommes dans l'occaſion; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eſt la ſageſſe & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inſtruire les habitans de la Paleſtine. Si les rois de Babilone dans leurs conquêtes, tombent en paſſant ſur le peuple Hébreu, c'eſt uniquement pour corriger ce peuple de ſes péchés. Si le roi qu'on a nommé Cyrus, ſe rend maître de Babilone, c'eſt pour donner à quelques juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si Alexandre eſt vainqueur de Darius c'eſt pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Sirie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encor pour inſtruire les juifs; les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs, & voilà comme l'hiſtoire eſt utile.

Mais ce que nous avons de plus inſtructif, c'eſt la juſtice exacte que les clercs ont rendue à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale St. Grégoire de Nazianze juge l'empereur Julien le philoſophe; il déclare que ce prince qui ne croyait point au Diable, avait un commerce ſecret

avec le Diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tous enflammés ſous des figures trop hideuſes, il les chaſſa en faiſant par inadvertence des ſignes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *miſérable*; il aſſure que Julien immolait des jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'eſt ainſi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même Grégoire proféra contre lui pendant ſon régne.

Une méthode heureuſe de juſtifier les calomnies dont on accable un innocent, c'eſt de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout eſt compenſé; & c'eſt la maniére qu'employe le même Saint de Nazianze. L'empereur Conſtance, oncle & prédéceſſeur de Julien, à ſon avénement à l'empire, avait maſſacré Julius frere de ſa mere & ſes deux fils, tous trois déclarés Auguſtes; c'était une méthode qu'il tenait de ſon pere le grand Conſtantin; il fit enſuite aſſaſſiner Gallus frere de Julien. Cette cruauté qu'il exerça contre ſa famille, il la ſignala contre l'empire; mais il était dévot: & même dans la bataille déciſive qu'il donna contre Magnance, il pria Dieu dans une égliſe pendant tout le temps que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont Grégoire fait le panégirique. Si les ſaints nous font connaître ainſi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, ſur tout quand ils ſont ignorans, ſuperſtitieux & paſſionnés.

On fait quelquefois aujourd'hui un uſage un peu bizarre de l'étude de l'hiſtoire. On déterre des chartes du tems de Dagobert, la plûpart ſuſpectes & mal-entendues, & on en infére que nos coutumes, nos droits, nos prérogatives qui

ſubſiſtaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conſeille à ceux qui étudient & qui raiſonnent ainſi, de dire à la mer, tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare, retournes-y tout-à-l'heure.

CONVERSATION

De Mr. l'Intendant des Menus en exercice, avec Mr. l'Abbé Brizel.

IL y a quelque tems qu'un juriſconſulte de l'ordre des avocats ayant été conſulté par une perſonne de l'ordre des comédiens, pour ſavoir à quel point on doit ſéduire ceux qui ont une belle voix, des geſtes nobles, du ſentiment, du goût; & tous les talens néceſſaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans * l'ordre des loix. L'ordre des convulſionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand-chambre ſiégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à ſon bourreau de bruler la conſultation, comme un mandement d'Evêque ou comme un livre de jéſuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converſation de monſieur l'intendant des Menus en exercice, & de monſieur l'abbé Brizel. Je fus préſent à cette converſation: je l'ai fidélement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont les ſens communs peut étendre à ſon gré.

* L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup queſtion d'ordre, fut déféré par maître le Pain & incendié au bas de l'eſcalier.

Je ſuppoſe diſait l'intendant des Menus à l'Abbé Brizel, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV, je ſuppoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il eût fait compoſer Cinna, Athalie, & le Miſantrope, qu'il les eût fait repréſenter par des ſeigneurs & des dames, devant tous les ambaſſadeurs de l'Europe ; je demande s'il ſerait tombé dans l'eſprit du curé la Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes avantures, ou d'un ſeul autre curé, ou d'un ſeul habitué, ou d'un ſeul moine, d'excommunier ces ſeigneurs & ces dames, & Louis XIV. lui-même, de leur refuſer le ſacrement de mariage & la ſépulture ? Non, ſans doute, dit l'Abbé Brizel ; une ſi abſurde impertinence n'aurait paſſé par la tête de perſonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant des Menus. Quand Louis XIV. & toute ſa cour danſérent ſur le théâtre, quand Louis XV. danſa avec tant de jeunes ſeigneurs de ſon âge dans la ſalle des Thuilleries, penſez-vous qu'ils ayent été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Brizel : nous ſommes bien bêtes, je l'avoue ; mais nous ne le ſommes pas aſſez pour imaginer une telle ſotiſe.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux Abbé d'Aubignac, le pere le Boſſu ſuperieur de Ste. Geneviéve, le pere Rapin, l'abbé Gravina, le pere Brumoy, le pere Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Ariſtote enſeigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'eſt pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Brizel : il eſt vrai que l'abbé de la Coſte, monſieur de la Solle, & l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques, prétendent que la déclamation, la muſique & la danſe

ſont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à David de danſer que devant l'arche ; & que de plus, David, Louis XIV. & Louis XV. n'ont point danſé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en préſence de quelques perſonnes de ſa cour ; & qu'on ne ſe donne le plaiſir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque choſe à parler, ou à chanter, ou à danſer en public.

Il eſt donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt ſous le nom de menus plaiſirs du roi, & que cet impôt eût ſervi à payer les frais des ſpectacles de ſa Majeſté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa Majeſté très-chrétienne.

Vous nous embarraſſez beaucoup, dit Brizel.

Je veux vous pouſſer, dit le Menu. Non-ſeulement Louis XIV. mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Triſſino, le pape Léon X. dépenſérent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéras. Les peuples contribuérent à ces dépenſes : je ne trouve pourtant pas dans l'hiſtoire de l'égliſe qu'aucun vicaire de St.-Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X. & ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiſelle le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le ſieur Romagneſi acteur de notre troupe Italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain ? Pourquoi une actrice des cœurs diſcordans de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave ? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier,

& ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement ; quand elles auront retrouvé leurs corps ? C'eſt uniquement ; dites-vous, parce qu'on paye vingt ſols au parterre.

Cependant, ces vingt ſous ne changent point l'eſpéce : les choſes ne ſont ni meilleures, ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en fauxbourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or, ſi on n'a pas excommunié Louis XIV. quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Brizel ſentit la force de cet argument ; il répondit ainſi : Il y a des tempéramens : tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune régle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable Moliére dans la paroiſſe St. Euſtace ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joſeph, ſelon notre belle & ſainte coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que St. Euſtache eſt un ſi grand ſaint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués, le corps de l'infâme auteur du Miſantrope. Mais enfin St. Joſeph eſt une conſolation ; c'eſt toujours de la terre-ſainte. Il y a une prodigieuſe différence

entre la terre-ſainte & la profane ; la premiere eſt incomparablement plus légére ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt Moliére, y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Madlle. Le Couvreur, & Romagneſi, qui ſont ſur les chemins. Peut-être eſt-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe ; je n'en voudrais pas jurer. Mais je ſuis ſûr du ſalut de Jean-Baptiſte Lulli, violon de Madlle., Muſicien du roi, ſurintendant de la muſique du roi, qui joua dans Carifolli & dans Pourceaugnac, & qui deplus était Florentin, celui-là eſt monté au ciel comme j'y monterai : cela eſt clair, car il a un beau tombeau de marbre à St. Euſtache. Il n'a pas tâté de la voirie ; il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'eſt ainſi que raiſonna Mr. l'abbé Brizel ; & c'eſt puiſſamment raiſonner.

L'Intendant des Menus qui faiſait l'hiſtorio, lui repliqua ; Vous avez entendu parler du révérend pere Girard ; il était ſorcier ; cela eſt de fait. Il eſt averé qu'il enſorcela ſa pénitente en lui donnant le fouët tout doucement. De plus, il ſourfla ſur elle, comme font tous les ſorciers. Seize juges déclarérent Girard magicien. Cependant il fut enterré en terre-ſainte. Dites-moi pourquoi un homme qui eſt à la fois jéſuite & ſorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la ſépulture, & que Mademoiſelle Clairon ne les aurait pas, ſi elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline ne ſort du théâtre que pour s'aller faire baptiſer ?

Je vous ai déja dit, répondit l'abbé Brizel ; que cela eſt arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Madlle. Clairon, s'il y avait un gros ho-

notaire à gagner ; mais il ſe peut qu'il ſe trouve un curé qui faſſe le difficile ; alors on ne s'aviſera pas de faire du fracas en ſa faveur, & d'appeller comme d'abus au parlement. Les acteurs de ſa majeſté ſont d'ordinaire des citoyens, nés de familles pauvres, leurs parens n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en ſoucie guéres ; il jouit des talens de Mademoiſelle Le Couvreur pendant ſa vie, il la laiſſa traiter comme un chien après ſa mort & ne fit que rire.

L'exemple des ſorciers eſt beaucoup plus ſérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des ſorciers ; il eſt certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des ſeize Provençaux qui crurent Girard ſi habile. Cependant, l'excommunication ſubſiſte toujours. Tant pis pour vous ſi vous manquez de ſorciers ; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous ſommes comme le médecin de Pourceaugnac : il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie auſſi les ſauterelles ; il y en a ; & j'avoue qu'il eſt triſte qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vû des nuées en Picardie ; il eſt très-dangereux d'offenſer de grandes compagnies, & d'expoſer les foudres de l'égliſe au mépris des perſonnes puiſſantes ; mais pour trois ou quatre cent pauvres comédiens, répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les ſauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque choſe de plus fort, Mr. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général ? Non, monſieur, dit l'intendant ; mon oncle avait cette place, mon pere était receveur général des finances, & tous deux

étaient ſecretaires du roi, ainſi que mon grand-pere. Eh bien, repliqua Brizel, votre oncle, votre pere, & votre grand pere, ſont excommuniés, anathématiſés, damnés à tout jamais; & quiconque en doute eſt un impie, un monſtre, en un mot, un philoſophe.

Le Menu à ce diſcours ne ſut s'il devait rire, ou battre l'abbé Brizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monſieur, dit-il au Brizel, que vous me montraſſiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq groſſes fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Brizel; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux eſt mis au rang des payens, & vous apprendrez par les anciennes conſtitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'égliſe aux premiers ſiécles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* eſt un paſſage aſſez connu: la loi de l'égliſe a été invariable ſur cet article; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des doüanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encor dans les premiers ſiécles l'Oepide de Sophocle, anathème qui ſubſiſte contre ceux qui ne repréſentent plus l'Oepide de Corneille. Commencez par tirer de l'enfer votre pere, votre grand-pere, & votre oncle: & puis nous compoſerons avec la troupe de ſa majeſté.

Vous extravaguez, Mr. Brizel, dit l'intendant: mon pere était ſeigneur de paroiſſe; il eſt enterré dans ſa chapelle; mon oncle lui fit faire un mauſolée de marbre auſſi beau que celui de Lulli; & ſi ſon curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cu de baſſe-foſſe. Je veux bien croire

que S. Mathieu a damné les employés des fermes, après l'avoir été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers tems : mais vous avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognitò*.

Justement, dit Brizel, vous y êtes. On laisse l'*Ethnicus* & le *Publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels, & on vit paisiblement avec les fermiers-généraux, pourvû qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Mr. l'intendant s'appaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus*. Je vous prie, mon cher Brizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satyre dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple, dit Brizel : ceux qui prononçaient cette excommunication, étaient de pauvres gens, dont les trois quarts étaient juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains ; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la doüane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres, & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient Messieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puissances, & contre les impôts : vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire ; & quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui leur mettront une selle sur le dos, un mords à la bouche, & qui

monteront dessus pour renverser les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conservera les premieres pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont servi autrefois, & qu'elles sont chéres aux peuples; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierres & l'or qui seront prodigués; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt-là, Monſieur, l'hiſtoire ſuccinte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été longtems barbare: & aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encor des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richeſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en paix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendante des Menus; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez ſur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monſieur, oubliez vous que les comédiens ſont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faiſant ſa charge? Donc, il ne vous eſt pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna & Polieucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Boizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? C'eſt apparemment dans vos libertés de l'égliſe Galliçane? Mais ne ſavez-vous pas que nous en

communions les rois eux-mêmes ? Nous avons proscrit le grand Henri IV. & Henri III. & Louis XII. le pere du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & Philippe le Bel, & Philippe Auguste, & Louis VIII. & Philippe I. & le saint roi Robert, quoiqu'il brulât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite ; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelque princes de théâtre.

L'intendant Des Menus un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir ; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté, l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron ; s'ils pèchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des piéces vertueuses, c'est moi qui les fait pêcher : s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentils-hommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi ; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'église les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais delà. Voyez, s'il vous plait, à quel point vous êtes absurdes : vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté, soient jettés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux,

rieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eſt convulſionnaire : il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne controllent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui payent avec allégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône, qui après avoir ſatisfait à leur devoir, paſſent doucement leur vie à cultiver les arts, qui reſpectent Sophocle & Euripide, & qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un compoſé de fripons, de fanatiques, & d'imbécilles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſeparé, qu'on appelle la bonne compagnie; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur du genre humain; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits; c'eſt pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé ; c'eſt lui qui donne la réputation ; & pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous faiſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis ; & depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le pere Queſnel juſqu'au maraut qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille maniéres pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perſuadons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux ſaints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les haiſes; mais comment voulez-vous que les hon-

nêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand il a l'eſprit rempli des beaux morceaux de Cinna, de Polieucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'eſt là ce qui nous déſeſpére.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de St. Roc; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lû l'œuvre de ſix jours? diſons-nous; on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouverne-rons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à St. Jean de Latran, ou à St. Pierre une belle meſſe à grand chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de St. Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora Cuzzoni, la ſignora Fauſtina, la ſignora Barbarini, encor moins le ſignor Farinelli, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux, ne ſont jamais perſécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux

dans Paris aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts; ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſans ne regardent les chiens que quand ils aboyent, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis notre ſecret; ne me décelez pas, & faites-moi le plaiſir de me donner une loge grillée à la premiére tragédie de Mr. Collardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant Des Menus; mais achevez de me révéler vos miſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaires, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une ſociété gagée par le roi, eſt le comble de l'inſolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale?

Je crois vous avoir déja répondu, dit Brizel, en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit & de la ſotiſe, de l'induſtrie & de la pareſſe, de la philoſophie & du fanatiſme, de la gaieté & du pédantiſme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui repréſente Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de Cinna, & le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur & les ſpectateurs, ſont aſſurément une incomparibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de

Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ? pourquoi la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs ? pourquoi St. Joſeph ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé pendant des ſiécles, ceux qui diſaient que le St. Eſprit procéde du Pere & du Fils? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez nous comment vous applaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils Joas chez elle; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnat au dernier ſupplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe; le juifs même danſérent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand' meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chacone, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion; on repréſente encor des actes ſacramentaux à Madrid les jours de fêtes; un comédien fait Jéſus-Chriſt, un autre fait le Dia-

ble, une actrice eſt la ſainte Vierge ; une autre Magdeleine à ſa toilette; Arlequin dit, Ave Maria, Judas dit ſon Pater.

Pendant ce tems-là même on brûle quelquefois en cérémonie des deſcendans de notre bon pere Abraham ; & tandis qu'ils cuiſent, on leur chante gravement les chanſons pieuſes d'un de leurs rois traduites en mauvais Latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de ſens commun, de politeſſe & d'eſprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; ſi nous faiſions bénir nos attellages à Ste. Geneviéve, la moitié de Paris crierait au ſcandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je paſſaſſe ma vie à peindre. Non-ſeulement nous nous contrediſons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les profeſſions ſont contraires les unes aux autres ; c'eſt une guerre ſecrette, qui ne finira jamais. L'homme d'égliſe eſt l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtiſan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens ; & chacun donne à ſon voiſin loyalement tous les dégouts dont il peut s'aviſer. La pire eſpéce de toutes, je l'avouë, eſt celles des prétendus réformateurs. Ce ſont des malades qui ſont fâchés que les autres ſe portent bien : ils défendent les ragouts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchiſe, dit le Menu. Laiſſons paiſiblement ſubſiſter les vieilles ſotiſes ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes ; & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos peres d'imbécilles. Laiſſons les Tartuffes crier encor quelque tems, & dès demain je vous méne à la comédie de Tartuffe.

ÉPITRE

SUR L'AGRICULTURE.

QU'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printems!
Du beau lac de Mantouë il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vuë
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étenduë.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignoit de connoître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur ſe taiſe.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire?

Me dit un petit maître amoureux du fracas ;
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas ;
On s'oublie, on eſpére, on jouit, on déſire ;
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enyvré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meuriſſent ta raiſon, ſillonent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enléve au mérite ;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi !
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! penſes-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire.
La nature t'apelle, apprens à l'obſerver.
La France à des déſerts, oſe les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail néceſſaire ;
Ce partage de l'homme, & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amene le bonheur.
Change en épics dorées, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages,
Tes vaſſaux languiſſans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſurtout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiement par des nœuds déſirables.

D'un Canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilly dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin qui dans ſon roi voit toujours ſa patrie,
Prête un bras ſécourable à ta noble induſtrie.
Trudaine ſait aſſez que le cultivateur
Des reſſorts de l'état eſt le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le ſoutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au ſabre de bellone.
J'aime aſſez *St. Benoît*, il prétendit du moins
Que ſes enfans tondus chargés d'utiles ſoins
Méritaſſent de vivre en guidant la charuë,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je ſuis peu content du bon homme *François*,
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuſer dans la rue,
Et voulut que ſes fils robuſtes fainéans
Fiſſent ſerment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille, & que l'on s'évertuë;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin.
C'eſt la premiére loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eut mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſurtout des beaux arts.
Il eſt des tems pour tout; & lorſqu'en mes vallées
Qu'entoure un long amas de montagnes peſlées,
De quelque malheureux ma main ſéche les pleurs,
Sur la ſcéne à Paris j'en fais verſer peut-être;
Dans Verſaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et ſans croire aprocher de Corneille mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie,
La repréſaille eſt juſte; & je fais à propos

Confondre les pervers & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie ;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette abas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répétent après moi le nom de Dalembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice ;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice ;
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A ſon prince attaché, ſans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies ;
Sans aimer Loyola condamnant St. Médard,
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à reprimer l'égliſe ;
Il s'éléve à ſon Dieu, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoutant d'argumens décriés ;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolême,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les tems fidéle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,
Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le pere de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

A DAPHNE',
CE'LE'BRE ACTRICE.

EPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Belle D'aphné; peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embellissez.
La voix, l'esprit, la grace: la figure,
Le sentiment n'est point encor assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athéne
Que le génie étalait sur la scène.
Quand dans les arts de l'esprit & du goût
Or est sublime, on est égale à tout.
Que dis-je! on régne: & d'un peuple fidelle
On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
O ma D'aphné! qu'un destin si flateur!
Est différent du destin d'un auteur?
Je crois vous voir sur ce brillant théatre,
Où tout * Paris de votre art idolâtre
Porte en tribut son esprit & son cœur.
Vous récitez des vers plats & sans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur?
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez par vos sublimes sons
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire,
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir,
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bâs des mains & l'auteur ébaudi
Se remercie, & pense être aplaudi.
La toile tombe; alors le charme cesse.

* Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Le ſpectateur apportait des préſens
Aſſez communs de ſifflets & d'encens ;
Il fait deux lots quand il ſort de l'yvreſſe,
L'un pour l'auteur, l'autre pour ſon appui ;
L'encens pour vous, & les ſifflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orcheſtre & des loges
Marchant en reine, & traînant après vous
vingt courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble eſſain la cohue indiſcrette ;
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux,
L'autre à Paſſi * vous propoſe une fête.
Joſſe avec vous veut ſouper tête-à-tête ;
Candale y ſoupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe ;
Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'appercevant de loin,
Dit, Ah ! c'eſt vous, bon jour, monſieur
pancrace,
Bon jour : vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne reponde,
Puis ſe retire, & ſe croit du beau monde.
Un intendant des plaiſirs dits menus,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur : & pour vous plein de zéle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'amour
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos,
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & careſſes ;

* Le traducteur a mis *Paſſi* au lieu de *Rinſlighim*.

Chacun accourt, chacun dit, la voilà ;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée,
Dans le ſalon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit ; un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez ; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Créve à la fois d'orgueil & de depit.
Il grate, il grate, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur, — Hélas ! mon pauvre hôte,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de ſa miſére
S'eſquive en hate, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muſes bannies ;
Du tems paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grans génies.
Pour l'achever quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Préron dans l'*Ane litteraire*,
Vient l'entamer de ſa dent mercenaire,
A l'aboyeur il reſte abandonné
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort & puis cherchez à plaire.
Mais c'eſt bien pis, hélas ! s'il réuſſit.
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand peine adoucit,
L'affreuſe envie active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par des long ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans,
A cette voix, les voila qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe repandent
En manteau court, en ſoutane, en rabat,

En petit maître, en petit magiſtrat :
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe & l'auteur hérétique :
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire ; *
Maître Cervié dans ſa péſante hiſtoire
Quon ne lit point, condamne ſon talent,
Un petit ſinge à face de Terſite ?
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bons ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers !
En proſe dure inſulte les beaux vers ;
Pourſuit le ſage, & noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous ?
Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théatre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
* Un poſſédé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toujours uniſſant les contraires,
† Nos chers Français dans leurs têtes légères
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raiſonnez je vous prie ;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer ;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

* Le traducteur a ſubſtitué la *Loire* à la *Tamiſe*.

* L'Auteur Anglais a ſans doute en vue les chaires des presbitériens.

† Le traducteur tranſporte toujours la ſcène à Paris.

LES CHEVAUX ET LES ANES; OU ETRENNES AUX SOTS.

1. Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'eſprits, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui ſe nommait Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa lézine, & ſon impertinence
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la courſe. Un beau cheval de Trace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors ſe préſenta;
L'âne diſait, mieux que lui je ſais braire,
Et vous verrez que je ſais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous ſervir;
Préférez-moi, Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il ſort de la maiſon.
Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.
Il veut courir. La Greſſe était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle & nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce tems
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.

Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuiviez les ſentiers de la gloire,
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état, & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France.
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratteliers des courſiers de nos rois.
L'abbé Dubois fameux par ſa vellie,
Mit ſur ſon front très-atteint de folie,
La même mître, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funébres,
Sublime auteur de tant décrits célébres,
Qui ſucceda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſeve eſt bien
forte,
Qu'il ſoit taillé par benigne ou Boyer?
De très-bon fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégouts qu'ils éſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Fréjons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Chaugats (a) ſemblent des Maſſillons!
Que de Le Dains ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace,
Après Lulli nous avons vû Colaſſe.

(a) Chaugat, mauvais auteur de quelques brochures

Aprés Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah ! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Cervier, *b*) pédant ſi craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin !
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui dun air magiſtral
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſotiſe,
Vont ſe quarrant en princes de l'egliſe,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à paris ne ſe tient dans ſa ſphére,
Dans ſon metier, ni dans ſon caractére?
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur ou quelque penſion,
Qui des devots affectent la grimace,
L'abbé La Coſte *c*) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ſes ſoins ſont ſuperflus.

(*b*) Crevier, mauvais auteur d'une hiſtoire Romaine, & d'une hiſtoire de l'univerſité, & beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la premiere il a depuis fait un libelle contre le célébre Monteſquieu, dans lequel il s'éfforce de prouver que Monteſquieu n'était pas chrétien. Voila un bean ſervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand homme La monture de Bathos parait aſſez convenable à ce M.

(*c*) L'abbé La Coſte, employé à Toulon ſur les galéres du roi.

Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme;
Que le journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hérérodoxe
De courir moins après le paradoxe?
Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que ſous mon régne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte;
Que nul Robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le rapport, dans mon conſeil, j'ordonne,
Que la raiſon s'introduiſe en Sorbonne,
Que tout auteur ſache me rejouir,
Ou m'éclairer; car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons préchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait, par exortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admoneſter par nom & par ſur-nom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes Janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux devôts d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois en bon chrétien,
Vous feſſer tous: car c'eſt pour votre bien.

DES FETES.

1759.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Hagueneau cultivait ſa petite terre, & ſainte Ragonde, ou Radegonde, était ſa patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de ſainte Ragonde, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme ; ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille ; & le curé & les autres paroiſſiens allerent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane : il alla, tout rouge de colere & de vin trouver le cultivateur, & lui dit, Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la Sainte mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit ? dit le cultivateur. Dans Ovide, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'Ovide avez-vous lû que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de la Sainte Ragonde ?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient très-bien fait leurs études. Liſez

la métamorphoſe des filles de Minée, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de Minée furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas eſt bien différent, repliqua le gentilhomme : ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à Bacchus, & moi j'ai été à la meſſe de ſainte Ragonde ; vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas, le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit Luthérien & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette avanture à un Magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de ſainte Ragonde.

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'ennyvrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent que par ce culte : c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes : ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes : les champs catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent des riche moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de ſaint Crépin, parce que *Crepido* ſignifie empeigne ; que les faiſeurs de vergettes fêtent ſainte Barbe leur patrone, que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de ſainte

Claire, qu'on célébre ſaint.... dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue, c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire,) qu'on prie Roch, Euſtache & Fiacre le matin ; magiſtrats, ordonnez qu'on l'aboure vos champs le jour de Fiacre, d'Euſtache & de Roch. C'eſt le travail qui eſt néceſſaire ; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

LETTRE

De Mr. CUBSTORF, *Paſteur de Helmſtad, à Mr.* KIRRERF *Paſteur de Lauvterp.*

Du 10 *Octobre* 1760.

JE gémis comme vous, mon cher confrére, des funeſtes progrès de la philoſophie. Les magiſtrats, les princes penſent, nous ſommes perdus. L'Angleterre ſurtout a corrompu l'Europe par ſes malheureuſes découvertes ſur la lumiere, ſur la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent inſenſiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui eſt raiſonnable ; & ils repondent à pluſieurs de nos inventions.

Quodcumque oſtendis mihi ſic incrédulus odi.

J'ai refléchi dans l'amertume de mon cœur ſur cette haine funeſte que tant de perſonnes de tout rang, de tout âge & de tout ſexe, déployent ſi hautement contre nos ſemblables ; peut-être nos

diviſions en ſont-elles la ſource ; peut-être auſſi devons-nous l'attribuer au peu de circonſpection de certaines perſonnes qui ont révolté les eſprits au lieu de les gagner. Nous avons inſulté les ſages comme, les Luthériens outragent les Calviniſtes, comme les Calviniſtes diſent des injures aux Anglicans, les Anglicans aux Puritains, ceux-ci aux primitifs nommés Quakres, tous à l'égliſe Romaine, & l'égliſe Romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je ſuis perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas tant révolté contre nous. Pardonnons mon cher confrére, à ceux qui attaquent injuſtement les fondemens d'un édifice que nous démoliſſons nous mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous jetter à la tête.

Je penſe que le ſeul moyen de ramener nos ennemis ſerait de ne leur montrer que de la charité & de la modeſtie ; mais nous commençons par leur prodiguer les noms de petits eſprits, de libertins, de cœurs corrompus : nous forçons leur amour propre à ſe mettre contre nous ſous les armes. Ne ſerait-il pas plus ſage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout ?

D'un côté, nous leur diſons que nos opinions ſont ſi claires, qu'il faut être en démence pour les nier ? de l'autre, nous leur crions qu'elles ſont ſi obſcure, *qu'il ne faut pas faire uſage de ſa raiſon avec elles.* Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embarraſſés par ces deux expoſitions contradictoires ?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'univerſelle ; mais, qu'avons-nous à répondre quand nos adverſaires prennent une mappe-monde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre ſecte eſt confinée ?

Montrons leur qu'elle mériterait d'être uni-

verſelle, ſi nous étions ſages ; ne les révoltons point en leur diſant, qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus ſoulevé les ſavans ; ils ne conviendont jamais que Confucius, Pytagore, Zaleucus, Socrate, platon, Caton, Scipion, Ciceron, Trajan, les Antonins, Epictète, & tant d'autres, n'euſſent pas de vertu : ils nous reprocheront de calomnier, par cette aſſertion odieuſe, les hommes de tous les tems, & de tous les lieux. Hélas ! l'anabatiſte, les mains teintes de ſang, aurait il était bien reçu a dire, pendant le ſiége de Munſter, qu'il n'y avait de probité que chez lui ! le Calviniſte aurait il pû le dire en aſſaſſinant le duc de Guiſe ? le papiſte en ſonnant les matines de la ſaint Barthelemi ? Poltrot Clément, Châtel ; Ravaillac, le jéſuite le Tellier étaient très-dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de la Motte le Vayer, de Gaſſendi, de Loke, de Bayle, de Deſcartes, de Midleton, & de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non, mon frere, ne nous ſervons jamais de ces malheureux argumens qu'on retorque ſi aiſément contre nous-mêmes. Le pere Canaye diſait, *Point de raiſon* ; & moi je dis, *Point de diſpute, point d'inſolence.*

On dit qu'autrefois nous nous ſommes laiſſés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons diſputé aux princes leur juriſdiction ? que nous avons troublé les états ; que nous avons repandu le ſang : ne tombons plus dans ces horribles excès ; convenons que l'égliſe eſt dans l'état, & non l'état dans l'égliſe. Obéiſſons aux princes comme tous les autres ſujets. Ce ſont nos ſcandales, encor plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant

d'ennemis. On ne s'élève contre les loix & contre les fonctions des magiſtrats dans aucun pays de la terre. Si on s'eſt élévé contre nous dans tous les tems & dans tous les lieux, à qui en eſt la faute ?

L'humilité, le ſilence & la priére doivent être nos ſeules armes.

Les ſavans ne croyent pas certaines aſſertions (ni nous non plus.) Eh bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonois, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Perſans, les Africains ne croyent pas en nous ; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu & des hommes ? Pourquoi ne diſons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais qui ne penſent pas comme nous ? Pourquoi tremblons-nous reſpectueuſement devant un ſouverain qui nous mépriſe, & déclamons-nous ſi fiérement contre un particulier ſans crédit, que nous ſoupçonnons de ne pas nous eſtimer aſſez ?

Cette rage de vouloir dominer ſur les eſprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faiſons pour nous relever ſert à nous abattre. Laiſſons en repos les puiſſans du monde, & les hommes inſtruits, afin qu'ils nous y laiſſent ; vivons en paix avec ceux que nous ne ſubjuguerons jamais, & qui peuvent nous décrier. Reprimons ſurtout la hauteur & l'emportement qui conviennent ſi mal, & qui réuſſiſſent ſi peu.

Vous connaiſſez le paſteur Durnol ; c'eſt un bon homme au fond, mais il eſt fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, & il en était à l'article de l'âne de Balaam ;

un jeune garçon ſe mit à rire ; Mr. Durnol fut indigné ; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, ſurtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée, le petit garçon ſe mit à rire davantage ; Mr. Durnol s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant, Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait ſur moi une grande impreſſion, & j'ai conſeillé depuis à tous mis amis de ceſſer de ruer & de braire.

LETTRE

De Mr. CLOCPITRE, à Mr. FRATOU.

Sur la queſtion, *Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'appretaient ?*

MOnſieur, & cher ami ; quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens liſent ; il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec Mr. Paff, l'illuſtre profeſſeur de Tubinge, ſi connu dans tout l'univers, & Mr. Crokius Dubius, l'un des plus ſavans hommes de notre tems ; Ils ne ſavaient point que les juifs euſſent mangé ſouvent de la chair humaine. Don Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des juifs. Je dis à Mr. Paff, & à Mr. Crokius, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme :

me : Crokius me dit qu'il en doutait ; & Paff m'aſſura cruement que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre trente-neuf ces paroles.

„ Je vous ferai boire le ſang des princes, & „ des animaux gras ; vous mangerez de la chair „ graſſe juſqu'à ſatieté, vous vous remplirez à „ table de la chair des chevaux & des cavaliers.

Mr. Paff dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiſeaux ; Crokius Dubius, après un long examen, crut qu'elle s'adreſſait auſſi aux juifs, attendu qu'il y eſt parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de conſidérer qu'Ezéchiel vivait du tems de Cambiſe, que Cambiſe avait dans ſon armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des chevaux & des hommes aſſez communément ; que ſi cette habitude repugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illuſtre peuple juif. Je les fis ſouvenir que les loix de Moyſe, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les juifs tranſgreſſeurs, après leur avoir dit, qu'ils ſeront reduits à ne point prêter, mais à emprunter à uſure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien, leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était auſſi ordinaire aux juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puiſque le légiſlateur les menace de ces deux punitions.

Pluſieurs réflexions dont j'appuiai mes citations ébranlerent Mr. Paff & Crokius. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, & ſurtout des petits garçons. Juvenal vit les Egyptiens manger un homme tout crud. Il dit que les Gaſcons faiſaient

ſouvent de ces repas. Les deux voyageurs Arabes dont l'abbé Renaudot a traduit la rélation, diſent qu'ils ont vu manger des hommes ſur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de ſon tems. On ſait que Candide fut ſur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un Jéſuite, & que malgré la mauvaiſe plaiſanterie, que les jéſuites ne ſont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jéſuites paſſionnement.

Vous ſentez bien, Meſſieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'univerſité de Tubinge; vous ſavez que les juifs immolaient des hommes; or on a toujours mangé des victimes immolées; & à votre avis, quand Samuel coupa en petits morceaux le roi Agag, qui s'étoit rendu priſonnier, n'était-ce pas viſiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon ſans cela couper un roi en morceaux?

Les juif ne mangeaient point de ragoûts, dit Crokius. Je conviens, repliquai-je, que leurs cuiſiniers n'étaient pas ſi bons que ceux de France, & je crois qu'il eſt impoſſible de faire bonne chere ſans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il eſt dit que Rébecca prépara des chevreaux à Iſaac, de la maniere dont ce bon homme aimait à les manger. Paff ne fut pas content de ma réponſe; il prétendit que probablement Iſaac aimait les chevreaux à la broche, & que Rébecca les lui fit rôtir. Je lui ſoutins que ces chevreaux étaient en ragoût, & que c'était l'opinion de Don Calmet; il me répondit que ce bénédictin ne ſavait pas ſeulement ce que c'était qu'une broche, que les bénédictins

n'en connaissaient point, & que le sentiment de Don Calmet est erroné. La dispute s'échauffa; nous perdimes long-tems de vue le principal objet de la question; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Paff était encor tout étonné des chevaux & des cavaliers que les juifs mangeaient; & enfin, la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme, dit Mr. Crokius, est le plus parfait de tous les animaux, par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion, dit Mr. Paff; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme, & une bonne piéce tremblante cuite à propos; je suis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, & que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix & des grianaux. C'est de quoi je ne conviens pas, dit Crokius; vous n'avez mangé ni de grianaux, ni de petits garçons; par conséquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarrassés sur cette question, lorsqu'il arriva un houzard, qui nous certifia qu'il avait mangé d'un Cosaque pendant le siége de Colberg, & qu'il l'avait trouvé très-coriace. Paff triomphait; mais Crokius soutint qu'on ne devait jamais conclurre du particulier au général, qu'il y avait Cosaque & Cosaque, & qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous sentimes quelque horreur au récit de ce houzard, & nous le trouvames un peu barbare. Vraiment, Messieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats; on tue deux ou trois cent mille hommes; tout le monde le trouve bon; on mange un Cosaque, & tout le monde crie.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE D'UN QUAKRE.

A JEAN GEORGE, &c.

Cette Lettre édifiante & curieuſe nous ayant été communiquée, de graves perſonnages nous ont conſeillé de l'ajoûter à ce recueil.

AMI JEAN-GEORGE,

JE ſuis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cent mille livres que les Fermiers généraux payent tous les ans à nos freres de Penſilvanie & Mariland, pour les nez de la France.

L'ami Chaubert, honnête libraire, quai des auguſtins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiſſance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une Inſtruction dite Paſtorale, de ta façon, en trois cent huit pages, par *monſeigneur, Cortiat ſécrétaire.* Il m'offrit en payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre. Je fus fâché de voir comme tu traites Newton & Loke, qu'un Français plus juſte que toi apelle les précepteurs du genre humain. Peux-tu être aſſez barbare pour dire, (p. 33.) qu'*on ne trouve point d'idée poſitive de Dieu dans ce ſage Loke*, auteur du Chriſtianiſme raiſonnable, & légiſlateur d'une province entiére? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire Chaubert m'a certifié que tu avais tra-

vaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & que dans cette apologie tu dis, que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah! frere, cela n'eſt pas bien; nous ne ſommes pas ſi mépriſables que tu le dis, demande à nos amiraux.

De quoi t'aviſes-tu, dans une Inſtruction dite Paſtorale, adreſſée aux labouteurs, vignerons & merciers du Pui en Vélai, de dire (pag. 38.) que le ſyſtême de la gravitation eſt menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes & centrifuges avec la religion & avec les habitans du Puy en Vélai? Voi combien il eſt ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, & de vouloir faire le bel eſprit chez Chaubert quai des auguſtins, ſous prétexte d'enſeigner ton catéchiſme à tes payſans. Apprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'eſt point un ſyſtême, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raiſon directe de la maſſe, & en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, que c'eſt une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; & ſouvien-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat his locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne ſuis pas ſurpris que tu outrages les gens de ton pays. (pag. 18.) Tu as tort de remuer les cendres de Fontenelle, & de dire que ſon *hiſtoire des oracles eſt remplie de venin*. Cette hiſtoire n'eſt point de lui, elle eſt du ſavant Vandal; Fontenelle n'a fait que l'embellir. Le ſage miniſtre Baſnage, le judicieux Du Marſai, les meilleurs journaliſtes, tous ont ſoutenu cette hiſtoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choſes avec naïveté, je vis le caroſſe d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de Chaubert ; Eſt-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre où le préſident de Monteſquieu, le bienfaiteur des hommes, eſt traité d'impie ? voyons un peu ce livre. Elle ſe fit donner ta Paſtorale. On lui avait indiqué la page (pag. 208.) Elle lut, & rendit l'ouvrage. Quel eſt l'ignorant malhonnête qui a fait cette rapſodie ? dit-elle. C'eſt Monſeigneur.. Cortiat ſécrétaire, répondit Chaubert. Ah j'entends, dit la belle dame, c'eſt cet homme dont on a brûlé une lettre. Madame, repliqua le libraire, on a brûlé bien des ouvrages qui ne s'en ſont que mieux vendus ; mais il n'en eſt pas ainſi de ceux de monſeigneur.... Cortiat ſécrétaire. Je me tournai vers elle, & je lui dis, Belle femme, qui es-tu ? Elle m'apprit qu'elle était la bru du célébre Monteſquieu. Conſole-toi, lui dis-je ; quiconque inſulte tant de grands hommes eſt ſûr du mépris & de la haine du public.

Elle partit conſolée. Je continuai à te feuilleter. Tu parles (pag. 18.) d'un perraut, d'un La-Motte, d'un Terraſſon & d'un Boindin auquel tu donnes l'épithéte d'athée. Je demandai à Chaubert qui étaient ces gens-là, & ſi Boindin a fait quelque écrit d'athéiſme, comme ton frere Simon en a fait un de déiſme. Il me dit que ce Boindin était un magiſtrat qui avait fait quelques comédies, & que ni lui, ni Terraſſon, ni La Motte, ni Perraut n'avaient jamais rien écrit ſur la religion. J'avoue que je me mis alors en colere, & que je dis, *Pox on the Madman* ; la peſte ſoit du.... J'en demande pardon à Dieu, & je t'en demande pardon, mon cher frere.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de Boindin à Salomon, & tu affirmes (pag. 44.) que l'auteur de l'Eccléſiaſte a dit dans ſon dernier chapitre : „ Tout ce qui vient de la „ terre, tout ce qui doit y retourner, eſt vani- „ té. Il n'y a d'eſtimable dans l'homme que ſon „ ame, ſortie immédiatement des mains de Dieu, „ faite pour retourner vers lui, conſiſtant toute „ entière à le craindre & à le ſervir, & atten- „ dant de ſon jugement la déciſion de ſa deſ- „ tinée.

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la choſe qui n'eſt pas. Ce paſſage n'eſt point dans l'Eccléſiaſte ; tu peux répondre comme mylord Pierre dans le conte du tonneau, que s'il n'y eſt pas *totidem verbis*, il y eſt *totidem litteris* ; mais réponſe comique n'eſt pas raiſon valable. Quand on cite l'écriture, il faut la citer fidélement, & ne point mêler du Pompignan à Salomon.

Tu parles enſuite contre la religion naturelle. Ah ! mon frere, tu blaſphêmes ; ſache que la religion naturelle eſt le commencement du chriſtianiſme, & que le vrai chriſtianiſme eſt la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimathias, ni les contradictions. Tu avoues (pag. 111.) que Dieu ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lû que ta paſtorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, & ſeraient ſauvés. Et tu prétends, (pag. 117.) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion ne ſoit pas damné. Hélas ! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans baptême, puiſque les peres de ton égliſe ont cru que les petits enfans morts ſans baptême ſont la proie des flam-

ines éternelles, puiſqu'un enfant mort né eſt vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu paſſes de Boindin à Moïſe. Que ton livre ſerait de tort à la religion s'il était lû ! Tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de Moïſe, & tu ne l'as pas fait. Tu devais montrer pourquoi dans le décalogue, dans le *Lévitique*, dans le Deutéronome, qui ſont la ſeule loi des juifs, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort ne ſont jamais énoncées. Tu devais faire ſentir que Dieu gouvernant ſon peuple immédiatement par lui-même, & le menant par des récompenſes & des punitions ſoudaines & temporelles, n'avait pas beſoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réſervait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer & étendre cette raiſon pour confondre ceux qui préférent aux dogmes des juifs ceux des Indiens, des Perſans, des Egyptiens, beaucoup plus anciens, & qui annonçaient une vie à venir. Quel ſervice n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare & l'Ades des Grecs, & qu'enfin les juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui ſignifie tantôt l'enfer, tantôt la foſſe ; car la langue des Hébreux était ſtérile & pauvre, comme tous les idiomes barbares ; le même mot ſervait à pluſieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens & les ſavans téméraires qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que ſous le roi Oſias, ceux qui l'attribuent à Samuel, ceux qui l'imputent même à Eſdras, ceux qui diſent que Moïſe n'a pas pû preſcrire des régles aux rois, puiſqu'ils

n'exiſtérent point de ſon tems ; qu'il n'a pû donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-tems après lui ; qu'il n'a pû placer à l'orient des villes qui étaient à l'occident par rapport à Moïſe & à ſon peuple vivant dans le déſert. Tu devais ſavoir quelle langue parlaient alors les juifs, comment on avait gravé ſur la pierre tout le Pentateuque, ce qui était une entrepriſe prodigieuſe dans un déſert où tout manquait, où l'on n'avait ni tailleurs, ni cordonniers, ni boulangers, ni pain, & où Dieu fit un miracle de quarante ans, pour nourrir & pour vêtir ſon peuple.

Tu ne devais pas ignorer que l'on n'écrivait alors que ſur la pierre, puiſqu'il eſt dit dans le livre du Joſué chapitre VIII. *qu'il écrivit ſur des pierres le Deutéronome.* Tu devais réſoudre mille difficultés de cette nature ; & alors ton livre eût pû être utile comme celui de notre ſavant Evêque de Worceſter, mais il faudrait ſavoir l'Hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que Moïſe ſépara les eaux de la mer à la vue de ſix cent mille hommes ; le moindre écolier le ſait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les juifs deſcendans de Jacob ſe trouvaient au bout de deux ſiécles au nombre de ſix cent mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de perſonnes ; comment ils n'attaquérent pas les Egyptiens, qui au rapport de Diodore de Sicile, n'ont pas été, même ſous les Ptolomées, plus de trois millions d'ames, & qui ne paſſent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient compoſer ſix cent mille familles, tous les premiers nés avoient été frappés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Egypte n'avait certainement pas

après cette perte six cent mille combattans à opposer aux Israëlites. Il fallait dire pourquoi ils prirent la fuite au lieu de s'emparer de l'Egypte? pourquoi en prenant la fuite ils se trouverent vis-à-vis de Memphis, au lieu de cottoyer la Méditerranée; c'est ce que notre fameux Tailor a merveilleusement expliqué; mais il connaissait parfaitement l'Arabie & l'Egypte.

Tu nous aurais enseigné comment en faisant un long détour pour arriver entre Memphis & Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie Egyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquiéme playe; car tu dois savoir qu'il est dit, *omnia animantia*, & que dans les *animantia*, sont compris les chevaux. Lis le chevalier Masham; il t'apprendra qu'alors les Nubiens étaient alliés des Egyptiens, & que le Pharao d'Egypte avait pû faire venir en grande diligence la cavalerie Nubienne.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les secrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de Pharaon égalérent par leurs prestiges les miracles de Moïse, & comment ils changérent en sang les eaux du Nil que Moïse avait déja transformées en un fleuve de sang. C'est ce que le docteur Stillingfleet a si approfondi, en réfutant Pic de la Mirandole. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne sont pas si méprisables.

Tu aurais appris chez notre savant Shenlock la raison évidente pour laquelle Dieu fit arrêter le soleil dans sa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens déja assommés par une pluie de pierres, & pourquoi parlant

tous les grands miracles de ces tems-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes ; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux & esclave si souvent & si long-tems.

Il était essentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant Esdras, avancent qu'aucun passage formel de ce Pentateuque, aucune loi particuliére, aucun rite ne se trouve cité expressément ni dans les Prophètes, ni dans l'histoire des rois juifs, qu'il n'y est jamais parlé ni du Bereshith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addébarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du grimoire ; ce sont les titres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois allegués en preuves, s'ils avaient été connus ? C'est une difficulté à laquelle l'Evêque de Sarum répond très-savamment, d'après le Targum, où il est dit qu'on ne citait le Pentateuque que dans la Synagogue, & que les Prophètes étant inspirés ne citaient personne.

Tu dois savoir que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier ; car comment Dieu aurait-il inspiré des livres inutiles ? & si tous ces livres étaient nécessaires, comment y en a-t-il eu de perdus ? comment y en aurait-il de falsifiés ?

L'évangile selon S. Matthieu dit au chap. 2. Jesus habita à Nazareth afin que cette parole du Prophète fut accomplie. *Il s'appellera Nazaréen.* Il est vrai que cette parole ne se trouve dans aucun Prophète ; mais c'était une ancienne prophétie reçue par la tradition, & plusieurs autres ne prophétisaient que

On voit encor au chap. 27. *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en diſant, ils ont accepté trente piéces d'argent, &c. dont il achétera le champ du potier.* Cela n'eſt point dans Jérémie ; & cette petite difficulté eſt encor admirablement bien éclaircie par notre docteur Young, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui ſemblent entiérement contradictoires. Permets que je te diſe que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, & qu'il valait mieux inſtruire tes patriotes que de les outrager.

Tu pouvais t'aider de l'expoſition admirable d'Yorik dans ſon ſermon ſur la tentation de Jeſus-Chriſt par le diable qui le tranſporta ſur la montagne : tu aurais vû quelle eſt cette montagne dont on découvre tous les royaumes du monde. Cette montagne eſt l'orgueil que Jeſus foulait aux pieds. Fai ton profit de cette ſainte allégorie d'Yorik.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre Evêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce (Luc chap. 21.) que dans la génération alors vivante, on verra venir le fils de l'homme dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté : tu n'avais qu'à lire l'expoſition de ce digne prélat, tu aurais vû dans quel ſens cette grande prophétie s'eſt accomplie : tu aurais vû ce ſens dans ſon commentaire ſur St. Paul ; & tu aurais approfondi ces paroles de Paul aux Theſſaloniques : *Dès que l'archange aura ſonné de la trompette &c. Dieu deſcendra du ciel : ceux qui ſeront morts, en Jeſus, puis nous autres qui ſommes vivans, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées.* Tu aurais appris que cette prophétie ne peut s'entendre de

la priſe de Jéruſalem. Ton ouvrage alors eût été en effet une inſtruction. Mais tu examines ſi Boileau était un verſificateur ou un poëte, ſi Perraut a pris avec raiſon le parti des modernes. Tu parles de l'attraction, tu tâches de décrier l'algébre & la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu veux expliquer les myſtères ; imite donc notre grand Tillotſon ; tu aurais fait voir comment Jeſus-Chriſt ayant dit, *Mon pere eſt plus grand que moi*, cependant il eſt égal à lui : comment le St. Eſprit étant égal au Pere & au fils, ne peut cependant engendrer, & pourquoi au lieu d'être engendré il procéde ; ſur quels fondemens l'égliſe Grecque le crut toujours procédant du Pere ſeul, & par quelles raiſons l'égliſe Romaine le crut au dixiéme ſiécle procédant du Pere & du Fils tout enſemble.

Je t'exhorte à lire notre Evêque de Bangor ; tu verras avec quelle ſagacité il concilie Mathieu & Luc, dont tu ne dis qu'un mot. Mathieu dit que dès que les mages conduits par une étoile nouvelle furent venus d'Orient adorer le nouveau né, Hérode fit tuer tous les petits enfans du pays, & que la Vierge s'enfuit avec le nouveau né en Egypte. Luc au contraire déclare que la Vierge & ſon fils demeurérent dans leur pays ſix ſemaines, après quoi ils retournerent à Nazareth. Luc ne parle ni de l'étoile, ni des mages, ni du maſſacre des innocens. Toutes ces contradictions apparentes ſont miſes dans le jour le plus lumineux par ce ſavant Evêque de Bangor. C'eſt encor chez lui que tu pouvais apprendre pourquoi notre Sauveur n'expliqua aucun de ſes miſtères, & pourquoi il en réſerva l'intelligence à des tems poſtérieurs.

De bonne foi, ces queſtions ne ſont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de La Motte & de Terraſſon, & de la théorie de l'impôt?

Crois-moi, lorſqu'on veut écrire des paſtorales, il ne faut être ni ſuperficiel, ni ignorant, ni méchant.

AMI JEAN-GEORGE,

Je tombe ſur un plaiſant endroit de ta paſtorale (pag. 258 & 259.) Tu prétends que la philoſophie peut auſſi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur; tu ſais à qui ce privilége a été réſervé. Tu allégues en preuve que le comte de Shaftsburi, *l'un des héros du parti philoſophiſte*, & l'ami de Loke, entra dans des factions contre le conſeil de Charles II.; & ſur cela tu prends Loke pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles *blunders*. Celui que tu appelles le *héros du parti philoſophiſte* était le petit-fils du comte de Shaftsburi. Le grand-pere n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philoſophe, & paſſa ſa vie dans la retraite, loin des fripons & des fanatiques. Pauvre homme! voilà ce que c'eſt de parler au hazard, & de ſavoir les choſes à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainſi tout crédule du Puy en Velay; Que dirais-tu ſi on te prenait pour ton grand-pere!

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un de tes confréres qui vient rendre à Chaubert ta paſtorale, que Chaubert lui avait vendue douze francs. Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage, il faut que mon confrére ait perdu la tête; quel amas de phraſes qui ne ſignifient rien! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il doit faire reſpecter. J'aimerais mieux encore, je crois, [illegible]

me pardonne) les vers judaïques de ſon frere aîné. C'eſt ainſi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur ſur la ſuperbe de certaines gens ; voilà l'origine des fauſſes démarches, des mauvais vers, de la proſe ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut paſſer pour bel eſprit dans ſon village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de ſotiſe qu'on ne faſſe. Quand les ſotiſes ſont faites, on veut les ſoutenir par les calomnies ; on perd la charité comme la raiſon ; on tombe d'abîme en abîme, ainſi que de ridicule en ridicule ; on perd ſon ame en ſe faiſant moquer de ſoi. Ah mon frere ! que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré & modeſte comme tu dois l'être, & à te ſauver des ſifflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre !

Adieu, JEAN-GEORGE.

VIE DE MOLIERE,

Avec des petits Sommaires de les Piéces.

CEt Ouvrage étoit deſtiné à être imprimé à la tête de MOLIERE, *in 4°. édition de Paris. On prie un homme très-connu, de faire cette vie & ces courts analiſes, deſtinées à être placées au devant de chaque piéce. Mr. Baillé chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé le Verrier. C'eſt de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'Enfergure étoit de*

la Serre fut imprimé très-mal à propos, puiſqu'il ne convenait qu'à l'édition de Molière. On nous a dit que quelques curieux déſiraient une nouvelle édition de cette bagatelle. Nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écraſé par la Serre.

VIE DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choſes frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, font cauſe que l'hiſtoire des hommes célébres eſt preſque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires auſſi faux qu'inſipides. On y ajoute ſouvent des critiques injuſtes de leurs ouvrages. C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte hiſtoire de la vie de Molière; on ne dira de ſa propre perſonne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera ſur ſes ouvrages rien qui ſoit contraire aux ſentimens du public éclairé.

Jean-Baptiſte Poquelin nâquit à Paris en 1620. dans une maiſon qui ſubſiſte encor ſous les piliers des Halles. Son pere Jean-Baptiſte Poquelin, valet de chambre tapiſſier chez le roi, marchand fripier, & Anne Boutet ſa mere, lui donnerent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le deſtinaient: il reſta juſqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris outre ſon métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la ſurvivance de leur charge chez le roi; mais ſon génie l'ap-

pellait ailleurs. On a remarqué que preſque tous ceux qui ſe ſont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-pere qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune-homme ſentit bientôt une averſion invincible pour ſa profeſſion. Son goût pour l'étude ſe développa ; il preſſa ſon grand-pere d'obtenir qu'on le mit au collége, & il arracha enfin le conſentement de ſon pere, qui le mit dans une penſion, & l'envoya externe aux jéſuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collége les progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y ſuivit le cours des claſſes d'Armand de Bourbon premier prince de Conty, qui depuis fut le protecteur des lettres & de Molière.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle & Bernier* : celui-ci, connu par les voyages aux Indes ; & l'autre, célébre par quelques vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune Chapelle ſon fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation, il faiſait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de donner à ſon fils naturel un précepteur ordinaire & pris au hazard, comme tant de peres en uſent avec un fils légitime qui doit porter leur

nom, il engagea le célébre Gaſſendi à ſe charger de l'inſtruire.

Gaſſendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'aſſocia aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illuſtre maître n'eut de plus dignes diſciples. Il leur enſeigna ſa philoſophie d'Epicure, qui, quoiqu'auſſi fauſſe que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vraiſemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inſtruire ſous Gaſſendi. Au ſortir du collége, il reçut de ce philoſophe les principes d'une morale plus utile que ſa phiſique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de ſa vie.

Son pere étant devenu infirme & incapable de ſervir, il fut obligé d'exercer les fonctions de ſon emploi auprès du roi. Il ſuivit Louis XIII. dans Paris. Sa paſſion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le théatre commençait à fleurir alors : cette partie des belles lettres, ſi mépriſée quand elle eſt médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les piéces de *Hardy*, de *Monſtrelet*, ou de *Baltazar Baro*. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus piéce.

Pierre Corneille tira le théatre de la barbarie & de l'aviliſſement, vers l'année 1640. Ses premieres comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiécle, qu'elles ſont mauvaiſes pour le notre furent cauſe qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bien-tôt après, la paſſion du

cardinal de richelieu pour les ſpectacles mit le goût de la comédie à la mode ; & il y avait plus de ſociétés particulieres qui répréſentaient alors, que nous n'envoyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au fauxbourg ſaint Germain & au quartier ſaint Paul. Cette ſociété éclipſa bien-tôt toutes les autres ? on l'appella *l'illuſtre théatre*. On voit par une tragédie de ce tems là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645. qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre théâtre*.

Ce fut alors que Poquelin ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ſes talens de l'utilité & de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient ſouvent dans leurs piéces, & qu'ils n'étaient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiécle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom, que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *Le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce ; d'où vient le mot de *turlupinages*. *Hugues Gueret* était connu dans les piéces ſérieuſes ſous le nom de *Bléchelles* ; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appellait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scarmouche* n'étaient connus que ſous ce nom de théâtre. Il y avait déja eu un comédien appellé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le

tems que durérent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver ſon talent, & à préparer quelques piéces. Il avait fait un recueil de ſcènes Italiennes, dont il faiſait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers eſſais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre Italien où il les avait pris, que de ſon génie, qui n'avait pas eu encore l'occaſion de ſe dévélopper tout entier. Le génie s'étend & ſe reſſerre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole* : ouvrages dont il ne reſte que le titre. Quelques curieux ont conſervé deux piéces de Molière dans ce genre ; l'une eſt le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalouſie de Barbouille*. Elles ſont en proſe & écrites en entier. Il y a quelques phraſes & quelques incidens de la premiere, qui nous ſont conſervés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalouſie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe du troiſiéme acte de *George Dandin*.

La premiere piéce réguliere en cinq actes qu'il compoſa, fut *l'Etourdi*. Il repréſenta cette comédie à Lyon en 1658. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe ſe joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe aſſez complette, compoſée principalement de deux freres nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtiſſier de la rue ſaint Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le prince de Conty, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, ſe ſouvint de Molière qu'il avait vû au collége ; il lui donna une protection

diſtinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuſes ridicules*.

Cette petite piéce des Précieuſes faite en province, prouve aſſez que ſon auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il ſe trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'eſt l'âge où Corneille fit le Cid. Il eſt bien difficile de réuſſir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaiſſance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de Conty voulut alors faire Molière ſon ſécrétaire, & qu'heureuſement pour la gloire du théâtre Français, Molière eut le courage de préférer ſon talent à un poſte honorable. Si ce fait eſt vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conty lui donna accès auprès de Monſieur, frere unique du roi Louis XIV. Monſieur le préſenta au roi & à la reine-mere. Sa troupe & lui répréſenterent la même année devant leurs majeſtés la tragédie de *Nicomède*, ſur un théâtre élevé par ordre du roi dans la ſalle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens aſſiſtérent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la repréſentation de *Nicomède*, s'avança ſur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un diſcours, par lequel il remerciait ſa majeſté de ſon indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalouſie: il

fait en demandant la permiſſion de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, & l'on joua dans l'inſtant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'uſage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait ſur le théâtre les mardis, les jeudis & les ſamedis, & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monſieur*, qui était ſon protecteur. Deux ans après, en 1660. il leur accorda la ſalle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avait faite bâtir pour la repréſentation de *Mirame* tragédie, dans laquelle ce miniſtre avait compoſé plus de cinq cent vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je ſuis obligé de remarquer à cette occaſion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre ſupportable; c'eſt une barbarie Gotique, que les Italiens nous reprochent avec raiſon. Les bonnes pièces ſont en France, & les belles ſalles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouiſſance de cette ſalle juſqu'à la mort de ſon chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opé-

ra ; quoique ce vaiſſeau ſoit moins propre encor pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658. juſqu'à 1673. c'eſt-à-dire, en quinze années de tems, il donna toutes ſes piéces, qui ſont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réuſſit pas ; il avait une volubilité dans la voix, & une eſpéce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre ſérieux, mais qui rendait ſon jeu comique plus plaiſant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Molière.

„ Il n'était ni trop gras, ni trop maigre ; il „ avait la taille plus grande que petite, le port „ noble, la jambe belle ; il marchait gravement, „ avait l'air très-ſérieux, le nez gros, la bou„ che grande, les lévres épaiſſes, le teint brun, „ les ſourcils noirs & forts ; & les divers mou„ vemens qu'il leur donnait lui rendaient la „ phiſionomie extrêmement commique. A l'é„ gard de ſon caractère, il était doux, com„ plaiſant, généreux ; il aimait fort à haran„ guer ; & quand il liſait ſes piéces aux comé„ diens, il voulait qu'ils y amenaſſent leurs en„ fans, pour tirer des conjectures de leur mou„ vement naturel.

Molière ſe fit dans Paris un très-grand nombre de partiſans, & preſque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faiſant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-ſévérement. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient aux piéces médiocres des autres auteurs, relévaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célébre, joint avec les malignités du public, ſuffit pour faire tomber

au bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de Mr. Racine furent ſi mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Miſantrope*, les *Femmes ſavantes*, l'*Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun ſuccès.

Louis XIV. qui avait un goût naturel & l'eſprit très-juſte, ſans l'avoir cultivé ramena ſouvent par ſon approbation la cour & la ville aux piéces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas beſoin des déciſions de ſon maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, ſur-tout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs, & leurs cabales : ils ſuſciterent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres ſcandaleux, on l'accuſa d'avoir joué des hommes puiſſans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût ſuccombé ſous ces accuſations, ſi ce même roi, qui encouragea & qui ſoutint Racine & Deſpréaux, n'eût pas auſſi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une penſion de mille livres, & ſa troupe n'en eut qu'une de ſept. La fortune qu'il fit par le ſuccès de ſes ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à ſouhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; ſomme qui, en ce tems-là, faiſait preſque le double de la valeur réelle de pareille ſomme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi, paraît aſſez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de ſon médecin. Ce médecin s'appellait Mauvilain. Tout le monde ſait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi, à Molière ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous cauſons enſemble, il m'ordonne des remédes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faiſait de ſon bien un uſage noble & ſage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonſacs, les Desbarreaux, &c. qui joignaient la volupté & la philoſophie. Il avait une maiſon de campagne à Auteuil, où il ſe délaſſait ſouvent avec eux des fatigues de ſa profeſſion, qui ſont bien plus grandes qu'on ne penſe. Le maréchal de Vivonne, connu par ſon eſprit, & par ſon amitié pour Deſpréaux, allait ſouvent chez molière & vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vint voir ſouvent, & diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, des charités. Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent ; c'eſt peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui ſortait du Port-royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de *Théagène & Cariclée* ; & quoique cette piéce fut trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Freres ennemis*.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'eſt-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode ſur le mariage de Louis XIV. M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que Molière & Racine ayent été brouillés depuis ; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, & par les dons ſu-

galiers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant sû que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au hazard: *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit Molière; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits; mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui & lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tien, mon ami*, dit Molière, *en voilà un autre*; & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661. une jeune fille, née de la Béjart & d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que molière en était le pere: le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva, que Molière n'avait connu la mere qu'après la

naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle eſt expoſée, rendirent ce mariage malheureux; & Molière, tout philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en raprochent preſque toujours par les faibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'humanité?

La derniere piéce qu'il compoſa fut *le Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que ſa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du ſang. Le jour de la troiſiéme repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant; on lui conſeilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ſes ſœurs religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeaient chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17. Février 1673. âgé de 53. ans. Il ne laiſſa qu'une fille qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminérent Harlay de Chanvalon archevêque de Paris, ſi connu par ſes intrigues galantes, à refuſer la ſépulture à Molière. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domeſtique & le penſionnai-

ré, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une égliſe. Le curé de Saint Euſtache, ſa paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, que ne connaiſſait dans Molière que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philoſophe, un grand homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi : ſa veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenêtres ; & ces miſérables, qui auraient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnérent le corps avec reſpect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, & les injuſtices qu'il avait eſſuyées pendant ſa vie, engagérent le fameux pere Bouhours à compoſer cette eſpéce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Molière eſt la ſeule qui mérite d'être rapportée, & la ſeule qui ne ſoit pas dans cette fauſſe & mauvaiſe hiſtoire qu'on a miſe juſqu'ici au-devant de ſes ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour ;
Mais quelle en fut la récompenſe ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiſſance.
Il leur fallut un comédien
Qui mit à les polir ſa gloire & ſon étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-ſeulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle & ſes amis ; mais je ſuis obligé de dire, que ces contes adoptés par Grimareſt ſont très-faux. Le feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avait beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI,

OU LES CONTRE-TEMS.

CETTE piéce eſt la premiére comédie que Molière ait donnée à Paris, elle eſt compoſée de pluſieurs petites intrigues aſſez indépendantes les unes des autres; c'était le goût du théâtre Italien & Eſpagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tiſſus d'avantures ſinguliéres, où l'on n'avait guéres ſongé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la repréſentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puiſſans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modéles de nos Jodelets; & on ne repréſentait que le ridicule de ces miſérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété & la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne faiſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes ſe livrent à leur caractère & à leur ridicule, eſt le ſeul tems propre pour la comédie; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes ayent l'occaſion de les bien voir, & le ſeul pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſiduement. Auſſi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que Molière les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit, que *l'Etourdi* devait ſeulement être intitulé, *les Contre-tems*, Lelie en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſe-

courant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement qui a trop ſouvent été l'écueil de Molière, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres piéces: cette faute eſt plus inexcuſable dans une piéce d'intrigue, que dans une comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtile de cette piéce eſt faible & négligé, & que ſur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands auteurs du ſiécle de Louis XIV. Molière, la Fontaine & Corneille, ne doivent être qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célébres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, *l'étourdi* eut plus de ſuccès, que le *Miſantrope*, *l'Avare* & *les Femmes ſavantes* n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'*Etourdi* on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de Molière, ne faiſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre Français, que *le Menteur*.

LE DEPIT AMOUREUX.

LE Depit amoureux fut joué à Paris, immédiatement après l'Etourdi. C'eſt une piéce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le Dépit

amoureux. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, ſans en avoir l'intérêt. Et le cinquiéme acte employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la ſcène de la brouillerie & du raccommodement d'Eraſte & de Lucile. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de ſcènes qui repréſentent la paſſion la plus chère aux hommes dans la circonſtance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modéle de ces ſcènes, qui ſont enfin devenuës des lieux communs.

LES PRE'CIEUSES RIDICULES.

LORSQUE Molière donna cette comédie, la fureur du bel-eſprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuſe, dans laquelle il eſt ſi difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il ſe trouve quelques vrayes beautés avec trop de faux-brillans étaient les ſeuls modéles; & preſque tous ceux qui ſe piquaient d'eſprit, n'imitaient que ſes défauts. Les romans de mademoiſelle Scudéri avaient achevé de gâter le gout: il régnait dans la plûpart des converſations un mélange de galanterie guindée, de ſentimens romaneſques & d'expreſſions bizarres, qui compoſaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encor renchéri ſur ce ridicule: les femmes qui ſe piquaient de cette eſpéce de bel-eſprit, s'appellaient *précieuſes*; ce nom, ſi décrié depuis par la piéce de Molière, était alors ho-

norable ; & Molière même dit dans ſa préface, qu'il a beaucoup de reſpect pour *les véritables Précieuſes*, & qu'il n'a voulu jouer que les fauſſes.

Cette petite piéce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de ſuite. La troupe de Molière fit doubler pour la premiére fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix ſols au parterre.

Dès la premiére repréſentation, Ménage, homme célébre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain : *Nous adorions vous & moi toutes les ſatiſes qui viennent d'être ſi bien critiquées ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'eſt ce que l'on trouve dans le *Menagiana* ; & il eſt aſſez vraiſemblable que Chapelain, homme alors très-eſtimé, & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuſes ridicules chez madame de Longueville, qui préſidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats ſpirituels dans leſquels on était parvenu à ne ſe point entendre.

La piéce eſt ſans intrigue & toute de caractére. Il y a très peu de défauts contre la langue, parce que lorſqu'on écrit en proſe, on eſt bien plus maître de ſon ſtile ; & parce que Molière ayant à critiquer le langage des beaux-eſprits du tems, châtia le ſien davantage. Le grand ſuccès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que *l'étourdi* & *le Dépit amoureux* n'avaient pas eſſuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuſes* ; on parodia la piéce de Molière : mais toutes ces critiques & ces parodies ſont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ſait qu'à une repréſentation des Précieuſes ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne co-*

médie. On eut honte de ce ſtile affecté, contre lequel Molière & Deſpréaux ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel ; & c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtile des Précieuſes ; on le retrouve encore dans pluſieurs livres modernes. L'un, * en traitant ſérieuſement de nos loix, appelle un Exploit, *un compliment timbré.* L'autre, (*a*) écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur.... Je veux vous faire peindre en Iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement.* Un troiſiéme (*b*) appelle un cadran au ſoleil, *un greffier ſolaire;* une groſſe rave, *un phénomène potager.* Ce ſtile a reparu ſur le théâtre même, où Molière l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût, en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

LE COCU IMAGINAIRE.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'eſt une piéce en un acte, où il entre un peu de caractère, dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna ſa manière d'écrire, par ſon ſéjour à Paris. Le ſtile du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup ſur celui de ſes premiéres piéces en vers ; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſiéretés :

„ La bière eſt un ſejour par trop mélancolique,

* Touſſaint. (*a*) Fontenelle. (*b*) La Motte.

„ Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait Villebrequin, eſt un des moins bien ménagés & des moins heureux de Molière. Cette piéce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé Donneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *Le Cocu imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX.

MOLIERE joua le rôle de Don Garcie, & ce fut par cette piéce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme acteur. La piéce & le jeu de Molière furent très-mal reçus. Cette piéce, imitée de l'Eſpagnol, n'a jamais été rejouée depuis ſa chute. La réputation naiſſante de Molière ſouffrit beaucoup de cette diſgrace, & ſes ennemis triomphèrent quelque tems. Don Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS.

IL y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premiéres piéces déja préparés, puiſqu'elles ſe ſuccédérent en ſi peu de tems.

L'Ecole des Maris affermit pour jamais la réputation de Molière. C'eſt une piéce de carac-

tère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des Maris était une copie des Adelphes de Térence : si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa piéce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des Maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élévent ; il y a de même dans l'Ecole des Maris deux tuteurs, dont l'un est sévére, & l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les Adelphes ; celle de l'Ecole des Maris est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la piéce de Térence, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraisemblance ; il n'est point dans la nature, qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévére & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des Maris est le meilleur de toutes les piéces de Molière. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue ; & ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le stile de Térence est pur, sententieux, mais un peu froid, comme César, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière dans cette piéce est plus châtié que dans les autres. L'auteur Fran-

çais égale preſque la pureté de la diction de Térence, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

LES FACHEUX.

Nicolas Fouquet, dernier ſur-intendant des finances, engagea Molière à compoſer cette comédie pour la fameuſe fête qu'il donna au roi & à la reine-mere, dans ſa maiſon de Vaux, aujourd'hui appellée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour ſe préparer. Il avait déja quelques ſcènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en compoſa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, appriſe & repréſentée en moins de quinze jours. Il n'eſt pas vrai, comme le prétend Grimareſt, auteur d'une vie de Molière, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chaſſeur. Molière n'avait point encor auprès du roi un accès aſſez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était Fouquet; & il fallait ménager au roi le plaiſir de la ſurpriſe.

Cette piéce fit au roi un plaiſir extrême, quoique les ballets des intermédes fuſſent mal inventés & mal exécutés. Paul Péliſſon, homme célébre dans les lettres, compoſa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en priſon peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triſte exemple de l'inſtabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne ſont pas le premier ouvrage en ſcènes abſolument détachées, qu'on ait vû ſur

notre théâtre. Les *Viſionnaires* de Deſmarets étaient dans ce goût, & avaient eu un ſuccès ſi prodigieux, que tous les beaux-eſprits du tems de Deſmarets l'appellaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'eſt tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par ſon extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens oſérent la jouer en 1719, mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de Deſmarets. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaiſſaient point la nature. Ils peignaient au hazard des caractéres chimériques. Le faux, le bas, le giganteſque, dominaient par-tout. Molière fut le premier qui fit ſentir le vrai, & par conſéquent le beau. Cette piéce le fit connaître plus particuliérement de la cour & du maître; & lorſque, quelque tems après, Molière donna cette piéce à Saint Germain, le roi lui ordonna d'y ajoûter la ſcène du chaſſeur. On prétend que ce chaſſeur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chaſſe, pria le comte de Soyecourt lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait ſe ſervir.

L'ECOLE DES FEMMES.

LE théâtre de Molière, qui avait donné naiſſance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié Italiennes, moitié Françaiſes, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu ſous le nom de Scaramouche. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient ſans réſerve à

ces farces monſtrueuſes, ſe rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, piéce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, eſt ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-ſuivie & très-critiquée, comme le dit la gazette de Loret:

Piéce qu'en pluſieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle paſſe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, & ſur-tout dans le dénouement, qui eſt auſſi *poſtiche* dans l'Ecole des femmes, qu'il eſt bien amené dans l'Ecole des maris. On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paraiſſent indignes de Molière; on déſapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais auſſi les connaiſſeurs admirérent avec quelle adreſſe Molière avait ſu attacher & plaire pendant cinq actes, par la ſeule confidence d'Horace au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'eſt le caractère du vrai génie, de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire en paſſant, que c'eſt-là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES.

C'Eſt le premier ouvrage de ce genre qu'on connaiſſe au théâtre. C'eſt proprement un dialogue, & non une comédie. Molière y fait plus la ſatire de ſes cenſeurs, qu'il ne défend ſa

endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir juſtifier *la farce à la crême*, & quelques autres baſſeſſes de ſtile qui lui étaient échappées ; mais ſes ennemis avaient plus grand tort de ſaiſir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Bourſault crut ſe reconnaître dans le portrait de Liſidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite piéce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *Le portrait du peintre*, ou *la contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

MOLIE'RE fit ce petit ouvrage en partie pour ſe juſtifier devant le roi de pluſieurs calomnies, & en partie pour répondre à la piéce de Bourſault. C'eſt une ſatire cruelle & outrée. Bourſault y eſt nommé par ſon nom. La licence de l'ancienne comédie Grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienſéance & de l'honnêteté publique, de ſupprimer la ſatire de Bourſault & celle de Molière. Il eſt honteux que les hommes de génie & de talent s'expoſent par cette petite guerre à être la riſée des ſots. Il n'eſt permis de s'adreſſer aux perſonnes que quand ce ſont des hommes publiquement deshonorés, comme Rolet & Waſp. Molière ſentit d'ailleurs la faibleſſe de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE
OU LES PLAISIRS
DE L'ISLE ENCHANTE'E.

LEs fêtes que Louis XIV. donna dans ſa jeuneſſe, méritent d'entrer dans l'hiſtoire de ce monarque, non ſeulement par les magnificences ſinguliéres, mais encor par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célébres en tous genres, qui contribuaient en même-tems à ſes plaiſirs, à la politeſſe, & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue ſous le nom de *l'Iſle enchantée*, que Molière fit jouer la Princeſſe d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la premiere ſcène du ſecond, qui ſoient en vers: Molière, preſſé par le tems, écrivit le reſte en proſe. Cette piéce réuſſit beaucoup dans une cour qui ne reſpirait que la joie, & qui au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la Princeſſe d'Elide à Paris; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens & des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la comédie de *la Mere Coquette*, du célébre Quinault; c'était preſque la ſeule bonne comédie qu'on eût vûe en France, hors les piéces de Molière; & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée, ſont toujours indulgens: mais le public libre eſt toujours ſévére. Le genre ſérieux & galant n'était pas le

génie de Molière ; & cette eſpéce de poëme n'ayant ni le plaiſant de la comédie, ni les grandes paſſions de la tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCE'.

C'Eſt une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les piéces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques ſcènes tirées du théâtre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où Louis XIV. danſa.

L'AMOUR ME'DECIN.

L'Amour médecin eſt un impromptu, fait pour le roi en cinq jours de tems : cependant cette petite piéce eſt d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en muſique, qui eſt l'une des premieres compoſitions de Lully.

C'eſt le premier ouvrage dans lequel Molière dit joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient preſque toujours en robe & en rabat, & conſultaient en Latin.

Si les médecins de notre tems ne connaiſſent pas mieux la nature, ils connaiſſent mieux le monde, & ſavent que le grand art d'un médecin eſt l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du ſiécle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'eſprit de raiſon s'eſt introduit dans toutes les ſciences, & la politeſſe dans toutes les conditions.

DON JUAN,

OU LE FESTIN DE PIERRE,

L'Original de la comédie bizarre du *Feſtin de Piere*, eſt de *Triſo di Molina*, auteur Eſpagnol. Il eſt intitulé : *El Combidado de Piedra*, *Le Convié de Pierre*, il fut joué enſuite en Italie, ſous le titre de *Convitato de Pietra*. La troupe des comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella le Feſtin de Pierre. Il eut un grand ſuccès ſur ce théatre irrégulier ; l'on ne ſe révolta point contre le monſtreux aſſemblage de bouffonnerie & de religion, de plaiſanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le ſujet de cette piéce : une ſtatue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutiſſent un débauché ſur le théatre d'Arlequin, ne ſoulevérent point les eſprits : ſoit qu'en effet il y ait dans cette piéce quelque intérêt, ſoit que le jeu des comédiens l'embellit ; ſoit plutôt que le peuple, à qui le Feſtin de Pierre plait beaucoup plus qu'aux honnêtes-gens, aime cette eſpéce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hotel de Bourgogne, mit le Feſtin de Pierre en vers, & il eut quelque ſuccès à ce théâtre. Moliére voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des ſpectateurs à l'hotel de Bourgogne, fit qu'il ſe contenta de donner en proſe ſa comédie : c'était une nouveauté inouie alors, qu'une piéce de cinq actes en proſe. On voit par-là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, & comme elle forme les differents gouts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puiſſe réuſſir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût ſuppoſ-

ter une longue comédie qui ne fut pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la piéce de Villiers ſur celle de Molière ; & ce préjugé a duré ſi longtems, que Thomas Corneille en 1673, immédiatement après la mort de Molière mit ſon Feſtin de Pierre en vers : il eut alors un grand ſuccès ſur le théatre de la rue Guénegaud, & c'eſt de cette ſeule maniere qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la premiere repréſentation du Feſtin de Pierre de Moliére, il y avait une ſcène entre Don Juan & un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre, à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt ? *A prier Dieu*, répondait le pauvre, *pour des honnêtes gens qui me donnent l'aumone. Tu paſſes ta vie à prier Dieu* ! diſait Don Juan ; *Si cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas ! Mr. je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, repliquait Don Juan ; *Dieu ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tien, voilà un Louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette ſcène, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les eſprits faibles pouvaient faire un mauvais uſage, fut ſupprimée à la ſeconde repréſentation ; & ce retranchement fut peut être cauſe du peu de ſuccès de la piéce.

Celui qui écrit ceci, a vu la ſcène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcaſſus, ami de l'auteur.

Cette ſcène a été imprimée depuis.

LE MISANTROPE,

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le ſujet du Miſantrope a reuſſi chez toutes les nations long-

tems avant Molière, & après lui. En ſeffet, il y a peu de choſes plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui eſt entouré de flateurs dont la complaiſance ſervile fait un contraſte avec ſon inflexibilité. Cette façon de traiter le Miſantrope eſt la plus commune, la plus naturelle & la plus ſuſceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité eſt bien plus délicate, & fourniſſant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'eſt fait à lui même un ſujet ſtérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Miſantrope hait les hommes, encor plus par humeur que par raiſon. Il n'y a d'intrigue dans la piéce, que ce qu'il en faut pour faire ſortir les caractères, mais peut-être pas aſſez pour attacher; en recompenſe, tous ces caractères ont une force, une vérité & une fineſſe, que jamais auteur comique n'a connuës comme lui.

Molière eſt le premier qui ait ſu tourner en ſcènes ces converſations du monde, & y méler des portraits. Le Miſantrope en eſt plein; c'eſt une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules, que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il eſt inutile d'examiner ici en detail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'eſprit, & de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pouſſe la vertu juſqu'au ridicule, rempli de faibleſſes pour une conquette, de remarquer la converſation & le contraſte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit ſentir ces beautés, leſquelles même, toutes grandes qu'elles ſont, ne ſeraient rien ſans le ſtile. La piece eſt d'un bout à l'autre à peu près dans le ſtile des ſatires de Deſpréaux; & c'eſt de toutes les piéces de Molière la plus fortement écrite.

Elle eut à la premiére repréſentation les ap-

plaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour la multitude, & plus propre encor à être lu, qu'à être joué. Le théâtre fut deſert dès le troiſieme jour. Depuis, lorſque le fameux acteur Baron étant remonté ſur le théâtre, après trente ans d'abſence, joua le Miſantrope, la piéce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion ou l'on était, que cette piéce ſerait plus admirée que ſuivie. Ce peu d'empreſſement qu'on a d'un coté pour le Miſantrope, & de l'autre la juſte admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule a des comédies gayes & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guéres; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux; il y en a que tout le monde joue; Il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encor chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſantrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la piéce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes, dans ces converſations même, qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaires à la piéce peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude; & qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſantrope épouſe la coquette Céliméne; & ne s'inquiéte pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire, que le Mi-

fantrope eſt une ſatire plus ſage & plus fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins auſſi bien écrite : mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes, & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtile du Miſantrope, avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de Moliére voulurent perſuader au duc de Montauſier, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que Moliére jouait dans le Miſantrope. Le duc de Montauſier alla voir la piéce, & dit en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au Miſantrope de Molière.

LE MEDECIN MALGRE' LUI.

MOLIE'RE ayant ſuſpendu ſon chef-d'œuvre du Miſantrope, le rendit quelque tems après au public, accompagné du médecin malgré lui, farcetrés gaie & très bouffonne, & dont le peuple groſſier avait beſoin, à peu près comme à l'opéra, après une muſique noble & ſavante, on entend avec plaiſir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite : mais que tout le monde retient aiſement. Ces gentilleſſes frivoles ſervent à faire goûter les beautés ſérieuſes.

Le médecin malgré lui ſoutint le Miſantrope : c'eſt peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'eſt ainſi qu'elle eſt faite, on va plus à la comédie pour rire, que pour être inſtruit. Le Miſantrope était l'ouvrage d'un ſage qui écrivait pour les hommes éclairés, & il fallut que le ſage ſe déguiſat en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN,
OU L'AMOUR PEINTRE.

C'Est la ſeule petite piéce en un acte, ou il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites piéces que Moliére ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

MELICERTE,
PASTORALE HEROIQUE.

MOLIE'RE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie, le roi ſe contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muſes. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage ; il eſt dans un genre qui n'était point celui de Moliére. Quelque peine qu'il y eut priſe, les plus grands efforts d'un homme d'eſprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRION.

EUripide & Archipus avaient traité ce ſujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'eſt une des piéces de Plaute qui a eu le plus de ſuccès ; on la jouait encor à Rome cinq cent ans après lui ; &, ce qui peut paraître ſingulier, c'eſt qu'on la jouait toujours dans des fêtes conſacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne ſavent point combien les hommes agiſſent peu conſéquemment, qui puiſſent être ſurpris qu'on ſe moquat publiquement au théatre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les ſcènes de Soſie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité ſon prologue de Lucien, ne ſavent pas la différence qui eſt entre une imitation, & la reſſemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de mercure dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure & d'Appollon dans Lucien : il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot que Molière doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exemts de préjugés ſavent combien l'Amphitrion Français eſt au-deſſus de l'Amphitrion Latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Noſtri proavi Plautinos & numeros & Laudavere ſales : nimium patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Soſie : *Tu viens avec des fourberies confuſes.* Soſie répond : *Je viens avec des habits confus, tu as menti*, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds & non avec tes habits.* Ce n'eſt pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît ſurpaſſer Plaute dans cette eſpece de plaiſanterie que les romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa piéce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au ſpectateur quelque événement, un acteur venait ſans façon le conter en manologue ; ainſi Amphitrion & Mercure viennent ſeuls ſur la ſcène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, (d'ailleurs à jamais reſpectable) eſt par rapport au notre, ce que l'enfance eſt à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition & qui lui en eut fait d'avantage, ſi avec la ſcience des commentateurs, elle n'en eut pas eu l'eſprit, fit une diſſertation pour prouver

prouver que l'Amphitrion de Plaute était fort au-deſſus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes ſavantes*, elle ſupprima ſa diſſertation.

L'Amphitrion de Molière réuſſit pleinement & ſans contradiction ; auſſi eſt-ce une piéce pour plaire aux plus ſimples & aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la premiere comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de verſification était plus propres à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal-aiſés à faire, qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rithme très-peu connu qu'il y faut obſervet, ſans quoi cette poëſie rebute. Corneille ne connut pas ce rithme dans ſon Agéſilas.

L'AVARE.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. Molière pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public, qui à la longue ſe rend toujours au bon donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtile ordinaire où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure prête des ornemens à des idées

ſimple, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſe de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la caſſette de l'Avare & ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la ſcène du jeune homme qui vient avouer le rapt & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on oſe dire que Plaute n'a point aſſez profité de cette ſituation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait ſeul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette ſcène, il vient ſans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reſte de la piéce eſt de Molière, caractères, intrigues, plaiſanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal-à-propos) aux ſpectateurs dit: *Mon voleur n'eſt-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire.* (*Quid eſt quod ridetis? Novi omnes, ſcio fures hic eſſe complures.*) Et cet autre endroit encor, ou ayant examiné les mains du valet qu'il ſoupçonne, il demande à voir la troiſieme, *Oſtende tertiam.*

Mais ſi l'on veut connaître la différence du ſtile de Plaute & du ſtile de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait de ſon Avare. Plaute dit:

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi quis exit foras.
Quin, cum is dormitum, follem obſtringit ob gulam,
Ne quid anima forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abîmé, ſi la fumée de ſon feu ou hors de ſa maiſon. Il ſe met une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en bas?

Cependant ces comparaiſons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui quoiqu'inférieur à Molière, a été pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi à la vérité dans l'Avare de Molière quelques expreſſions groſſieres, comme, *Je ſais l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaiſes plaiſanteries, comme, *Je mariairais, ſi je l'avois entrepris le Grand Turc & la république de Veniſe.*

GEORGE DANDIN,
OU LE MARI CONFONDU.

ON ne connait, & on ne joue cette piéce que ſous le nom de *George Dandin*; & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'eſt connu que ſous le nom du Cocu imaginaire, peut-être parce que ce dernier titre eſt plus plaiſant que celui du Mari confondu. George Dandin reuſſit pleinement. Mais ſi on ne reprocha rien à la conduite & au ſtile, on ſe ſouleva un peu contre le ſujet même de la piéce; quelques perſonnes ſe révolterent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à ſon amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſotiſe que fait George Dandin d'épouſer la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,
OU LE TARTUFFE.

ON ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été répréſentés : à Verſailles devant le Roi le 12 Mai 1664. Ce n'était pas la premiere fois que Louis XIV. qui ſentait le prix des ouvrages de Molière, avoit voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29. Novembre de la même année à Rainſy, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux ſe réveillerent ; les dévôts commencerent à faire du bruit ; les faux zélés, (l'eſpéce d'hommes la plus dangereuſe) crierent contre Molière & ſeduiſirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encor plus que ſa piéce, voulut laiſſer ſes premieres fureurs ſe calmer : il fut un an ſans donner le Tartuffe ; il le liſait ſeulement dans quelques maiſons choiſies, où la ſuperſtition ne dominait pas.

Molière ayant oppoſé la protection & le zéle de ſes amis aux cabales naiſſantes de ſes ennemis, obtint du roi une permiſſion verbale de jouer le Tartuffe. La premiere repréſentation en fut donc faite à Paris le 5 Aout 1667. Le lendemain on allait la rejouer ? l'aſſemble était la plus nombreuſe qu'on eut jamais vue ; il y avait des dames de la premiere diſtinction aux troiſiemes loges ; les acteurs allaient commencer, lorſqu'il arriva un ordre du premier préſident du parlement, portant défenſe de jouer la piéce.

C'eſt à cette occaſion, qu'on prétend que Molière dit à l'aſſemblée : *Meſſieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monſieur le premier préſident ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on ſupprmait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la ſatire de la ſeule hypocriſie, on permit qu'on jouat ſur le théâtre Italien *Scaramouche hermite*, piéce très-froide ſi elle n'eut été licentieuſe, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échele à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparait de tems en tems en diſant *Queſto é per morzificar la carne.* On ſait ſur cela le mot du grand Condé : *Les comédiens Italiens n'ont offenſé que Dieu : mais les Français ont offenſé les dévôts.* Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la perſécution : il obtint un ordre du roi par écrit, de repréſenter le Tartuffe. Les comédiens, ſes camarades, voulurent que Molière eut toute ſa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette piéce ; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, & durera autant qu'il y aura en France du gout, & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même piéce, qu'on trouvait autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer, que les diſcours de Cléante, dans leſquels la vertu vraie & éclairée eſt oppoſée à la dévotion imbécille d'Orgon, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort & le plus élégant ſermon que nous ayons en notre langue, & c'eſt peut-être ce qui revolta d'avantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire, que Molière au théâtre.

Voyez ſur-tout cet endroit :

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur
Je ſais comme je parle, & le ciel voit mon cœur ;
Il eſt de faux dévôts, ainſi que de faux braves, &c.

Preſque tous les caractères de cette piéce ſont originaux : il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, & celui du Tartuffe eſt parfait. On admire la conduite de la piéce juſqu'au dénouement : on ſent combien il eſt forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient néceſſaires pour ſoutenir Molière contre ſes ennemis.

Dans les premieres repréſentations ; l'impoſteur ſe nommait Panulphe, & ce n'était qu'à la derniere ſcène qu'on apprenait ſon véritable nom de Tartuffe, ſous lequel ſes impoſtures étaient ſuppoſées être connues du roi. A cela près, la piéce était comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, eſt à ce vers :

O ciel pardonne moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable piéce eut été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hotel de Bourgogne auſſi longtemps que le Tartuffe au palais royal ? Montfleury, comédien de l'hotel de Bourgogne, auteur de la Femme juge & partie, ſe croyait égal à Molière ; & la préface qu'on a miſe au devant du recueil de ce Montfleury avertit que *Monſieur de Montfleury* était un grand homme. Le ſuccès de la femme juge & partie, & de tant d'autres piéces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hotel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme juge & partie, la critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît aſſez, c'eſt un bouffon plaiſant,
Qui divertit le monde en le contrefaiſant,
Ses grimaces ſouvent cauſent quelques ſurprîſes;
Toutes ſes pièces ſont d'agréables ſottiſes:
Il eſt mauvais poëte, & bon comédien,
Il fait rire & de vrai c'eſt tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles; un curé de Paris s'avilit juſqu'à compoſer une de ces brochures: dans laquelle il débutait par dire qu'il falai brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de ſon vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait aſſez: mais qu'il eſt humiliant pour une nation, & triſte pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende juſtice, tandis que le grand nombre les néglige ou les perſécute!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

CE fut à la repréſentation de cette comédie, que la troupe de Molière prit pour la premiere fois le titre de la troupe du roi. Pourceaugnac eſt une farce: mais il y a dans toutes les farces de Molière des ſcènes dignes de la haute comédie. Un homme ſupérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec eſprit. Lully, qui n'avait point encor le privilége de l'opéra, fit la muſique du ballet de Pourceaugnac; il y danſa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertiſſement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honnorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac: on ne cherche à rabaiſſer les grands-hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévérement cette farce, les gens de bon goût reprochérent à l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon

génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen, mais Molière leur répondait, qu'il était comédien aussi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LE Bourgeois Gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribu de l'espéce humaine, fait que des princes prennent le titre de rois; que les grands seigneurs veulent être princes, &, comme dit la fontaine:

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un Bougeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au théâtre: ce sont les extrêmes disproportions des manieres & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant: cette espéce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes éleves à la cour; qui couvrent toutes leurs sotises du même air & du même langage: mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossierement & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le

plaiſant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'eſt jamais que dans la vie commune qu'on prend les perſonnages comiques. Le Miſantrope eſt admirable, le Bourgeois gentilhomme eſt plaiſant.

Les quatre premiers actes de cette piéce peuvent paſſer pour une comédie ; le cinquieme eſt une farce qui eſt réjouiſſante, mais trop peu vraiſemblable. Molière aurait pu donner moins de priſe à la critique, en ſuppoſant quelqu'autre homme que le fils du grand Turc, Mais il cherchait par ce divertiſſement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

LES FOURBERIES

DE SCAPIN.

LEs Fourberies de Scapin ſont une de ces farces que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait ſcrupule d'y inſérer deux ſcènes entiéres du *Pédant joué*, mauvaiſes piéce de cirano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiariſme, il repondait *Ces deux ſcènes ſont aſſez bonnes ; cela m'appartenait de droit : il eſt permis de reprendre ſont bien partout où on le trouve.*

Si Molière avait donné la farce des fourberies de Scapin pour une vrai comédie, Deſpréaux aurait eu raiſon de dire dans ſon art poëtique :

C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe ;
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſantrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ſes vraies comédies, où il ſurpaſſe Térence : que s'il a déféré au goût du peuple, c'eſt dans ſes farces, dont le ſeul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était néceſſaire pour ſoutenir ſa troupe.

Molière ne penſait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valuſſent l'Avare, le Tartuffe, le Miſantrope, les Femmes ſavantes, ou fuſſent même du même genre. De plus, comment Deſpreaux peut-il dire, que *Molière peut-être de ſon art eût emporté le prix* ? Qui aura donc ce prix, ſi Molière ne l'a pas ?

PSICHÉ.

LE ſpectacle de l'opéra, connu en France ſous le miniſtére du cardinal Mazarin, était tombé par ſa mort. Il commençait à ſe rélever. Perrin introducteur des ambaſſadeurs chez Monſieur, frere de Louis XIV., Cambert intendant de la muſique de la reine-mere, & le marquis de Sourdiac homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu en 1669. le privilége de l'opéra ; mais ils ne donnérent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français puſſent jamais ſoutenir trois heures de muſique, & qu'une tragédie toute chantée pût réuſſir. On penſait que le comble de la perfection eſt une tragédie déclamée, avec des chants & des danſes dans les intermédes. On ne ſongeait pas que ſi une tragédie eſt belle & intéreſſante, les entr'actes de muſique doivent en

devenir froids ; & que ſi les intermédes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la muſique à la ſimple déclamation. Un ballet peut délaſſer dans les entr'actes d'une piéce ennuyeuſe ; mais une bonne piéce n'en a pas beſoin, & l'on joue *Athalie* ſans les chœurs & ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faiſait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intereſſante : perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du Cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des piéces à machines avec des divertiſſemens en muſique, telles qu'Androméde & la Toiſon d'or. On voulut donner au roi & à la cour pour l'hiver de 1670, un divertiſſement dans ce goût, & y ajouter des danſes. Molière fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé, que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la premiere ſcène du ſecond, & la premiere du troiſieme : le tems preſſait : Pierre Corneille ſe chargea du reſte de la piéce ; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait ſec & ſévére, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'auteur de Cinna fit à l'âge de 67. ans cette déclaration de Pſiché à l'Amour, qui paſſe encor pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui ſoient au théâtre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de Quinault ; Lully compoſa les airs. Il ne manquait à cette ſociété de grands hommes que le ſeul Racine afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre ſe fut réuni pour ſervir un roi qui méritait d'être ſervi par de tels hommes.

Pſyché n'eſt pas une excellente piéce, & les derniers actes en ſont très-languiſſans ; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe royale qu'on fit pour ce ſpectacle, firent pardonner ſes défauts.

LES FEMMES SAVANTES.

CEtte comédie, qui eſt miſe par les connaiſſeurs dans le rang du Tartuffe & du Miſantrope, attaquait un ridicule qui ne ſemblait propre à réjouir ni le peuple, ni la cour, à qui ce ridicule paraiſſait être également étranger. Elle fut reçue d'abord aſſez froidement ; mais les connaiſſeurs rendirent bientôt à Molière les ſuffrages de la ville ; & un mot du roi, lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet à quelque choſe de plus plaiſant que celle du Miſantrope, ſoutint la piéce long-tems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Molière avait pu jetter tant de comique ſur un ſujet qui paraiſſait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire littéraire de ce tems-là, ſavent que Ménage y eſt joué ſous le nom de *Vadius*, & que *Triſſotin* eſt le fameux abbé Cottin, ſi connu par les ſatires de Deſpréaux. Ces deux hommes étaient pour leur malheur ennemis de Molière ; ils avaient voulu perſuader au duc de Montauſier, que le Miſantrope était fait contre lui ; quelques tems après ils avaient eu chez Mademoiſelle, fille de Gaſton de France, la ſcène que Molière a ſi bien rendu dans les Femmes ſavantes. Le malheureux Cottin écrivait également contre Ménage, contre Molière & contre Deſpréaux ; les ſatires de Deſpréaux l'avaient déja couvert de honte, mais Molière l'accabla. *Triſ-*

Sotin était appellé aux premieres représentations Tricottin. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pû, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cottin même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de Molière & celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Molière lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la satire. Mais Cottin était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de Despréaux coutérent aussi la vie à l'abbé Cassaigne; triste effet d'une liberté plus dangéreuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poëtes, c'est de donner d'excellens ouvrages; Molière & Despréaux n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

LOUIS XIV. lui-même donna le sujet de cette piéce à Molière. Il voulut qu'on représentat deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant deux fêtes magifiques & galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encor fait paraître sur son théâtre, un astrologue, & un fou de cour. Le monde

n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus, qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri, qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV. de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition régne davantage, parce que c'est-là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode ; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou ; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans Molière, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princesse d'Elide ; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de Lully. Cette piéce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait gueres réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'a-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertissemens des Amans magnifiques, il se trouve une tradiction de l'ode d'Horace :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

C'Est une farce, mais toutes de caractéres, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province ; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & le

politeſſe aiſée qui regne en France, ſe ſont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE.

C'Est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de ſcènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être pouſſée trop loin en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop baſſes, & ſes comédies de n'être pas toujours aſſez intéreſſantes. Mais avec tous ces défauts-là, il ſera toujours le premier de tous les poëtes comiques. Depuis lui, le théâtre Français s'eſt ſoutenu, & même a été aſſervi à des loix de décence plus rigoureuſes que du tems de Molière. On n'oſerait aujourd'hui hazarder la ſcène où le Tartuffe preſſe la femme de ſon hôte; on n'oſerait ſe ſervir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu*; la plus exacte bienſéance régne dans les piéces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu lever encor cette tache, qu'un préjugé très-injuſte attache à la profeſſion de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils repréſentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un état bien policé, qui exercent ſous les yeux des magiſtrats, un talent très-difficile & très eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes comédies, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même

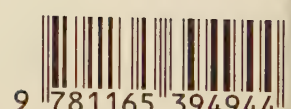
Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encor avec empreſſement aux tragédies de Racine lorſqu'elles ſont bien repréſentées? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encor davantage que le portrait de nos ridicules, c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtile de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encor convenir que Molière, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'art dramatique eſt difficile.

FIN.

757

CPSIA information can be obtained at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
LVOW11*1527130515
438363LV00004B/92/P



ISBN 9781165394944

KESSINGER PUBLISHING®, LLC
WWW.KESSINGER.NET

KU-226-805